COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc ~~25 cent~~. le Volume —

PAR LA POSTE 1 FR. 50 CENT.

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

— DEUXIÈME SÉRIE —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Un Philosophe sous les toits	1 vol.
Confessions d'un ouvrier	1 —
Au coin du feu	1 —
Scènes de la vie intime	1 —
Chroniques de la mer	1 —
Les Clairières	1 —
Scènes de la Chouannerie	1 —
Dans la Prairie	1 —
Les derniers Paysans	1 —
En Quarantaine	1 —
Sur la pelouse	1 —
Les Soirées de Meudon	1 —
Souvenirs d'un Vieillard, la dernière étape	1 —
Scènes et Récits des Alpes	1 —
Les Anges du Foyer	1 —
L'Échelle de Femmes	1 —
La Goutte d'Eau	1 —
Sous les Filets	1 —
Le Foyer Breton	2 —
Contes et Nouvelles	1 —
Les Derniers Bretons	2 —
Les Réprouvés et les Élus	2 —
Les Péchés de Jeunesse	1 —
Riche et Pauvre	1 —
En Famille	1 —
Pierre et Jean	1 —
Deux Misères	1 —
Les Drames Parisiens	1 —
Au Bord du lac	1 —
Pendant la Moisson	1 —
Sous les Ombrages	1 —
Le Mat de Cocagne	1 —
Le Mémorial de Famille	1 —
Souvenirs d'un Bas-Breton	1 —
L'Homme et l'Argent	1 —
Le Monde tel qu'il sera	1 —
Histoires d'autrefois	1 —
Sous la Tonnelle	1 —
Le Mendiant de Saint-Roch	1 —
Théâtre de la Jeunesse	1 —
Trois Femmes	1 —
Souvenirs et Récits	1 —
Causeries Historiques et Littéraires	3 —
La Lune de Miel	1 —
Le Pasteur d'hommes	1 —

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

CAUSERIES
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

CHAPITRE PREMIER

Les pièces appelées satires; *le Cyclope* d'Euripide. — Aristophane ; ses opinions. — Nature de ses comédies; comment elles étaient la conséquence du gouvernement démocratique d'Athènes. — La parabase. — Les *Guèpes*; ce qui les différencie des *Plaideurs* de Racine. — *Les Acharniens; la Paix; les Chevaliers.*— Pourquoi le peuple d'Athènes supportait les attaques d'Aristophane. — *Les Oiseaux; Plutus, les Nuées*; en quoi le Socrate de cette pièce diffère de celui de l'histoire. — *L'Assemblée des femmes.* — Systèmes sociaux que raille Aristophane ; la république de Platon. — *Les Grenouilles.* — Caractère du talent d'Aristophane.

Dans notre dernière causerie, nous avons annoncé Aristophane et la comédie grecque ; mais avant d'y arriver, nous devons dire quelques mots d'une espèce d'intermède qui entrecoupait les représentations; ce sont les pastorales ou satires, ainsi nommées à cause

du chœur toujours composé de ces divinités champêtres, aux pieds de bouc, dont les anciens avaient fait les bouffons de leur Olympe.

Chaque poëte qui concourait à Athènes pour les grands prix tragiques devait présenter aux juges deux tragédies et une satire. Cependant nous ne connaîtrions ce dernier genre que par quelques titres indiqués chez les anciens commentateurs, si un heureux hasard ne nous avait conservé *le Cyclope* d'Euripide.

Le sujet de cette pastorale est emprunté, comme c'était l'habitude, à la légende mythologique.

Celle-ci avait, en effet, deux faces distinctes, la face poétique, qui apparaissait dans l'épopée ou la tragédie, et la face burlesque, exclusivement destinée aux satires. Ces dernières mettaient en scène les petits dieux mal famés, les déesses équivoques, tout ce menu populaire du ciel qui, n'ayant ni temples ni prêtres sur la terre, pouvait être nargué impunément. Ils jouaient dans la pastorale le rôle ridicule que nous verrons jouer, dans les mystères du moyen âge, aux anges cornus et à quelques saints paternes sans place dans le calendrier.

La pastorale d'Euripide n'est rien de plus qu'un épisode de l'*Odyssée ;* c'est l'aventure d'Ulysse et de ses compagnons dans la grotte du cyclope Polyphème.

Le dieu Silène a fait naufrage sur l'île du monstre avec la troupe de satires qui lui fait habituellement cortége. Polyphème leur a laissé la vie, à condition qu'ils s'occuperaient de traire ses troupeaux, de préparer ses fromages et de lui rendre tous les services que l'on peut attendre de dociles esclaves. Silène déplore sa servitude, mais ce qui l'afflige surtout, c'est d'oublier jusqu'à la couleur du vin. Pendant qu'il raconte ses infortunes sur un ton tragi-comique et que le chœur des satires chante et danse (car tous ses mouvements s'accomplissaient sous forme de gambades cadencées), on voit Ulysse débarquer avec ses compagnons.

Ils demandent à Silène le nom de la terre où ils se trouvent, et le vieillard leur apprend qu'ils sont en Sicile, dans le pays des cyclopes, dont le plus grand régal est la chair des étrangers que la tempête jette sur leurs rivages. Ulysse se décide à repartir; mais après avoir demandé à Silène de lui vendre quelques-unes des brebis de son maître. Il offre en échange une outre de vin, et Silène accepte avec empressement. Il a même commencé à boire, et les compagnons d'Ulysse vont emmener le bétail, quand Polyphème paraît.

A la vue de ses brebis dont on a lié les pieds et que les Grecs emportent sur leurs épaules, il crie au voleur,

et Silène, qui craint les résultats d'une explication, crie plus haut que lui. Il affirme que ces gens l'ont battu sans pitié, parce qu'il ne voulait pas leur laisser prendre le bien de son maître.

LE CYCLOPE.

Comment, ils ne savent donc pas que je suis dieu et issu des dieux?

SILÈNE.

Je le leur ai dit; mais ils n'emportaient pas moins tes trésors ; ils mangeaient ton fromage malgré moi ; ils emmenaient tes agneaux ; ils disaient qu'ils t'attacheraient toi-même à un carcan de trois coudées ; qu'à ta vue et sous ton œil unique, ils t'arracheraient les entrailles ; qu'ils te sillonneraient le dos à coups de fouet; qu'ensuite ils te lieraient, te jetteraient sous les bancs de leur vaisseau et te vendraient pour travailler dans les carrières où pour faire tourner le moulin.

LE CYCLOPE.

Vraiment? Va donc aiguiser mes couteaux, mes épées, mon sabre tranchant ; entasse des fagots, mets-y le feu. Je veux les égorger sur-le-champ et m'en régaler. Je mangerai les uns rôtis, et les autres cuits à la marmite. Je suis las de ma nourriture champêtre; j'ai assez mangé de lions et de cerfs, je veux un peu de chair humaine.

SYLÈNE.

Des plats nouveaux sont toujours plus agréables, ô mon maître ! il y a si longtemps que tu n'as goûté à des étrangers.

ULYSSE.

Cyclope, écoute-moi à mon tour. C'est le besoin de vivres qui nous a fait sortir de notre vaisseau et venir vers ta caverne. Ce vieillard nous a vendu des agneaux. pour une coupe de vin, et il nous les a livrés après avoir vidé la coupe, le tout de son plein gré ; il n'y a pas eu la moindre violence ; à présent il veut mentir parce qu'il a été surpris à vendre en cachette ce qui t'appartient.

SILÈNE.

Moi!... Puisses-tu périr mille fois!

ULYSSE.

Je dis la vérité.

SILÈNE, *au cyclope.*

Non, par Neptune ton père, ô cyclope, par le grand Triton, par Nérée, par Calypso, par les nymphes, par les flots sacrés et par toute la race des poissons, je le jure, ô mon charmant petit cyclope, mon cher petit maître, je n'ai pas vendu tes biens à ces étrangers.

LE CYCLOPE.

... Je veux interroger les coupables. — D'où venez-vous? de quel pays êtes-vous ?

ULYSSE.

Nous sommes nés à Ithaque; nous venons d'Ilion que nous avons détruite, et, poussés par les vents et les tempêtes, nous avons été jetés sur tes bords...

LE CYCLOPE.

Est-ce vous qui, pour reprendre la perfide Hélène à son ravisseur, êtes allés jusqu'à Troie?

ULYSSE.

Nous-mêmes, et nous avons supporté de rudes travaux.

LE CYCLOPE.

Voilà, certes, une honteuse expédition. Aller si loin pour une seule femme!

ULYSSE.

C'est l'ouvrage des divinités!... — Mais, ô noble fils du dieu des mers, nous te supplions et nous te parlons en hommes libres... épargne-nous, ô roi, nous qui avons élevé des temples à ton père dans les parties les plus reculées de la Grèce... Assez longtemps la terre de Priam s'est abreuvée du sang des Grecs versé par la lance... Crois-moi, accorde-nous l'hospitalité ; sois humain ; l'abondance que le crime procure est une source de malheurs.

SILÈNE.

Cyclope! je te conseille de manger sa langue pour devenir beau parleur comme lui.

LE CYCLOPE.

Sache, chétif mortel, que l'abondance est le dieu des sages ; tout le reste n'est que bruit et vanité. — Que m'importent à moi les temples élevés à mon père et la foudre de Jupiter ? Je me moque de Jupiter ! quand il s'amuse à verser la pluie du haut du ciel, je me mets à l'abri sous mon rocher, j'y mange un veau rôti, je vide une amphore de lait et je frappe sur mon verre tendu pour imiter le bruit du tonnerre. Si Borée répand la neige à gros flocons je me couvre de fourrures, j'allume mon feu et je nargue la neige. La terre fait pousser l'herbe pour engraisser mes troupeaux, et je ne les immole jamais qu'au plus grand des dieux, à mon estomac ! Boire, manger et ne s'inquiéter de rien, voilà le Jupiter des sages. Que ceux qui ont inventé des lois et embarrassé la vie humaine de mille soins inutiles soient à jamais maudits ! Je ne cesserai point pour leur plaire de me réjouir le cœur, et je ne vous en croquerai pas moins, mes amours ! — Vous me demandez les dons de l'hospitalité, vous les aurez ! Ce sera d'abord un bon feu et cette marmite de la maison de mes pères, qui vous tiendra chaud en vous faisant bouillir gentiment. Entrez donc dans ma caverne, allez à l'autel du dieu qui y règne et préparez-lui un bon festin.

Nous nous trompons fort, ou cet épicurisme bestial du cyclope était à l'adresse de toute une classe de gens

raisonnables alors très-nombreux à Athènes, qui mettaient le bien-être matériel au-dessus de tout le reste, et vivaient fort à l'aise, sans croyances, sans patrie et sans devoirs. *Le Cyclope* d'Euripide ne ressemble pas mal au Dicéopolis d'Aristophane qui, dans la comédie des *Acharniens* fait la paix avec Sparte pour son compte particulier, et, tandis que l'Attique est en feu, s'occupe seulement de faire rôtir des grives et de préparer une andouille à la sauce d'anchois. Même dans la farce, Euripide reste le poëte idéaliste et patriotique ; toutes ses aspirations le portent vers une société plus pure, qu'il semble pressentir et que le christianisme devait essayer de réaliser.

C'est à ce point de vue qu'il peut être regardé comme le poëte de l'avenir. Aristophane, au contraire, est celui du passé.

Nul n'appartient aussi complètement que lui à la société païenne. Il la reflète dans ses aspects, dans ses habitudes, dans tous ses instincts. C'est l'Athénien par excellence, non pas celui que tourmentent les besoins de l'âme et qui, en attendant la Bonne-Nouvelle, doit élever un autel au dieu inconnu ; mais l'Athénien dont la vie se partage entre les festins, les cours des rhéteurs, les débats du Pnyx et qui, riant de tout, exile de loin

en loin un Thémistocle ou un Aristide, pour montrer que rien ne lui impose, pas même la gloire, pas même la vertu !

Aussi comprend-on sans peine que, pour faire connaître Athènes à Denys de Syracuse, Platon se soit contenté de lui envoyer les comédies d'Aristophane ; tout est là, en effet : c'est un miroir magique où vous voyez le peuple athénien agissant et parlant comme dans la réalité.

La comédie d'Aristophane n'a rien de commun avec la nôtre. Vous y chercheriez vainement une anecdote ou le développement d'un caractère dans une aventure privée ; ses pièces ne sont que des satires mises en action, où les hommes connus du temps paraissent les uns après les autres et sont livrés à la risée.

Ce rôle de la comédie primitive est expliqué par le gouvernement d'Athènes, et par les circonstances dans lesquelles les représentations avaient lieu.

Le gouvernement purement démocratique entraînait une liberté et une perpétuité de débats publics que nous avons peine à comprendre aujourd'hui. La lutte des opinions était constante, s'exprimait sous toutes les formes et en appelait à tous les moyens. Ajoutez que les représentations théâtrales n'avaient lieu qu'exceptionnellement, à

certaines fêtes de l'année et excitaient d'autant plus la curiosité. C'était une occasion favorable pour faire appel à l'opinion, lui dénoncer les hommes et les actes qu'on trouvait dangereux à la république. Le poëte devenait un orateur qui remplissait une mission publique. Ses plaisanteries ou ses invectives restaient dans la mémoire ; on prenait copie des passages qui avaient plus particulièrement flatté les passions des partis. La comédie était, en un mot, une manifestation solennelle d'opinions dont le poëte avait la responsabilité, et qui l'exposait parfois à des représailles périlleuses.

On peut donc dire qu'à Athènes le théâtre complétait la tribune ; c'était la presse du temps ; elle représentait, sous une forme plus littéraire et plus choisie, *le Punch* ou *le Charivari*.

On comprend dès lors que le plan de pareilles pièces ne pouvait avoir rien de commun avec le plan des nôtres. Un champ illimité était ouvert à la fantaisie satirique. Toutes les incarnations étaient admises. On voyait figurer, comme personnages, des grenouilles, des nuées, des oiseaux. Nos féeries ou nos *revues* de fin d'année pourraient tout au plus donner une idée de ces pamphlets dialogués, dans lesquels la seule règle était le caprice du poëte.

Celui-ci prenait même directement la parole vers le milieu de la pièce, dans une allocution récitée par le chœur et qu'on appelait *parabase.*

La parabase était l'expression sérieuse de la pensée de l'auteur. Il y expliquait ses intentions, défendait son œuvre, et répondait aux attaques de ses ennemis.

Aristophane, qui avait fait représenter sa première pièce, *les Babyloniens*, au printemps, lorsque les alliés apportaient leurs tributs à Athènes, fut accusé d'avoir livré le peuple à la risée des étrangers. Dans sa parabase de la comédie des *Acharniens*, il revient sur cette accusation et prétend avoir enseigné aux villes alliées le *régime démocratique,* et avoir éclairé les Athéniens sur leurs intérêts en disant hardiment la vérité.

Depuis que le poëte préside à nos chœurs comiques, on ne l'a point encore vu se présenter aux spectateurs pour faire son éloge ; mais aujourd'hui que ses ennemis le calomnient auprès des volages Athéniens, qu'ils l'accusent de jouer la république et d'insulter le peuple, il faut qu'il se justifie devant vous. Il prétend donc vous rendre de grands services en vous avertissant de ne pas vous laisser tromper par les discours des étrangers, ni séduire par la flatterie, et de ne pas suivre une politique de gobe-mouches ! Autrefois, les députés des

villes, lorsqu'ils voulaient vous induire en erreur, commençaient par vous appeler *Athéniens couronnés de violettes*, et, à ce mot de couronne, vous vous redressiez sur vos siéges. Qu'un autre, d'un ton flatteur, vînt dire : *la brillante Athènes*, il obtenait tout pour vous avoir ainsi assaisonnés comme des anchois ! — En vous détrompant, le poëte a donc bien mérité de vous, ainsi qu'en enseignant aux villes alliées le régime démocratique. Aussi ces peuples, lorsqu'ils vous apporteront leurs tributs, seront curieux de voir le poëte courageux qui n'a pas craint de dire la vérité aux Athéniens. Le bruit de sa hardiesse s'est même déjà répandu si loin, que le grand roi, questionnant un jour des députés de Lacédémone, après leur avoir demandé quel était le peuple le plus puissant sur mer, les interrogea au sujet du poëte et voulut savoir contre qui il lançait ses traits mordants. Il ajouta que la nation qui suivrait ses conseils surpasserait ses rivales et serait victorieuse dans les combats ! Aussi les Lacédémoniens, en vous proposant la paix, redemandent Égine, moins parce qu'ils désirent cette île, que pour dépouiller le poëte *(Aristophane avait ses biens à Égine)* ; mais vous ne l'abandonnerez pas. Il défendra toujours la justice dans ses comédies, il vous apprendra à être heureux, non en vous cajolant, non par des souplesses et des intrigues, non par la fraude et des adulations excessives, mais par des avis salutaires.

Vous le voyez, la parabase est un vrai plaidoyer dans

lequel l'auteur n'oublie pas même de recommander ses affaires privées. Aristophane demandant sérieusement au peuple athénien, dans une comédie, de ne pas rendre Égine aux Spartiates parce qu'il y a ses propriétés, n'est-ce point quelque chose de singulièrement curieux et qui nous prouve combien le théâtre antique différait du nôtre.

Nous avons déjà dit à quel parti se rattachait notre poëte. Ennemi de la turbulente démocratie qui régnait alors à Athènes et qui avait accepté sinon voulu la déplorable guerre du Péloponèse, il en attaquait les chefs avec une violence dont nous vous ferons juger bientôt.

Mais ces chefs n'étaient point les seuls auxquels il fit la guerre. Défenseur exclusif et passionné du repos, il avait pour ennemi quiconque voulait marcher en avant. Ses épigrammes ne frappaient pas seulement Périclès ou Cléon, mais Socrate et Euripide. Institutions, mœurs, croyances, littérature, tout lui semblait devoir rester à l'abri des innovations. La chose qui existait devait être par cela seul qu'elle existait! Non qu'il eût la religion sincère du passé! Ces principes qu'il défend, lui-même les raille à l'occasion; mais il ne veut point qu'on les change! Sa muse ressemble à cette ancienne

noblesse française qui combattait pour la monarchie en se réservant le droit de la chansonner.

Les pièces d'Aristophane étaient au nombre de cinquante-quatre ou quarante-quatre, les commentateurs ne sont point d'accord sur le chiffre : il nous en reste onze, que l'on peut partager en trois groupes principaux.

Premièrement, les pièces politiques, dans lesquelles il attaque le parti populaire et les hommes qui le gouvernent. Ces pièces sont : *les Guêpes, les Acharniens, les Chevaliers, la Paix*, *Lysistrata.*

Secondement les pièces philosophiques, où il attaque les idées nouvelles sur la morale ou sur les institutions, et où il raille la société contemporaine ; telles que *les Nuées, l'Assemblée des femmes, les Oiseaux, Plutus.*

Troisièmement, les pièces de satire littéraire, où il raille les auteurs contemporains, et spécialement Euripide ; ce sont *les Thesmophories* et *les Grenouilles.*

Parmi les cinq pièces politiques dont nous avons cité les titres, il en est une, *les Guêpes*, que Racine a imitée dans sa charmante comédie des *Plaideurs ;* mais le poëte français, tout en empruntant un grand nombre de détails et d'intentions comiques à la pièce d'Aristophane, en a complétement changé la donnée.

Dans *les Plaideurs*, c'est un juge de profession que l'on met en scène, et la pièce ne peint que les ridicules ou les vices du barreau et des gens de robe.

Dans *les Guêpes*, au contraire, c'est tout le peuple athénien qui est en cause, et dont la manie de juger est tournée en raillerie. A Athènes, en effet, il n'existait point, comme chez nous, un corps de magistrats chargés de rendre la justice. Tous les citoyens pouvaient remplir ces fonctions. Les juges étaient nommés de trois ans en trois ans, par les tribus, puis répartis, par la voie du sort, dans les divers tribunaux. Leur nombre total était de six mille. Comme un salaire leur était accordé sur le trésor public, beaucoup de gens recherchaient ce titre de juge, qui leur permettait, d'ailleurs, de satisfaire leur goût pour la controverse et les débats oratoires. C'est cette manie, devenue générale, qu'Aristophane attaque dans sa pièce des *Guêpes* ainsi nommée à cause du chœur des juges qu'il représente sous la forme de mouches malfaisantes armées d'un aiguillon.

Trois des autres pièces politiques, *Lysistrata*, *la Paix* et *les Acharniens* ont un but unique : engager Athènes à terminer la désastreuse guerre du Péloponèse.

Dans la première (*Lysistrata*) les femmes se réunissent pour forcer leurs maris à signer la paix : mais la licence grecque s'est tellement donné carrière dans les inventions du poëte, que l'analyse même la plus abrégée de cette comédie nous serait impossible.

Les Acharniens sont d'un abord plus facile:

Le titre de la pièce est emprunté aux habitants d'*Acharne,* bourg situé près d'Athènes. Ruinés par les Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponèse, ils ne veulent point entendre parler de paix et demandent vengeance.

Cependant, un citoyen d'Athènes, Dicéopolis, fatigué d'hostilités qui le réduisent à manquer de tout et ne pouvant décider l'assemblée à faire la paix, envoie à Lacédémone et conclut, pour son compte, une trève particulière de trente ans.

Dès lors tout lui arrive en abondance. On vient annoncer une invasion des ennemis ; il ne s'en inquiète pas et prépare un festin, tandis que Lamachus, un des généraux du parti populaire, se dispose à partir pour le combat.

Une scène plaisante met en opposition les préparatifs militaires de l'un et les préparatifs pacifiques de l'autre.

LE HÉRAUT, *accourant par la droite.*

Lamachus! fatigues! combats!

LAMACHUS.

Qui fait tant de bruit à ma porte?...

LE HÉRAUT.

Les stratéges t'ordonnent de partir sur-le-champ avec tes cohortes et tes aigrettes et d'aller garder la frontière, malgré la neige qui tombe. On a annoncé une invasion de brigands béotiens pendant la fête des coupes et des marmites.

LAMACHUS.

O stratéges, plus nombreux qu'utiles! ne sera-t-il donc plus permis de se réjouir un seul jour?

UN MESSAGER, *accourant par la gauche.*

Dicéopolis!

DICÉOPOLIS.

Qu'y a-t-il?

LE MESSAGER.

Cours vite au festin avec une corbeille et une coupe, le prêtre de Bacchus t'invite ; on n'attend que toi pour se mettre à table. Tout est prêt, lits, tables, coussins, couronnes, parfums, desserts... tu y trouveras toutes les délices...

LAMACHUS, *à droite.*

Malheureux que je suis!... — Esclave, apporte-moi mon sac de campagne.

DICÉOPOLIS, *à gauche.*

Esclave, vite ma corbeille de festin.

. . . .

LAMACHUS.

Mets là les plumes de mon casque.

DICÉOPOLIS.

Mets ici ces ramiers et ces grives.

LAMACHUS.

Que cette plume d'autruche est belle et blanche !

DICÉOPOLIS.

Comme cette chair de pigeon est ragoûtante et dorée.

LAMACHUS.

Donne-moi l'étui où est ma triple aigrette.

DICÉOPOLIS.

Donne-moi le civet de lièvre.

. . . .

LAMACHUS.

Esclave, décroche ma lance.

DICÉOPOLIS.

Esclave, débroche l'andouille.

. . . .

LAMACHUS.

Apporte ici l'orbe de mon bouclier à la Gorgone.

DICÉOPOLIS.

Apporte l'orbe de mon gâteau au fromage. . . .

. . . .

LAMACHUS.

Verse un peu d'huile sur le bouclier.

DICÉOPOLIS.

Verse beaucoup de miel sur le gâteau.

. . . .

LAMACHUS.

Esclave, donne-moi ma cuirasse de bataille.

DICÉOPOLIS.

Esclave, donne-moi ma coupe.

LAMACHUS.

Avec cela je tiendrai tête aux ennemis.

DICÉOPOLIS.

Avec ceci je tiendrai tête aux buveurs.

. . . .

LE CHŒUR.

Allez gaiement tous deux au combat; mais quelles routes différentes vous suivez : l'un boira, couronné de fleurs, l'autre montera la garde, transi de froid.

Tous deux partent en effet, et, à la fin de la pièce, Lamachus revient blessé, tandis que Dicéopolis reparaît, la couronne de violettes au front, chantant un hymne à Bacchus et suivi de joueuses de flûte.

Dans la pièce intitulée *la Paix*, un vigneron, nommé Trygée, monte au ciel sur un escargot pour demander raison à Jupiter des maux de la guerre.

Mais les dieux se sont retirés au plus haut du ciel, afin de ne pas voir les sottises des hommes. Mercure seul est resté *pour garder la vaisselle!* Trygée le séduit en lui donnant un jeune porc (Mercure est gourmand), et le dieu lui montre la Guerre qui se prépare à piler dans un mortier toutes les villes de la Grèce, tandis que la Paix gémit renfermée au fond d'une grotte.

Trygée convoque des citoyens de tous les pays et les excite à délivrer la captive. Ils arrivent pour aider à écarter les blocs de pierre qui ferment la grotte; mais les Argiens s'y prennent mal volontairement; les Béotiens font semblant de tirer et laissent tout en place;

enfin pourtant la Paix est délivrée; Trygée l'emmène sur terre, il l'épouse, et la pièce se termine par un chœur de joie générale.

Mais de toutes ces comédies politiques, la plus audacieuse, sans aucun doute, est celle qui a pour titre *les Chevaliers.*

Aristophane y dévoile librement sa haine contre le gouvernement démocratique. — Nous ne devons pas oublier qu'au point de vue de l'histoire, ce qui va suivre n'est point un jugement : c'est une satire de parti, c'est-à-dire une observation exagérée jusqu'au mensonge. Aristophane parle du peuple athénien comme un ennemi, et ce peuple, dont on a tant de fois accusé l'intolérance, se sentit assez fort pour rire de ses épigrammes! Nous verrons comment l'aristocratie romaine accueillit celles de Nœvius, et qui, des plébéiens ou des grands, fit preuve, à ce sujet, de libéralisme et de bon goût.

Dans la comédie des *Chevaliers*, Aristophane représente le peuple athénien sous la figure d'un vieillard irascible et radoteur, dont quelques misérables se disputent la bienveillance. Il a près de lui Démosthène et Nicias (les deux généraux qui avaient commandé l'expédition de Messine et pris la ville de Pylos); mais

tous deux se plaignent d'avoir été supplantés dans l'esprit de leur maître par Cléon, le corroyeur! Par bonheur, ils découvrent un oracle qui annonce que Cléon sera supplanté à son tour par un charcutier (c'était Hyperbolus, qui disputa en effet le pouvoir à Cléon); aussitôt ils en arrêtent un qui passe pour se rendre au marché.

DÉMOSTHÈNE, *l'arrêtant.*

Bienheureux marchand de boudins, approche, homme chéri, toi qui nous apparais comme le sauveur de la république.

LE CHARCUTIER.

Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

DÉMOSTHÈNE.

Viens apprendre de nous ton bonheur et ta haute fortune.

NICIAS.

Débarrasse-le de son établi, mets-le au courant de l'oracle; pendant ce temps, j'irai surveiller Cléon. *(Il sort.)*

DÉMOSTHÈNE, *au charcutier.*

Allons, dépose d'abord tout cet attirail; puis, adore la terre et les cieux.

LE CHARCUTIER.

Soit, de quoi s'agit-il?

DÉMOSTHÈNE.

Homme fortuné! homme riche! ô toi qui aujourd'hui n'es rien et qui demain seras au faîte de la grandeur, ô chef de la bienheureuse Athènes!

LE CHARCUTIER, *mécontent.*

Au lieu de te moquer de moi, laisse-moi laver mes tripes et vendre mes saucisses.

DÉMOSTHÈNE.

Il est bien question de tripes! regarde, vois-tu ce peuple nombreux. (*Il montre les spectateurs.*)

LE CHARCUTIER.

Je le vois.

DÉMOSTHÈNE.

Tu en seras le maître souverain, ainsi que du marché, des ports et de l'assemblée. Tu fouleras aux pieds le sénat, tu destitueras les généraux, tu les chargeras de chaînes, tu les emprisonneras. . . . .

LE CHARCUTIER.

Moi?

DÉMOSTHÈNE.

Oui, toi, et tu ne vois pas encore tout. — Monte sur cet établi et regarde les îles d'alentour.

LE CHARCUTIER.

Je les vois, eh bien?...

DÉMOSTHÈNE.

Tourne maintenant un œil vers la Carie et l'autre vers la Chalcédoine.

LE CHARCUTIER.

Tu veux donc que je louche?

DÉMOSTHÈNE.

Non, mais voilà tout ce que tu vendras, — je veux dire tout ce que tu gouverneras.

LE CHARCUTIER.

Comment pourrais-je devenir un si grand personnage, moi, simple charcutier?

DÉMOSTHÈNE.

N'es-tu pas un vaurien? donc tu deviendras grand.

LE CHARCUTIER.

C'est que je ne me crois pas fait pour ce rang élevé.

DÉMOSTHÈNE.

Hein? Est-ce que tu aurais, par hasard, quelques bons sentiments? Serais-tu issu d'une honnête famille?

LE CHARCUTIER, *vivement.*

Non, j'en atteste les dieux! j'appartiens à la canaille!

DÉMOSTHÈNE.

Mortel fortuné ! quelles heureuses qualités tu as reçues pour les affaires publiques !

LE CHARCUTIER.

Mais c'est que... je sais à peine lire, et très-mal.

DÉMOSTHÈNE.

Tu sais lire, ceci pourra te faire tort... quoique tu lises mal. Le gouvernement d'Athènes ne peut appartenir aux hommes instruits et de mœurs irréprochables, mais aux drôles et aux ignorants.

. . . .

LE CHARCUTIER.

N'importe ! je me demande comment je serai capable de conduire la république.

DÉMOSTHÈNE.

Rien de plus facile ; tu n'auras qu'à continuer ce que tu as toujours fait. Brouille les affaires comme tu mêles tes hachis, cajole les Athéniens en leur promettant une baisse sur les vivres. — N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour plaire ? Voix terrible, esprit pervers, rare impudence ! Quelles autres qualités demande-t-on pour gouverner ?... Les oracles te sont favorables ; ceins ton front d'une couronne, sacrifie à la sottise et commence le combat contre ton adversaire.

Le charcutier se décide à disputer la place de favori à Cléon. Tous deux s'empressent près du vieux Démos (le peuple) et l'accablent de leurs protestations de dévouement. Le vieillard est là, prêtant tour à tour l'oreille à Cléon, qu'il a à sa droite, et au charcutier Hyperbolus, qu'il a à sa gauche.

CLÉON.

Minerve, protectrice de cette ville, entends mes vœux; si je suis connu pour celui qui aime le mieux le peuple athénien, fais que je sois toujours, comme aujourd'hui, nourri au Prytanée à ne rien faire. Si, au contraire, je te hais, si je ne combats pas, même seul, pour ta défense, puissé-je être scié vif et ma peau être découpée en lanières.

LE CHARCUTIER.

Et moi, cher peuple, si je ne t'aime et ne te chéris, que je sois cuit et mis en pâté...

CLÉON.

O peuple! peut-il y avoir un citoyen qui t'aime plus que moi? Tant que je t'ai dirigé, j'ai accru ton trésor aux dépens de tout le monde...

LE CHARCUTIER.

O peuple! j'en ferai bien autant! Je te servirai aussi

des pains que je volerai aux autres! — Mais je veux te prouver que l'affection de Cléon se réduit à se chauffer à tes dépens. — Ainsi, toi qui as défendu si vaillamment la patrie contre les Mèdes à Marathon, et dont la victoire nous a valu tant d'exploits enfantés par notre langue, il te laisse durement assis sur la pierre, tandis que moi je t'apporte ce coussin cousu de mes propres mains. Lève-toi, ô mon cher peuple, et repose plus mollement ces membres qui ont tant fatigué à Salamine.

LE PEUPLE, *ravi.*

Ah! ah! — Qui es-tu, l'ami? Tu dois descendre de la race d'Harmodius. — Voilà une attention aimable et vraiment démocratique.

. . . .

CLÉON.

Mon bon ami, ne sois pas si crédule, ne crois pas trouver jamais un meilleur serviteur que moi. Seul, j'ai étouffé les conspirations; il ne se trame pas un complot dans la ville que je ne sonne aussitôt l'alarme.

LE CHARCUTIER.

Tu fais comme les pêcheurs d'anguilles; quand l'eau est calme, ils ne prennent rien; mais quand ils ont agité la fange, la pêche est bonne. Tu profites de même à troubler la république. — Mais dis-moi une seule chose, toi qui vends tant de cuirs : as-tu jamais donné à ce peuple chéri de quoi lui faire une semelle de soulier?

LE PEUPLE.

Jamais !

LE CHARCUTIER.

Eh bien, moi, j'ai acheté pour toi cette paire de chaussures et je t'en fais présent.

LE PEUPLE.

Je déclare que nul citoyen n'a mieux mérité que toi de la patrie.

CLÉON.

N'est-il pas inouï qu'une paire de souliers puisse te faire oublier tous mes services?...

LE CHARCUTIER.

..... Tais-toi, malheureux, qui vois ce vieillard sans tunique et qui ne lui as jamais donné pour l'hiver un vêtement à manches. — O cher peuple! je te donne celui-ci.

LE PEUPLE, *avec enthousiasme.*

Un vêtement à manches! Par les dieux! voilà une chose à laquelle Thémistocle n'a jamais pensé. Certainement le Pirée, dont il a eu l'idée, est une belle chose; mais j'aime autant la tunique à manches.

Cependant le bonhomme Démos hésite encore entre ses deux serviteurs, quand l'heure du dîner arrive; un

concours est ouvert entre Cléon et le charcutier, à qui montrera le plus de zèle envers leur maître. Tous deux se précipitent pour le servir.

CLÉON.

Tu vois, je suis le premier à apporter un siége.

LE CHARCUTIER.

Mais c'est moi qui ai apporté la table.

CLÉON.

Voici un petit gâteau fait avec ma farine de Pylos.

LE CHARCUTIER.

..... O peuple ! Minerve étend sur toi cette marmite pleine de sauce...

CLÉON.

Prends ce plat de poisson que te donne Pallas, l'épouvante des armées.

LE CHARCUTIER.

La fille du maître des dieux t'envoie cette viande cuite dans son jus...

CLÉON, *triomphant.*

Mais tu n'as pas de lièvre à offrir au maître, et moi j'en ai un.

LE CHARCUTIER, *à part.*

Ah! malheureux! où trouverai-je un lièvre?

CLÉON, *qui va servir le lièvre.*

Regarde *comme il est gras!...*

LE CHARCUTIER.

Je m'en moque... je vois des gens qui viennent vers nous...

CLÉON, *l'arrêtant.*

Quelles gens?

LE CHARCUTIER.

Des ambassadeurs avec des bourses pleines d'argent.

CLÉON, *déposant son plat et se retournant.*

Où donc? où donc?

LE CHARCUTIER, *enlevant le plat.*

Que t'importe! (*Au peuple.*) Mon cher petit Démos, vois le beau lièvre que je t'apporte.

CLÉON, *se retournant.*

Comment?... Ah! coquin, tu me voles ce qui m'appartient.

LE CHARCUTIER.

Je fais comme toi à Pylos.

CLÉON, *au peuple.*

Mais j'ai eu de la peine pour attraper ce lièvre...

LE PEUPLE, *durement.*

Va-t'en, je ne sais gré qu'à celui qui me l'a présenté.

LE CHARCUTIER.

Eh bien, mon bon peuple, ne veux-tu pas décider qui de nous est le meilleur serviteur?

LE PEUPLE.

Par quel moyen prouver aux spectateurs que j'ai bien choisi entre vous deux?

LE CHARCUTIER, *bas.*

Je vais te le dire. Va en silence fouiller dans le panier de Cléon et dans le mien.

LE PEUPLE.

Eh bien, voyons le tien!

LE CHARCUTIER, *le lui montrant.*

Tu vois qu'il est vide, bon petit père, je t'ai tout donné.

LE PEUPLE.

Voilà un panier patriotique.

LE CHARCUTIER.

Visite donc aussi celui du corroyeur. — Vois-tu?

LE PEUPLE.

Ah! grands dieux! comme il est plein! Quel énorme gâteau il s'était réservé, et il m'en donnait un tout petit.

LE CHARCUTIER.

C'est ce qu'il a toujours fait...

LE PEUPLE.

Ah! scélérat, tu me volais!...

CLÉON, *majestueusement.*

Je volais pour le bien de l'État.

LE PEUPLE.

Dépose à l'instant cette couronne que je la place sur le front de ton rival.

Le charcutier s'en empare en jurant de rester toujours dévoué à la république des badauds (c'est d'Athènes qu'il parle); le chœur avertit le bonhomme Démos d'être plus sage.

O peuple! ta puissance est grande, tous les hommes te craignent comme un maître; mais tu es facile à séduire, tu aimes à être flatté et à être trompé; celui qui

parle te fait toujours sa dupe, et alors ton bon sens déménage.

Mais le malin vieillard répond en riant :

— Du bon sens!... — Vous n'en avez guère vous-même sous les cheveux, si vous pensez que je ne sais pas ce que je fais. J'extravague ainsi à dessein ; j'aime à boire tout le jour et à prendre pour chef un voleur que je nourris ; quand il s'est bien engraissé, je l'immole et je le mange !

Conclusion d'un comique terrible! — D'autant plus terrible que l'histoire se charge de commenter la plaisanterie et d'en faire une vérité.

Je crois inutile de relever ce qu'il y a d'invention et de verve dans toute cette satire ; mais je m'arrête à sa hardiesse. Habitués à notre théâtre moderne, sur lequel les moindres attaques à l'opinion soulèvent des tempêtes, nous avons peine à nous figurer un peuple entier applaudissant au poëte qui le ridiculise, se laissant personnifier dans un vieillard égoïste et borné dont deux coquins se disputent la confiance, nous nous demandons comment une démocratie ombrageuse pouvait

souffrir ces insultes directes et publiques! — mais en réfléchissant davantage au caractère national, on comprend cette apparente contradiction.

D'une susceptibilité habituellement querelleuse, l'Athénien changeait complétement d'humeur dès qu'il s'agissait d'art. Son esprit, saisi par l'œuvre, ne voyait rien autre chose. Assez sensible aux raffinements du langage pour murmurer à une phrase incorrecte ou rire d'un mot mal prosodié, il s'abandonnait tout entier aux charmes d'une heureuse inspiration. Chez lui, le sens artiste dominait momentanément tous les autres, et, dans sa propre caricature, il ne remarquait que la grâce de la couleur ou la finesse du crayon. Il pardonnait plus facilement au poëte une épigramme qu'un mauvais vers.

Dans la comédie des *Oiseaux*, Aristophane suppose que deux citoyens d'Athènes, ne pouvant plus supporter la méchanceté des hommes, se réfugient parmi les oiseaux. Ils engagent ceux-ci à bâtir une ville aérienne, et l'on y voit bientôt arriver tous les aventuriers de la terre qui viennent chercher fortune dans la nouvelle cité ; — ce qui est naturellement pour le poëte l'occasion de faire une revue satirique des vices ou des ridicules de ses concitoyens.

La plupart des détails appartiennent tellement au temps, et les allusions sont si nombreuses, que l'ensemble de la pièce reste obscur. On en devine à peine l'intention générale.

Le sens du *Plutus* est plus facile à saisir : c'est une sanglante satire contre les hommes et contre les dieux.

Chremyle, citoyen honnête et pauvre, est allé consulter l'oracle d'Apollon pour s'enrichir ; le dieu lui dit d'emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera en sortant du temple. — C'est un aveugle : — Chremyle le conduit à son logis et apprend là que cet aveugle est le dieu Plutus.

Il songe alors à le guérir de sa cécité, pour qu'il puisse désormais y voir et répandre ses dons à flots parmi les hommes. Mais tout à coup paraît une femme chétivement vêtue, à l'air robuste et austère ; c'est la pauvreté, elle veut prouver à Chremyle, en vers admirables, qu'elle est la bienfaitrice des hommes ; que c'est elle qui entretient leurs forces, affermit leur courage, excite leur activité ; que si Plutus devient maître du monde, tout ne peut manquer de s'alanguir et de se corrompre.

L'Athénien ne l'écoute pas ; il conduit le dieu aveugle au temple d'Esculape, où il recouvre la vue.

Aussitôt la richesse se répand sur la terre; les hommes, comblés de tout, n'offrent plus de sacrifices aux dieux; Mercure quitte l'Olympe pour venir proposer ses services à Chremyle, et les prêtres de Jupiter, qui meurent de faim, renversent de l'autel le fils de Saturne pour y substituer le dieu des richesses.

Il est difficile, vous le voyez, de porter plus loin le mépris pour les hommes et l'irrévérence pour la divinité. Cependant, nous allons entendre ce même Aristophane accuser Socrate d'impiété dans sa comédie des *Nuées*.

Cette pièce, dont tout le monde connaît au moins le titre, doit précisément sa réputation à la violence et à l'injustice de cette attaque. On a prétendu qu'elle avait été la première cause de l'accusation portée contre Socrate par Anytus, et qu'Aristophane avait, pour ainsi dire, préparé la ciguë au fils de Sophronisque. Cette opinion, émise à la légère, a été la première cause de la célébrité des *Nuées*, au moins chez les modernes, car à Athènes, elle eut peu de succès; Aristophane l'avoue lui-même dans sa parabase en s'excusant de la donner une seconde fois.

La vérité est que la comédie des *Nuées* dut avoir une très-faible influence sur l'arrêt porté contre Socrate.

L'examen des dates prouve qu'elle fut jouée vingt-quatre ans avant cet arrêt, et, lorsqu'on le prononça, elle était sans doute oubliée.

Seulement, il est certain qu'elle contribua, pour sa part, à semer des préventions mensongères, et qu'elle prépara ainsi les esprits à la condamnation.

La comédie d'Aristophane n'avait point besoin, au reste, de cette lugubre sanction pour être remarquée; c'est une protestation pleine de verve railleuse contre l'art des sophistes devenu florissant avec le pouvoir de la parole et contre les nouveaux systèmes explicateurs des phénomènes naturels, systèmes qui chassaient les dieux de l'Olympe.

Socrate représente tout cet esprit nouveau, parce qu'il était le plus célèbre philosophe de l'époque. Aristophane personnifie en lui l'habitude d'analyse et de discussion qui remet en question toutes les idées du passé, et il lui donne pour divinités les *Nuées*, comme symbole du vague et de l'obscurité reprochés à ces spéculations philosophiques.

Le héros de la pièce grecque n'est donc point celui que nous connaissons par l'histoire ; c'est l'incarnation de toutes les innovations et de toutes les subtilités en vogue au siècle d'Aristophane, c'est l'éducateur dange-

reux qui détourne la jeunesse des vieilles routes tracées pour la jeter dans les voies confuses du raisonnement et lui apprendre à confondre le juste et l'injuste.

La dialectique subtile de Socrate donnait une apparence de vérité aux reproches du poëte comique. L'auditeur, médiocrement intelligent ou médiocrement attentif, pouvait prendre la forme un peu métaphysique de son argumentation pour de la sophistique, et voir un rhéteur habile là où il n'y avait qu'un profond philosophe.

La pièce des *Nuées* nous représente un bourgeois d'Athènes, Strepsiade, que son fils ruine par son goût pour les chevaux, et qui a des dettes qu'il ne voudrait point payer. Il va pour cela prendre des leçons de Socrate, qui doit lui enseigner une logique et une morale à l'usage des hommes nouveaux.

Il trouve le philosophe suspendu en l'air dans un panier.

STREPSIADE, *appelant.*

Socrate, mon petit Socrate !...

SOCRATE, *de son panier.*

Que me veux-tu, chétif mortel ?

STREPSIADE.

Avant tout, dis-moi, je t'en conjure, ce que tu fais là?

SOCRATE.

Je marche dans les airs, je contemple le soleil... Je ne pourrais jamais bien pénétrer les choses célestes si je ne suspendais mon esprit et si je ne mêlais la subtilité de mes pensées avec l'air similaire. Si je restais sur la terre pour contempler les régions supérieures, je ne découvrirais rien; car la terre attire à elle l'humidité de la pensée; c'est précisément aussi ce qui arrive au cresson...

STREPSIADE, *d'un air hébété.*

Comment!... la pensée... attire l'humidité... sur le cresson! — Mais, je t'en prie, cher Socrate, descends; je viens pour prendre de tes leçons.

SOCRATE, *descendant de son panier.*

Qu'est-ce qui t'amène?

STREPSIADE.

Le désir d'apprendre à parler. Les usuriers me persécutent, me ruinent et saisissent mes biens.

SOCRATE.

Comment as-tu pu t'endetter sans t'en apercevoir?

STREPSIADE.

La maladie des chevaux, maladie dévorante, m'a

ruiné. Mais enseigne-moi l'un de tes deux raisonnements, celui qui sert à ne pas payer; quel que prix que tu me demandes, je jure par les dieux de te satisfaire.

SOCRATE.

Par quels dieux jures-tu? Ceux que tu connais n'ont pas cours chez nous.

STREPSIADE.

Par quoi donc jurez-vous?

SOCRATE.

Veux-tu connaître parfaitement toutes les choses célestes?

STREPSIADE.

Mais, si cela se peut, ce n'est pas de refus.

SOCRATE.

Et converser avec les nuées, nos divinités?

STREPSIADE.

Assurément...

SOCRATE.

... Alors, écoute ma prière dans un religieux silence. — Souverain maître, air immense qui enveloppes la terre de toutes parts, lumineux éther, et vous, vénérables déesses, nuées, mères de la foudre et des tonnerres, levez-vous, ô mes souveraines; apparaissez au philosophe dans les hauteurs de l'empyrée.

STREPSIADE, *vivement.*

Non, non, n'appelle pas les nuées avant que j'aie mis ce manteau en double sur ma tête... je serais inondé... — Que je suis fâché d'être sorti sans bonnet!

SOCRATE.

Venez, ô nuées augustes, montrez-vous à ce mortel, soit que vous occupiez les cimes sacrées de l'Olympe battues par les neiges, soit que, dans les jardins de l'Océan votre père, vous formiez des danses sacrées en l'honneur des nymphes, soit qu'aux embouchures du Nil vous puisiez ses eaux dans des urnes d'or, soit enfin que vous résidiez aux Palus-Méotides ou sur le rocher neigeux de Mimas.

LE CHŒUR *des femmes représentant les nuées paraît au loin.*

Nuées éternelles, du sein retentissant de l'Océan notre père, élevons-nous en vapeurs légères et transparentes; montons sur les sommets boisés des hautes montagnes, pour contempler au loin l'horizon montueux, la terre sacrée féconde en fruits, les fleuves sinueux et la mer bruyante. L'œil des cieux brille éternellement d'une éclatante lumière. Dissipons les brouillards qui nous enveloppent, et montrons-nous à la terre dans notre immortelle beauté.

STREPSIADE.

Au nom de Jupiter! dis-moi, Socrate, quelles sont ces femmes qui ont fait entendre des chants si nobles?

SOCRATE.

Ce sont les *nuées,* divinités des hommes oisifs ; elles nous donnent l'intelligence, le charlatanisme, la loquacité et la ruse...

STREPSIADE.

Mais, dis-moi, si elles sont véritablement des nuées, comment se fait-il qu'elles ressemblent à des femmes... je n'avais jamais vu des nuées avec des nez...

SOCRATE.

N'en as-tu jamais remarqué dans le ciel, qui ressemblaient à un centaure, à un léopard ou à un taureau?

STREPSIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Cela prouve qu'elles peuvent prendre toutes les formes.

. . . .

STREPSIADE.

Salut, ô déesses ! si jamais vous avez rompu le silence pour quelque mortel, daignez me faire entendre votre céleste voix, ô reines toutes-puissantes !

LE CHOEUR DES NUÉES.

Salut, vieillard, homme des anciens jours, ardent à la poursuite de la sagesse ; et toi, pontife des niaiseries, dis-nous ce que tu veux. De tous les sophistes qui

lisent dans les astres, tu es, avec Prodicus, celui que nous écoutons le plus volontiers ; celui-ci pour sa science et sa haute raison, toi pour ta démarche superbe, ton regard dédaigneux, ta patience à marcher pieds nus, et ton air imposant.

STREPSIADE.

O terre ! quelle voix sainte et prodigieuse !

SOCRATE.

C'est qu'elles sont seules déesses, tout le reste n'est rien.

STREPSIADE.

Comment ! Jupiter Olympien n'est donc pas un dieu ?

SOCRATE.

Quel Jupiter ? te moques-tu de moi ? Il n'y a pas de Jupiter.

STREPSIADE.

Que dis-tu ? Mais alors qui donc fait pleuvoir ?

SOCRATE.

Ce sont elles ; as-tu jamais vu de pluies sans nuées ?

STREPSIADE.

Par Apollon, ta preuve est évidente !... Et, dis-moi, d'où vient le tonnerre ?

SOCRATE.

Toujours des nuées... lorsqu'elles sont pleines d'eau,

leur poids les emporte l'une sur l'autre; elles se choquent et crèvent avec fracas...

STREPSIADE.

Le moyen de croire cela?

SOCRATE.

Tu vas le comprendre par ton propre exemple : lorsque, aux fêtes des panathénées, tu as trop mangé et que tu éprouves quelque malaise, n'entends-tu pas gronder en toi certains bruits?

STREPSIADE.

Oui, sans doute...

SOCRATE.

Eh bien, si ton être chétif produit tout ce vacarme, juge de ce qui doit arriver dans l'immensité des airs.

STREPSIADE.

Mais d'où peut venir la foudre?... C'est évidemment Jupiter qui la lance sur les parjures.

SOCRATE.

Pauvre niais! vrai contemporain de Saturne! S'il frappait les parjures, Simon, Cléonyme et Théorus ne seraient-ils pas foudroyés?

STREPSIADE.

Qu'est-ce donc que la foudre?

SOCRATE.

Quand un vent sec s'enferme dans les nuées, il les gonfle comme une vessie, les crève, s'échappe avec impétuosité et s'enflamme lui-même par la rapidité de son mouvement.

STREPSIADE.

Par ma foi, la même chose m'arriva à la fête de Jupiter. Je faisais griller pour toute ma famille le ventre d'une victime ; je ne pensai pas à le fendre, il se gonfla, finit par éclater et me lança tout au visage...

SOCRATE.

Promets donc de ne reconnaître désormais d'autres dieux que le chaos, les nuées et la sophistique.

STREPSIADE.

Jamais je ne parlerai aux autres, dussé-je en rencontrer sur mon chemin ; ils n'auront de moi ni sacrifices, ni libations, ni offrandes.

LE CHOEUR DES NUÉES.

Maintenant demande avec confiance ce que tu veux de nous...

STREPSIADE.

O déesses ! ce que je sollicite est bien peu de chose ; faites seulement que je passe de cent stades tous les Grecs en éloquence.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Nous te l'accordons; désormais nul orateur, dans l'assemblée du peuple, ne l'emportera sur toi par la beauté de ses harangues.

STREPSIADE.

Quant à de belles harangues, ce n'est pas là ce que je désire : je demande seulement à mettre de mon côté l'apparence du bon droit et à échapper à mes créanciers.

Socrate se charge de lui enseigner ce qu'il demande; mais le vieux bourgeois ne comprend rien aux subtilités du philosophe, qui s'emporte et renonce à instruire un pareil disciple. Strepsiade se décide alors à envoyer à sa place son fils Phidippide.

Le maître fait paraître devant celui-ci deux personnages qu'Aristophane appelle *le Juste* et *l'Injuste*, mais qui ne sont autres que la personnification du passé et du présent.

Le juste, c'est-à-dire le passé, explique magnifiquement à Phidippide comment on élevait autrefois la jeunesse athénienne.

Dans ce temps-là, les jeunes gens d'un même quar-

tier se rendaient ensemble chez le maître : on les voyait passer dans les rues, en bon ordre et sans vêtement, alors même que la neige tombait comme la farine d'un tamis. On leur apprenait l'hymne : *Redoutable Pallas, destructrice des villes*..... et ils conservaient la grave harmonie des airs transmis par les aïeux..... Si quelqu'un d'entre eux s'avisait de rire ou de chanter avec de molles inflexions..... il était châtié comme ennemi des muses..... C'est cette éducation qui forma les guerriers de Marathon... N'hésite donc pas à me prendre pour guide ; tu apprendras à haïr les procès... à rougir des choses déshonnêtes, à t'indigner si l'on rit de ta pudeur, à te lever devant les vieillards... Tu iras à l'académie, te promener sous l'ombre des oliviers sacrés, une couronne de joncs fleuris dans tes cheveux, accompagné de quelque sage ami de ton âge ; et là, dans un doux loisir, tu aspireras la suave odeur qu'exhale le smilax et le peuplier blanc, aux belles matinées du printemps, lorsque le platane et l'ormeau confondent leur murmure.

A cette mâle et grande poésie, *l'Injuste*, c'est-à-dire le présent, oppose des quolibets et des sophismes ; enfin, pour prouver à son adversaire que ses arguments ne persuadent personne et qu'il n'a plus de disciples, il s'écrie :

L'INJUSTE.

Or çà, dis-moi, quelles espèces de gens sont les orateurs ?

LE JUSTE.

Des infâmes.

L'INJUSTE.

Et les auteurs tragiques?

LE JUSTE.

Des infâmes.

L'INJUSTE.

Et les démagogues?

LE JUSTE.

Des infâmes.

L'INJUSTE.

Maintenant examine les spectateurs; quelle est la majorité?

LE JUSTE.

Attends que je regarde.

L'INJUSTE.

Eh bien, que vois-tu?

LE JUSTE.

Partout des infâmes!...

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire maintenant?

LE JUSTE.

Je suis vaincu. O infâmes!... je vous en prie, recevez mon manteau; je passe dans votre camp.

Phidippide se laisse persuader à son tour. Instruit par Socrate, il fournit à son père les moyens de ne pas payer ses dettes. Strepsiade est dans le ravissement! mais il reparaît bientôt en criant au meurtre, au parricide; c'est Phidippide qui, à propos d'un débat littéraire, le roue de coups de bâton, et comme il veut éclater en reproches, le disciple de Socrate lui prouve qu'un fils a le droit de battre son père et même sa mère.

Strepsiade, épouvanté, furieux, reconnaît qu'il a eu tort de vouloir faire enseigner la sophistique à son fils pour en profiter lui-même : il saisit une torche et brûle l'école de Socrate en s'écriant qu'il *venge les dieux!*

Dans cette rapide analyse, nous avons dû passer mille détails injurieux. Ainsi, dès le commencement de la pièce, Socrate vole le manteau de Strepsiade. — Le maître de Platon transformé en voleur d'habits; la victime d'Anytus désignée d'avance aux galères! —

Certes, il y aurait là de quoi étonner si on ne savait à quelles calomnies peut conduire l'esprit de parti.

Ne voyons-nous pas, plus tard, les chrétiens, accusés de toutes les infamies, servir aux sanglants caprices des empereurs romains, à l'applaudissement général de la Rome païenne?

La postérité dégagée des haines, a jugé sévèrement les calomnies d'Aristophane et l'a associé aux bourreaux de Socrate. — Éloquente leçon qui devrait servir à tous d'avertissement. Lorsque, dans les débats publics, la passion nous aveugle et nous fait accueillir ou répéter toute accusation qui déshonore nos adversaires, nous oublions que l'avenir nous jugera sans partialité et que l'injure imméritée restera à la charge, non de celui qui l'a subie, mais de celui qui l'a faite.

Après avoir flétri les philosophes innovateurs dans *les Nuées*, Aristophane se retourna vers les utopistes dans la comédie intitulée *l'Assemblée des femmes.*

Les idées sur l'organisation d'une cité où de nouvelles bases sociales seraient posées et un nouveau rôle donné à chaque sexe, avaient commencé à agiter les esprits bien avant que Platon eût publié le programme de sa république imaginaire. Celle-ci, dont la conception a été attribuée à Socrate par son disciple,

n'était au fond qu'une réminiscence de l'organisation primitive de l'Égypte et de la législation de Lycurgue.

Platon suppose une société basée sur la distinction des castes, le *peuple*, les *guerriers*, les *magistrats*, division qui, d'après lui, correspond aux trois principales facultés humaines : les *instincts*, le *courage* et la *raison*.

Le *peuple* devait produire, les *guerriers* défendre la patrie, les *magistrats* gouverner par la loi. Seulement, ce n'était point, comme en Égypte, la naissance qui réglait la place de chacun ; cette place était déterminée par la prédominance de ses facultés ; on ne naissait point dans une classe, on y prenait rang selon sa capacité. C'était un élément démocratique introduit dans le système égyptien.

Quant aux fonctions sociales, elles s'exerçaient sans distinction de sexe.

— On ne peut pas dire, objectait l'auteur de la république nouvelle, que les femmes ne sont point propres aux mêmes emplois que les hommes, parce qu'elles diffèrent d'eux en certaines choses, les chauves diffèrent des chevelus, et, cependant chauves et chevelus peuvent exercer la même profession. En assignant les emplois, on ne peut tenir compte de la différence des natures

que dans le rapport que ces natures ont avec les emplois eux-mêmes.

En conséquence, les jeunes filles recevaient la même éducation que les jeunes gens: elles s'exerçaient aux armes et, en temps de guerre, devaient former l'arrière-garde. Les magistrats réglaient le nombre des mariages qui ne devaient se contracter qu'à vingt ans pour les femmes et à trente ans pour les hommes; chacun tirait au sort la femme qu'il devait obtenir; mais, afin que les plus vaillantes et les plus belles pussent tomber en partage aux plus braves et aux plus beaux, les magistrats avaient soin d'*aider le hasard*. Les laides et les chétifs restaient ainsi à l'état de surnumérariat éternel, sans espoir de sortir jamais de l'urne matrimoniale.

Au reste, le mariage lui-même n'avait rien d'exclusif, et le mari ne refusait point d'y admettre en tiers un compagnon d'armes.

Les enfants, élevés en commun, appelaient du nom de père et de mère tous ceux qui, par leur âge, pouvaient avoir quelques droits à ce titre. S'ils naissaient trop faibles ou contrefaits, les magistrats avaient soin de les supprimer en disant qu'*ils avaient disparu !*

Telle était, en gros, cette république modèle, dont

le plan avait été développé avec la logique ingénieuse et la grâce séduisante ordinaire à Platon; mais bien d'autres réformes sociales avaient été proposées. L'esprit d'innovation était dans l'air; toutes les excentricités émises de notre temps comme des découvertes avaient longuement occupé l'oisiveté athénienne. Le communisme icarien y avait ses adeptes, et la femme libre était depuis longtemps inventée.

Ce fut à cette insurrection de la fantaisie féminine contre l'ordre établi qu'Aristophane déclara particulièrement la guerre dans l'*Assemblée des femmes.*

Il suppose que les Athéniennes conduites par Praxagora, prennent les souliers et les manteaux de leurs maris pendant leur sommeil, qu'elles s'affublent de fausses barbes, se présentent dès le point du jour à l'assemblée, où elles se trouvent en majorité et font décréter le gouvernement des femmes!

Le discours de Praxagora est une parodie des harangues populaires du temps. Elle s'écrie :

L'intérêt de ce pays me touche autant que vous-mêmes; mais je souffre et je m'indigne de tous les désordres qui s'y commettent. Je le vois toujours dirigé

par des chefs pervers, et si l'un d'eux est honnête homme une seule journée, il est scélérat pendant dix jours..... L'unique moyen de salut est de confier le gouvernement aux femmes..... En effet, Athènes serait sauvée si on ne cherchait pas les innovations; eh bien, les femmes n'en essayent aucune! Elles lavent la laine dans l'eau chaude, à la manière antique; elles s'asseyent pour faire des grillades comme elles le faisaient autrefois; elles portent des fardeaux sur la tête, comme autrefois; elles pétrissent les gâteaux, comme autrefois; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois....; elles fraudent sur les dépenses de la cuisine, comme autrefois! — Laissons-les donc gouverner en toute liberté. Elles sont mères, elles auront à cœur d'épargner les soldats; elles sauront assurer les provisions. Qu'elles dirigent l'État, elles ne seront jamais trompées, elles sont trop habituées à tromper elles-mêmes.

Ce discours est applaudi, et le gouvernement des femmes proclamé.

Alors Praxagora déclare que tout sera alors en commun. — Voici le fragment de sa conversation avec son mari *Blépyrus* :

PRAXAGORA.

La pauvreté ne commandera plus aucune action; tout

sera à tous; pains, salaisons, gâteaux, tuniques, vin, couronnes, pois chiches.

. . . .

BLÉPYRUS.

Et si quelqu'un voit une jeune fille qui lui plaise?...

PRAXAGORA.

Il deviendra son mari.....

BLÉPYRUS.

Mais tous iront à la plus belle...

PRAXAGORA.

Les plus laides se tiendront auprès et il faudra d'abord les épouser.

. . . .

BLÉPYRUS.

Mais en vivant ainsi, comment chacun pourra-t-il reconnaître ses fils?

PRAXAGORA.

A quoi bon? Les enfants regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront plus âgés qu'eux.

. . . .

BLÉPYRUS.

Il n'y aura plus de voleurs.

PRAXAGORA.

Qui volerait-on, puisqu'on aura sa part de toutes choses?

BLÉPYRUS.

On ne sera plus dépouillé dans la rue pendant la nuit?

PRAXAGORA.

.... Non, car tout le monde aura de quoi vivre. Si on vous dépouille, vous céderez vos habits de bonne grâce; pourquoi résister? Vous en recevrez de meilleurs sur les fonds communs.

. . . .

BLÉPYRUS.

Et les repas, où se feront-ils?

PRAXAGORA.

Les tribunaux et les portiques deviendront autant de salles à manger.

BLÉPYRUS.

Et à quoi servira la tribune aux harangues?

PRAXAGORA.

J'y placerai les cruches. . . . .

BLÉPYRUS.

.... Et les urnes qui servent à tirer au sort, où les mettras-tu?

PRAXAGORA.

Sur la place publique : là, debout près de la statue d'Harmodius, je tirerai tous les noms, jusqu'à ce que chacun sache à quelle lettre le sort l'envoie dîner. Le héraut criera à ceux qui auront le *B* de se rendre au portique basilique, à ceux qui auront le *C* de s'assembler où se vend la farine.

BLÉPYRUS.

Pour s'enfariner?

PRAXAGORA.

Non, pour dîner.

Arrive ensuite un citoyen qui apporte ses biens pour les mettre en commun. Il en rencontre un autre qui résiste, qui refuse ; il ne veut pas obéir au décret ! Mais on vient annoncer que le repas est servi pour tout le monde ! — Alors le récalcitrant déclare qu'il faut respecter la légalité ; il va prendre sa part du dîner auquel il n'a rien apporté et mange de tout en déclarant qu'*un bon citoyen doit rentre à l'État tous les services qui dépendent de lui.*

Vous avez pu remarquer qu'à chaque pas, dans cette

satire, on croit lire une page écrite hier. Il semble que le passé raille le présent ; ces citations, vieilles de deux mille ans, ont l'air d'allusions contemporaines, et l'on s'arrête parfois pour se demander si l'on est à Paris ou à Athènes !

C'est que la raison humaine reste toujours la même dans sa sagesse comme dans ses écarts ; navire balotté par les mêmes vents et les mêmes flots, c'est toujours de la même manière qu'elle arrive au port ou qu'elle fait naufrage, toutes les folies sont aussi vieilles que le monde ; elles datent du jour où il y a eu sur la terre des hommes qui ont pensé, souffert et désiré.

Il nous reste à parler des deux comédies de satire littéraire : *les Thesmophories* et *les Grenouilles.*

La première a peu d'intérêt. Elle est composée en grande partie de vers tragiques parodiés, espèce de travestissement dont les Grecs pouvaient s'amuser, mais dont le comique nous échappe.

Aristophane suppose qu'Euripide est averti du complot que les femmes, réunies pendant les fêtes de Cérès, trament contre lui, afin de se venger de ses satires. Le poëte tragique, effrayé, envoie son beau-père, déguisé en matrone, pour plaider sa cause ; mais il est reconnu et on va le sacrifier, quand Euripide arrive et obtient

sa grâce, après avoir promis d'être plus discret à l'avenir.

Dans *les Grenouilles,* c'est Bacchus qui, fatigué des mauvaises pièces qu'on représente à ses fêtes, descend aux enfers pour y chercher un des anciens poëtes tragiques. Il demande à Hercule la route qui conduit au Ténare, et prend sa massue et sa peau de lion, afin de se présenter sous son nom ; il a oublié que lors de son voyage dans les sombres royaumes, le fils d'Alcmène a enlevé Cerbère et maltraité les ministres de Pluton.

Rassuré par son déguisement, Bacchus part donc avec son esclave Xanthias, qui porte sa valise de voyage.

Bien que travesti en Hercule, il s'avance en tremblant, Xanthias se plaint du poids de la valise et demande à son maître d'en charger un mort. Il en passe précisément un dans ce moment porté par deux employés des pompes funèbres ; Bacchus l'appelle :

BACCHUS.

Holà! hé! c'est à toi que je parle ; dis-moi, veux-tu porter un petit paquet aux enfers ?

LE MORT, *se relevant.*

Comment est-il ?

BACCHUS, *le montrant.*

Le voici.

LE MORT.

Tu me donneras deux drachmes.

BACCHUS.

C'est trop cher.

LE MORT, *se recouchant.*

Porteurs, continuez votre route.

BACCHUS.

Attends un peu, nous pourrons nous arranger..... Tiens, voici neuf oboles !

LE MORT, *avec mépris.*

Porter ce paquet aux enfers pour neuf oboles ? J'aimerais mieux revivre.

XANTHIAS.

Est-il insolent, ce drôle-là !... — Eh bien, j'irai moi-même.

BACCHUS.

Tu es un brave garçon ; allons, vite à la barque.

Mais Caron refuse de recevoir Xanthias, qui est forcé

de faire le tour du marais; Bacchus entre dans le bateau et se met à ramer. Alors un chœur de grenouilles s'élève du milieu des roseaux et fait entendre un de ces chants suaves qu'Aristophane entremêle toujours à ses bouffonneries; enfin le lac est traversé. Bacchus débarque et retrouve Xanthias. Il lui demande comment est la route qu'il a suivie.

XANTHIAS.

Ce n'est que ténèbres et que fange.

BACCHUS.

As-tu vu quelque part ces parricides, ces parjures dont Hercule nous parlait?

XANTHIAS.

Et vous?

BACCHUS, *regardant les spectateurs.*

Par Neptune, j'en vois encore à présent. — Ah çà! que faut-il faire?

XANTHIAS.

Le mieux est d'aller plus loin; car c'est ici, au dire d'Hercule, que se tiennent les monstres horribles.

BACCHUS.

Quelle vexation pour lui! Il débitait un tas de contes

pour me faire peur ; — il sait que je suis brave ! — C'était par pure jalousie... Je voudrais maintenant faire quelque rencontre, trouver quelque occasion de signaler mon voyage.

XANTHIAS.

Ah ! grands dieux ! j'entends du bruit !

BACCHUS, *effrayé.*

Où cela ? où cela ?

XANTHIAS.

Par derrière.

BACCHUS, *vivement.*

Marche derrière.

XANTHIAS.

Non, c'est par-devant.

BACCHUS, *plus vivement.*

Marche devant.

XANTHIAS.

Par Jupiter ! je vois un gros monstre.

BACCHUS.

Comment est-il ?

XANTHIAS.

.... Tantôt c'est un bœuf, tantôt un mulet, tantôt une femme charmante !

BACCHUS.

Une femme! Où est-elle? je veux aller à sa rencontre.

XANTHIAS.

Ce n'est plus une femme, c'est un chien...

BACCHUS, *au prêtre de Bacchus qui assistait à la représentation.*

.... O prêtre! sauve-moi; nous boirons ensemble.

XANTHIAS.

Rassure-toi, tout va bien.

Enfin ils arrivent à la porte des enfers et frappent.

XANTHIAS.

Frappez avec la vigueur d'Hercule, dont vous portez le costume.

BACCHUS, *frappant.*

Holà! garçon!

EAQUE.

Qui est là?

BACCHUS.

Hercule le vigoureux.

EAQUE.

Comment, effronté, impudent, le plus scélérat des scélérats ! tu oses venir ici après nous avoir enlevé notre Cerbère ? Ah ! cette fois, je te tiens ! les noirs rochers du Styx vont t'enfermer ; les chiens errants du Cocyte et l'hydre aux cent têtes déchireront tes entrailles ; les murènes tartésiennes te dévoreront les poumons, les gorgones tithrasiennes déchireront tes reins, et je cours les chercher de ce pas.

. . . .

BACCHUS.

Ah ! *je me sens certain mal...*

XANTHIAS.

Bah ! je ne me soucie guère de ses menaces.

BACCHUS.

Je vois que tu es brave ! alors prend la massue et la peau de lion, je porterai le paquet à mon tour.

XANTHIAS.

Soit... (*Il prend la massue et la peau.*) Regardez Hercule-Xanthias. Ai-je l'air d'un poltron ? est-ce que je vous ressemble ?

BACCHUS.

Non, certes, on te prendrait plutôt pour ce vaurien d'Hercule...

UNE SERVANTE DE PROSERPINE, *arrivant.*

Cher Hercule, est-ce toi? entre vite; dès que Proserpine a su ton arrivée, elle a pétri des pains, elle a fait cuire plusieurs marmites de légumes et de purée; elle a mis à la broche un bœuf tout entier et grillé des galettes. Entre donc.

XANTHIAS.

C'est bien de l'honneur, je te rends grâce.

. . . .

LA SERVANTE.

Oh! je ne te laisserai pas aller. Proserpine a fait venir une joueuse de flûte et des danseuses.

XANTHIAS.

En vérité!... je te suis, ma fille... (*A Bacchus.*) Esclave, porte la valise. (*La servante rentre.*)

BACCHUS.

Un moment. Est-ce que tu as pris au sérieux ce rôle d'Hercule, vaurien? C'était une plaisanterie... reprends le paquet.

XANTHIAS.

Comment, vous me retirez ce que vous m'aviez donné!...

BACCHUS.

... Vite, rends-moi cette peau de lion... Ne va-t-il

pas se croire réellement le fils d'Alcmène... lui, un simple mortel, un vil esclave!

XANTHIAS, *rendant la peau et la massue.*

C'est bon; voilà votre costume; vous aurez peut-être un jour besoin de moi...

(*Entrent deux cabaretières de l'enfer.*)

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Plathane! Plathane! accours; voici ce coquin d'Hercule qui entra, il y a quelque temps, dans notre cabaret et nous avala seize pains.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Oui, vraiment, c'est bien lui.

XANTHIAS, *regardant Bacchus.*

Voilà qui va mal pour quelqu'un.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Et de plus vingt portions de viandes bouillies.

XANTHIAS, *regardant Hercule.*

Quelqu'un en portera la peine.

BACCHUS.

Femme, tu plaisantes, tu ne sais ce que tu dis.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Tu t'imaginais, parce que tu portes des cothurnes,

que je ne te reconnaîtrais pas... Mais va, Plathane, appelle Cléon, notre protecteur.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Et toi, tâche de trouver Hyperbolus...

PREMIÈRE CABARETIÈRE, *le menaçant à droite.*

... Ah ! gueule vorace, que j'aurais de plaisir à briser ces mâchoires qui ont dévoré mes provisions.

DEUXIÈME CABARETIÈRE, *le menaçant à gauche.*

Et moi à te jeter dans le Barathrum.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Je voudrais prendre une faux et te couper ce gosier par où ont passé mes pains cuits sous la cendre.

(Les deux cabaretières sortent.)

BACCHUS.

Oh ! mon cher Xanthias, si tu savais combien je t'aime.

XANTHIAS.

Bien, bien, je vous vois venir ; mais je ne veux pas redevenir Hercule.

BACCHUS.

Ne dis donc pas cela, mon gentil Xanthias.

XANTHIAS, *ironiquement.*

Devenir le fils d'Alcmène, moi, un simple mortel, un vil esclave !

BACCHUS.

Je sais que tu es fâché et que tu as sujet de l'être... Mais si désormais je te reprends ce rôle, puissé-je périr, moi, ma femme, mes enfants et Archedémus (*un des chefs du parti populaire à Athènes*).

Vous voyez sous quel jour Aristophane présente les dieux du paganisme. Hercule est une espèce de soudard, gourmand et tapageur, qui pille les cabarets ; Bacchus un poltron tourné en ridicule par son esclave ; mais ce n'est rien encore ! Eaque, qui revient avec ses estafiers, veut faire assommer Xanthias-Hercule et son prétendu esclave Bacchus. Ce dernier réclame en objectant qu'il est dieu ; Xanthias prétend que dans ce cas il ne sentira pas les coups, et voilà les estaffiers battant Bacchus et le faux Hercule pour reconnaître leur divinité ! Certes, on conçoit difficilement plus d'irrévérence envers les habitants de l'Olympe. — Et notez que ces scènes où Bacchus était si cruellement raillé se jouaient à l'occasion de ses propres fêtes, devant ses prêtres qui assistaient à la représentation et riaient sans doute, comme les autres spectateurs, du rôle ridicule joué par leur dieu ! — Et c'est l'auteur de ces impiétés qui se

croit défenseur de la religion des ancêtres et qui, dans *les Nuées*, fait brûler la maison de Socrate par Strepsiade *pour venger les divinités outragées*.

C'est que malgré soi on est de son siècle; c'est que l'on a beau défendre les idées dont le temps est passé, la raison proteste en nous. — On peut bien vanter les dragonnades et l'inquisition dans un journal, mais on veut être libre de ne pas aller à la messe ; on exalte l'heureuse époque du pouvoir absolu, mais on se révolterait d'être envoyé à la Bastille. En créant les hommes pour vivre en société, Dieu a voulu qu'un mouvement commun les emportât sur la route du temps, et que l'arrière-garde elle-même ne fût jamais assez loin du corps d'armée pour lui devenir étrangère.

Nous nous sommes arrêté longuement sur Aristophane; nous tenions à vous faire connaître ce génie original et charmant auquel nul don n'a manqué.

Vous avez pu le voir, en effet, par le chœur des *Nuées*, la poésie gracieuse et élevée lui est aussi familière que la poésie satirique. Les chœurs de ses autres comédies prennent, tour à tour, le ton de l'ode, de l'églogue, de l'élégie. Ils font comprendre le vers de Platon, lorsqu'il dit :

« Les grâces, cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'esprit d'Aristophane. »

Ils justifient également la préférence de saint Chrysostôme, qui avait toujours sous son chevet un recueil des comédies de notre poëte.

Ce recueil est le dernier monument poétique d'Athènes. Après Aristophane, la muse se tait ou ne fait plus que balbutier. La guerre du Péloponèse a été fatale à la ville de Minerve. Vaincue par la confédération grecque, soumise à des tyrans, elle ne peut plus émettre d'opinion à la tribune ni au théâtre. — La liberté de la pensée est supprimée ; tout se trouble dans ce laboratoire intellectuel de la Grèce.

Aristophane est encore le premier qui cherche une nouvelle route. Obligé de renoncer à l'ancienne comédie, il en crée une nouvelle, la comédie anecdotique, celle qui s'est continuée jusqu'à nos jours. Son *Cocalus* ne nous est point parvenu, non plus que les pièces du même genre de ses successeurs ; mais nous pourrons en juger par les imitations qu'en ont laissées Plaute et Térence, dont nous aurons à nous occuper un peu plus tard.

Vous le voyez, ce rapide examen de la littérature grecque touche à son terme ; encore deux stations et

nous aurons atteint cette funeste limite où le génie d'une nation fléchit et où la nuit descend sur elle.

Ce déclin, nous vous l'avons déjà prédit et tout vous l'a annoncé. Athènes n'est plus la ville de Thémistocle et n'est pas encore celle de saint Paul ; désintéressée du passé, elle n'a pas compris l'avenir. Elle reste étonnée, indécise entre ces deux infinis. — La vieille civilisation s'agite sur sa tombe sans savoir préparer à la civilisation nouvelle un berceau.

Au reste, Athènes aura rempli sa tâche dans le grand travail humain ; elle peut disparaître, son nom ne périra pas ! Nous allons la voir encore, avant de se retirer de la scène du monde, créer les modèles de cette leçon donnée au genre humain qu'on appelle *l'histoire*, puis elle ira s'abîmer dans la gloire de Démosthène, qui semble destiné à faire l'oraison funèbre de la Grèce elle-même, en faisant celle des victimes de Chéronée.

CHAPITRE II

Pourquoi les historiens se présentent tard dans l'histoire littéraire de la Grèce. — Hérodote ; sa naissance, ses goûts, ses voyages. — Son apparition aux jeux olympiques. — Ce que c'était que ces jeux. — La grande histoire d'Hérodote ; ce qu'on doit en penser. — Thucydide. — En quoi il diffère d'Hérodote. — Éducation de Xénophon ; nature de son talent. — Pourquoi il annonce une époque de décadence. — Tableau de la Grèce.

Nous avons vu précédemment les formes littéraires se succéder dans un ordre logique et pour ainsi dire nécessaire ; à la suite des lyriques et des épiques, auxquels suffisait la voix humaine accompagnée d'une lyre, sont venus les poëtes dramatiques dont l'œuvre demandait, pour se produire, plus de ressources matérielles, et satisfaisait à une civilisation plus exigeante. En effet, après avoir entendu célébrer dans des chants les héros de la légende, on devait désirer les voir personnifiés, agissant et entourés de tous les accessoires qui

les faisaient pour ainsi dire revivre. — L'invention du théâtre satisfaisait à ce désir ; — mais un autre besoin naissait en même temps, celui de connaître les hommes et les événements du passé dans leur vérité ! — La poésie y mêlait trop de fictions pour qu'on pût l'accepter comme un document certain ; à côté des dramaturges de l'imagination, il fallait les dramaturges de la réalité. — Ce furent les historiens.

Ceux-ci arrivèrent nécessairement les derniers.

Tant que les peuples avaient été jeunes, ils s'étaient contentés des fables et de la tradition poétique. Pour trouver un homme qui pût écrire l'histoire et une nation qui pût la comprendre, il fallait de longues préparations.

Non-seulement cette nouvelle forme exigeait une certaine régularité dans les gouvernements, l'authenticité dans les actes, des relations de peuple à peuple, — conditions sans lesquelles toute information devenait impossible ; — mais l'étude philosophique de l'homme, la connaissance des caractères nationaux, l'expérience des affaires et la science des législations, des mœurs, des religions, de la géographie, à défaut desquelles l'histoire n'est qu'une vaine chronique.

Pour satisfaire à une partie seulement de ces

exigences, il fallait des sociétés très-avancées, et il n'y a point à s'étonner si le premier historien sérieux n'a paru que vers le quatrième siècle avant Jésus-Christ.

Hérodote, car c'était lui, naquit à Halicarnasse en Carie (dans l'Asie Mineure). Il était neveu d'un poëte épique alors célèbre, nommé Panyasis.

Dès sa jeunesse il se montra curieux de connaître tout ce qui se rapportait à l'histoire des nations. L'unique moyen de s'en instruire était d'aller s'informer aux sources elles-mêmes ; les voyages étaient le seul mode d'enquête auquel on pût avoir recours. Un rempart invisible semblait séparer les peuples et empêchait toutes les communications. Les contrées lointaines restaient enveloppées d'un prestige mystérieux ; quiconque en arrivait semblait un être presque surnaturel. En Égypte, sur cette terre de la civilisation antique, on exposait les malades à la porte de leurs demeures, afin que les étrangers pussent indiquer en passant les moyens de guérison. Par cela seul qu'ils venaient de pays inconnus, on les supposait doués de merveilleuses lumières.

Hérodote se rendit aux bords du Nil et visita en détail le vieux royaume des Pharaons. Il prit note des lieux,

et l'on s'aperçoit à l'exactitude de ses descriptions, constatée par les voyageurs modernes, de la scrupuleuse attention qu'il apporta à cette étude. Il recueillit également les traditions populaires, l'histoire des derniers princes d'Égypte et de la conquête des Perses.

Il visita ensuite la Libye jusqu'au détroit de Gibraltar, se rendit à Tyr, traversa la Palestine, vit Babylone et la Colchyde, pénétra chez quelques peuplades schytes, passa chez les Gètes ; puis, poursuivant sa route vers la Thrace et la Macédoine, il descendit vers l'Épire et gagna la Grèce.

De retour à Halicarnasse, il espérait pouvoir mettre en ordre ses recherches ; mais il trouva en arrivant sa ville au pouvoir du tyran Lygdamis, dont le premier acte avait été de faire mourir l'oncle d'Hérodote, le poëte Panyasis.

Hérodote se réfugia à Samos, où il s'occupa en même temps de rédiger son histoire et de délivrer sa patrie. Une conspiration tramée avec les principaux citoyens d'Halicarnasse amena la chute du tyran.

Mais les vainqueurs se substituèrent à son pouvoir et se montrèrent encore plus durs que ne l'avait été Lygdamis. Hérodote, qui s'efforçait en vain de les ramener à de meilleurs sentiments, se trouva bientôt dans la dou-

loureuse position faite aux hommes de cœur par toutes les révolutions. Le peuple le rendait responsable des excès commis par les gens de son parti, et, ceux-ci, fatigués de ses résistances, commençaient à le soupçonner de trahison. Il ne put échapper à ce double danger que par un exil volontaire, et il partit pour la Grèce.

Il y arriva au moment où l'on célébrait la 81e olympiade.

Ces réunions solennelles, où tous les peuples helléniques se donnaient rendez-vous et célébraient des jeux publics, n'étaient point seulement des fêtes, mais des institutions politiques. C'était surtout par elles qu'on avait conservé l'unité grecque. Elles prenaient différents noms, selon le lieu et la divinité qui y présidait. Il y avait ainsi les jeux *pythiques,* donnés à Delphes en l'honneur d'Apollon ; les jeux *néméens,* donnés à Némée en l'honneur d'Hercule ; les jeux *isthmiques,* donnés à Corinthe en l'honneur de Neptune ; enfin, les plus célèbres de tous, les jeux *olympiques*, qui se célébraient à Olympie, ville de l'Élide, dans le Péloponèse.

Ces derniers jeux se renouvelaient tous les quatre ans, et ils avaient servi à mesurer le temps.

765 ans avant Jésus-Christ on avait commencé à

compter par olympiades, c'est-à-dire par périodes de quatre années.

Pendant ces jeux, toutes les guerres étaient suspendues ; le terrain d'Olympie était regardé comme sacré ; il y avait défense d'y entrer en armes.

Les peuples de la Grèce s'étaient ainsi ménagé une occasion de s'entendre, de se voir. La célébration des jeux entretenaient chez eux une émulation de force et d'adresse ; pour s'y préparer, des gymnases avaient été établis partout, et ceux qui devaient y concourir avaient reçu un nom qui prouvait que leurs exercices n'étaient point regardés comme un vain amusement ; on les appelait *athlètes*, d'un mot qui signifie *travail*.

Puis Olympie elle-même était comme le sanctuaire de la gloire des Grecs ; tout y servait d'enseignement.

On y voyait des colonnes sur lesquelles étaient gravés les traités passés entre les peuples grecs. C'étaient d'éternels monuments de la bonne foi ou de la fausseté de chacun d'eux ; elles se dressaient aux yeux de tous comme des reproches ou comme des glorifications.

Là s'élevait aussi le fameux temple de Jupiter, dans lequel se trouvait la statue de Phidias. Ses descendants étaient préposés à la garde de ce chef-d'œuvre et vivaient à l'abri de la gloire de leur ancêtre.

Les bois sacrés étaient pleins de monuments qui racontaient l'histoire de la Grèce ; de statues en marbre ou en bronze ; de chars attelés, que l'on avait consacrés aux dieux, aux héros ou aux vainqueurs de jeux olympiques.

Arrêté devant chacun de ces simulacres, on se racontait l'un à l'autre l'histoire du lutteur dont ils rappelaient les souvenirs.

Celui-ci était Cléomède, qui n'avait point su rester maître de lui-même; il avait tué son adversaire, et, privé du prix qu'il espérait, il était devenu fou.

Cet autre était Théagène, *douze cents fois* vainqueur! — Un rival jaloux avait voulu arracher de dessus sa base la statue qu'on lui avait élevée à Thasos ; la statue l'avait écrasé.

Ce troisième était Milon de Crotone qui, écoutant la leçon d'un philosophe pythagoricien, avait soutenu sur ses épaules la salle près de crouler, et avait ainsi donné aux auditeurs le temps de fuir.

Ce quatrième, Polydamas, qui avait étouffé un lion, dans ses bras, sur le mont Olympe.

On comprend quelles excitations pour les jeunes athlètes.

Puis les jeux eux-mêmes avaient un caractère de

noblesse austère. Avant d'y être admis, les concurrents devaient jurer, sur les victimes sacrées, qu'ils se conduiraient en hommes d'honneur. Au moment où tous étaient rangés à l'entrée de l'arène, un héraut s'écriait :

Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers ou d'avoir mal vécu?

Il y avait une attente solennelle ; le silence de la foule constatait que c'étaient des hommes libres et de bonne renommée.

Le vainqueur ne recevait qu'une simple couronne d'olivier, mais il était nourri aux dépens de la république, déchargé d'impôts, reçu en triomphe sur un char qui entrait par une brèche faite aux murailles de sa ville natale, chanté par les plus grands poëtes et immortalisé par la statuaire.

Et ne croyez pas que le concours fût seulement ouvert à la force, à l'agilité, au courage ; il y avait aussi des luttes poétiques. Denys, tyran de Syracuse, envoya des récitateurs chargés de faire entendre ses vers ; malheureusement les vers royaux parurent détestables ; on les siffla, et les récitateurs furent chassés d'Olympie.

Les jeux étaient, en outre, un moyen d'exhibitions générales, quelque chose comme nos grandes expositions

modernes. On y voyait toutes les inventions nouvelles. Des peintres y apportaient leurs tableaux, des médecins y venaient avec les malades qu'ils avaient guéris, car il paraît qu'alors les médecins guérissaient déjà ; des philosophes y exposaient leurs systèmes ; et ce grand rendez-vous de toutes les intelligences n'était pas seulement une occasion de resserrer le lien fédéral de la Grèce, toujours prêt à se rompre, mais un puissant moyen de progrès et d'éducation publique.

Ce fut là que se présenta Hérodote avec ce qu'il avait écrit de son histoire.

Il annonça à la foule assemblée qu'il allait lire le récit de la grande expédition de Xerxès contre la Grèce.

Le souvenir n'en avait été consigné jusqu'alors que dans les entretiens des combattants et dans quelques relations incomplètes ou confuses. La véritable histoire n'existait point encore. C'était donc, pour la multitude assemblée, quelque chose d'étrange et de nouveau.

Figurez-vous l'historien placé sur un lieu élevé et entouré de cette foule d'auditeurs, députés volontaires de tous les peuples de la Grèce ; il déroule les pages qu'il tient à la main, annonce le combat des Thermo-

pyles et commence, avec l'accent noble et mélodieux particulier aux Grecs de l'Asie.

Les Grecs avaient délibéré et leur résolution était prise, quand Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leur nombre dans les défilés où ils s'étaient postés, et savoir à quoi ils s'occupaient ; il avait entendu dire en Thessalie qu'un petit corps de troupes gardait ce passage, et qu'elles avaient à leur tête les Lacédémoniens commandés par Léonidas, de la race d'Hercule.

Le cavalier qui s'approcha de l'armée l'examina avec soin ; mais il ne put voir les bataillons campés derrière la muraille qui barrait la gorge de la montagne, et qu'on avait relevée ; il aperçut seulement le poste placé en avant. C'étaient des Lacédémoniens : les uns se livraient aux exercices du gymnase, les autres prenaient soin de leur chevelure. Ce spectacle l'étonna ; il les compta, puis repartit tranquillement, après avoir tout observé. On le méprisait tant, qu'on ne prit point la peine de le poursuivre.

Le cavalier, de retour, raconta à Xerxès ce qu'il avait vu. Le roi ne put s'imaginer que ceci annonçât des gens prêts à donner la mort ou à la recevoir ; il envoya chercher Démarate, fils d'Ariston, qui était dans le camp, et l'interrogea sur les Lacédémoniens.

— O roi, répondit Démarate, je t'ai déjà parlé de ce peuple quand nous nous sommes mis en marche vers la Grèce, et tu t'es raillé de mes prévisions. Bien

qu'il soit dangereux de dire la vérité à celui qui peut tout, écoute-moi. — Ces hommes sont venus pour te disputer le passage et ils s'y préparent. *La chevelure est le symbole de l'homme libre, et c'est pourquoi ils en prennent soin au moment où ils vont combattre pour leur liberté....*

Ces paroles ne persuadèrent point le roi ; il laissa passer quatre jours dans l'espoir que les Grecs prendraient la fuite ; le cinquième, enfin, comme ils ne se retiraient pas, Xerxès s'irrita de cette impudence et envoya contre eux un détachement de Mèdes, avec ordre de les lui amener tous prisonniers.

Les Mèdes fondirent impétueusement sur les Grecs, mais la plupart ne revinrent pas ! De nouvelles troupes suivirent et ne réussirent pas mieux. Le roi comprit alors qu'il avait dans son armée beaucoup d'hommes et peu de soldats...

Les Mèdes, maltraités, se retirèrent, et les Perses prirent leur place. C'étaient eux que le roi appelait les *immortels,* et que commandait Hydarnes. Ils allèrent à l'ennemi comme à une victoire certaine ; mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantages que les Mèdes, parce que leurs piques étaient moins longues que celles des Grecs, et qu'ils combattaient dans un lieu étroit où ils ne pouvaient profiter de leur nombre.....

On dit que le roi, qui regardait le combat, fut tellement effrayé pour son armée, qu'il s'élança trois fois du trône sur lequel il était assis. Tous les efforts des barbares furent inutiles ce jour-là, et ils ne réussirent

pas mieux le lendemain. Il croyaient que les Grecs, fatigués et couverts de blessures, ne pourraient plus lever les mains; mais, divisés par peuples et par bataillons, ils combattirent tour à tour, à l'exception des Phocidiens, qu'on avait placés sur la montagne pour en garder le sentier.

Les Perses, découragés, se retirèrent.

Le roi ne savait à quoi se décider, lorsque Éphialtes, Mélien de nation et fils d'Eurydème, vint le trouver dans l'espoir d'une riche récompence. Ce traître lui découvrit le sentier qui conduit par la montagne aux Thermopyles, et causa ainsi la perte de Grecs...

Xerxès, ravi, envoya Hydarnes pour suivre la route indiquée. Celui-ci partit du camp à l'heure où l'on allume les flambeaux. Ce sentier, découvert par les Méliens, qui sont les habitants primitifs du pays... commence à l'Asope... il va vers le haut de la montagne et finit vers la ville d'Alpènes... c'est là qu'il est le plus étroit...

Les Perses, ayant passé l'Asope... marchèrent toute la nuit. Ils avaient à droite les monts Œtéens, à gauche ceux des Trachiniens. Ils avaient déjà atteint le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paraître. On avait placé là, comme je l'ai déjà dit, mille Phocidiens pesamment armés, pour garder le sentier... Les Perses montaient... sans être aperçus, les chênes qui couvrent la montagne empêchaient de les voir. Le temps était calme, le bruit de leurs pieds sur les feuilles mortes les trahit; les Phocidiens coururent s'armer, et les barbares parurent presque aussitôt.

Ils furent surpris à la vue de cette troupe, et Hydarnes, craignant que ce ne fussent des Lacédémoniens, interrogea Éphialtes ; mais, instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, s'enfuirent sur la cime des montagnes, où ils se préparèrent à combattre comme des gens dévoués à la mort. Mais Hydarnes et les Perses, guidés par Éphialtes, descendirent des hauteurs sans s'occuper d'eux.

Le devin Mégistias... apprit le premier aux Grecs qui gardaient le passage, qu'ils devaient périr le lendemain au lever de l'aurore ; des transfuges les avertirent ensuite du détour que faisaient les Perses ; enfin le jour parut, et les sentinelles accoururent des hauteurs...

Après avoir délibéré, Léonidas congédia les alliés, qui ne se retirèrent que par obéissance. Les Thébains et les Thespiens restèrent seuls ; les premiers de force, Léonidas les retenait comme otages, les seconds de leur propre volonté. Ils déclarèrent qu'ils voulaient mourir avec Léonidas et les Spartiates. Ils étaient commandés par Démophile, fils de Diadromas.

Xerxès fit des libations, au lever du soleil ;... puis il se mit en marche... Léonidas et les Grecs, qui allaient à une mort certaine, s'avancèrent beaucoup plus loin que les jours précédents, jusqu'à l'endroit le plus large du défilé... Les barbares tombaient en foule... Leurs officiers, postés aux derniers rangs, les poussaient vers l'ennemi, le fouet à la main... Beaucoup étaient précipités dans la mer ou périssaient sous le poids de leurs com-

pagnons. Les Grecs, sûrs de mourir sous les coups de ceux qui avaient tourné la montagne et *allaient les attaquer par derrière*, combattaient comme des gens qui ont donné leur vie. La plupart avaient leurs piques brisées et ne se servaient plus que de l'épée.

Léonidas fut tué en combattant parmi les plus braves... On se disputa longtemps son corps ;... enfin les siens l'emportèrent et maintinrent leur avantage jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Éphialtes.

La victoire changea alors de côté. Les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du défilé, passèrent la muraille, et, serrés l'un contre l'autre, ils s'arrêtèrent sur la colline où se voit aujourd'hui le lion de pierre érigé en l'honneur de Léonidas. Ceux à qui il restait encore des épées en frappèrent l'ennemi, les autres combattirent avec les mains nues et les dents... Tous furent enterrés sous un monceau de traits... *Les Thébains seuls avaient passé à l'ennemi.*

Quoique les Thespiens et les Lacédémoniens se fussent conduits en gens de cœur, on dit que Diocénès le Spartiate les surpassa tous... Avant la bataille, ayant entendu dire à un Trachinien que les barbares étaient assez nombreux pour obscurcir le soleil par la nuée de leurs flèches :

— Très-bien, notre hôte, répliqua-t-il ; alors nous combattrons à l'ombre...

Tous les combattants furent enterrés à l'endroit où ils avaient péri ; on grava sur leur tombeau et sur le monument élevé à ceux qui étaient morts avant que Léonidas eût renvoyé les alliés, cette simple inscription :

Quatre mille Péloponésiens ont combattu dans ce défilé contre trois millions d'hommes.

La seconde inscription ne regarde que les Lacédémoniens :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

Figurez-vous, s'il est possible, l'émotion de la foule à ce récit si clair, si noble, si coloré, dans lequel semblait se retrouver quelque chose de l'accent d'Homère! — Et ces glorieux souvenirs étaient encore récents. Les descendants des héros qui avaient combattu et péri étaient là, mille bouches pouvaient confirmer ce qu'avançait l'historien ; tous les noms prononcés par lui allaient retentir dans quelques cœurs, c'était la tradition elle-même qui avait pris une voix et qui, muse nouvelle, immortalisait les glorieuses annales de la Grèce.

Les cris et les applaudissements s'élevèrent jusqu'au ciel. Quand ils s'arrêtèrent, Hérodote reprit sa lecture. Cette fois il racontait le combat d'Artémisium, puis celui de Salamine ; — après la gloire de Sparte venait la gloire d'Athènes.

Jamais pareil enthousiasme n'avait remué les Grecs aux réunions d'Olympie; c'était comme un nouveau

sens qui se révélait à eux. Tous demandaient à la fois le nom de ce merveilleux étranger qui venait d'élever à leur patrie un monument plus indestructible que le marbre et l'airain. — Ce nom, répété de bouche en bouche, devait retentir bientôt dans toutes les villes. Le matin Hérodote n'était qu'un inconnu, le soir c'était la plus éclatante renommée de la Grèce.

Au milieu de ce transport général, un jeune homme fondait en larmes. Plus que tous les autres il avait été touché par le langage de la muse historique. Son père le conduisit à Hérodote, qui, frappé de son émotion, lui prédit de grandes destinées. Cette prédiction s'accomplit, car, sans le savoir, il venait d'inoculer le génie historique à celui qui devait le continuer ; non-seulement il avait créé l'histoire, mais il avait créé un historien. — Ce jeune homme était Thucydide.

Hérodote ne s'en tint pas à son triomphe des jeux olympiques. Il parcourut successivement toutes les villes de la Grèce, lisant des fragments de son histoire, qu'il soumettait ainsi au contrôle de ceux-là mêmes qui y avaient été acteurs par leurs pères ou par eux-mêmes, compulsant les archives, interrogeant les monuments et les hommes.

Cette manière d'écrire les annales d'un peuple en

consultant surtout la tradition vivante, a été beaucoup critiquée par ceux qui n'acceptent pour authentiques que les documents écrits et semblent croire que le mensonge ne peut se gliser sous un cachet officiel. C'est à cette école, qui ne cherche la vie des nations que dans les greffes et les archives, que nous devons l'histoire aride qui s'est perpétuée jusqu'à notre siècle. Grâce à elle, la France spécialement n'a eu, pendant longtemps, que des historiographes et pas d'historiens.

Sans doute nous connaissons les inconvénients de l'histoire écrite, comme celle d'Hérodote, au moyen des traditions locales. Faite à travers la sensation, elle en subit souvent les erreurs ; mais il ne faut pas oublier que cette sensation elle-même est un des éléments que l'on doit faire connaître. L'histoire ne consiste pas seulement dans les événements d'une époque, mais dans ses sentiments, dans ses passions, dans ses préjugés. La manière dont un fait est compris par la foule constitue une partie de son importance historique. Réduire l'histoire à la logique, ce n'est rien moins que refaire le monde et le présenter, non tel qu'il est, mais comme nous voudrions qu'il fût.

Supposez, par exemple, qu'on racontât l'épisode de Jeanne d'Arc en écartant la tradition de ses visions, en

ne disant rien des croyances populaires, en détruisant enfin la légende pour s'en tenir aux faits rationnels et certains. — Aura-t-on l'histoire du siècle et celle de l'héroïne? — Aura-t-on même la vérité? — Non, évidemment, car la vérité d'une époque se compose de ses ignorances et de ses erreurs aussi bien que de ses actes. Les nations ont aussi un corps et une âme; les rêves même de celle-ci ont leur importance, car ils nous font connaître les individualités de la race et du temps.

Hérodote eut donc raison de mêler à son histoire les traditions fabuleuses; elles complètent le tableau et font, pour ainsi dire, revivre les sociétés qu'il veut nous raconter. Ainsi, quand il dit qu'à Platée on vit un jeune inconnu combattre parmi les Grecs de manière à décider la victoire et que l'on pensa que c'était un dieu, ce fait ne nous révèle-t-il pas la disposition des esprits? Ne prouve-t-il pas que les Grecs eux-mêmes regardèrent leur victoire comme un miracle? Quel avantage y avait-il à passer sous silence cette légende? à la soumettre à une critique philosophique? à substituer au génie du temps le génie particulier de l'historien? La fable rapportée par Hérodote ne contribue-t-elle pas à nous faire mieux connaître les Grecs? — Et cette fable elle-même n'est-elle pas l'image d'une réalité? Oui, sans

doute, des dieux combattaient pour la Grèce, — les mêmes dieux qui combattaient pour la Suisse, lorsqu'à force de courage et de dévouement elle reconquit son indépendance ; les mêmes qui conduisaient les armées françaises à Jemmapes et à Valmy quand elles repoussèrent l'étranger du sol de la patrie.

Hérodote mit douze années à parcourir la Grèce pour perfectionner et compléter son histoire. Lorsqu'il vint la lire aux fêtes des *Panathénées*, les Athéniens voulurent exercer l'hospitalité envers le grand historien d'une manière digne d'eux, et ils lui firent présent de dix talents (cinquante-quatre mille francs de notre monnaie.)

Mais l'âge n'avait pas amorti chez Hérodote le goût des voyages. Apprenant que ses nouveaux hôtes envoyaient une colonie en Italie, à Thurium (ville bâtie sur les ruines de l'ancienne Sybaris), il se joignit à la troupe qui partait, s'établit dans la nouvelle cité et continua à y travailler jusqu'à sa mort.

Aucun historien ne nous a autant appris qu'Hérodote sur la géographie, sur les mœurs, sur les croyances et sur les événements chronologiques des peuples antiques. Nous devons à lui seul, parmi les écrivains profanes, tout ce que nous savons :

1° Sur l'origine, les progrès et la décadence des mo-

narchies assyriennes, babyloniennes, mèdes et persiques.

2° Sur l'histoire de la Lydie et des conquêtes de Cyrus.

3° Sur la conquête de l'Égypte par Cambyse, sur la constitution géographique, les productions, les lois et les arts de cette contrée.

4° Sur les successeurs de Cyrus, — il nous a donné le récit de l'expédition de Darius chez les Scythes, avec la description de tous les pays du nord de l'Europe et de l'Asie, qui étaient alors connus.

Ceci forme, pour ainsi dire, l'avant-propos de la lutte des Perses contre les Grecs et appartient en propre à Hérodote. — Quant aux guerres médiques, d'autres les avaient racontées avant lui, mais il semble les avoir tous absorbés. — Les précédentes histoires sont venues s'engloutir dans la sienne, comme les fleuves qui, en se jetant dans la mer, y perdent jusqu'à leurs noms.

On l'a souvent attaqué pour ses fables et ses inexactitudes.

Au sujet des fables, nous avons déjà dit comment elles nous semblaient une partie importante de l'histoire, et nous croyons que ceux mêmes qui s'en plaignent

aiment mieux les trouver dans Hérodote que de les ignorer.

Quant à son inexactitude, c'est autre chose, et nous croyons qu'elle a été fort exagérée. Chaque jour les découvertes de nos voyageurs modernes en font foi. Les savants qui accompagnaient l'expédition d'Égypte ont constaté que presque toutes les descriptions d'Hérodote étaient encore d'une saisissante vérité, et nous nous rappelons avoir entendu nous-même l'illustre Geoffroi St-Hilaire raconter comment il vérifia certains détails d'histoire naturelle regardés jusqu'alors comme des contes de nourrice. Il citait, entre autres exemples, des détails relatifs au crocodile.

—D'après Hérodote, nous disait-il, lorsque cet amphibie repose sa tête sur les bords du Nil pour humer l'air, un petit oiseau pénètre dans sa gueule et s'y joue en sûreté sans que le vorace animal fasse le moindre mouvement, de peur d'effrayer son hôte. On regardait ce récit comme une fable ridicule, et moi-même j'étais, je l'avoue, peu disposé à y ajouter foi ; mais quand je pus observer les crocodiles au bord du fleuve, je vis de mes propres yeux un petit oiseau (le pluvier, de Buffon) entrer dans leur gueule, y voleter librement, et les redoutables amphibies demeurer immobiles, comme s'ils eussent craint

de le déranger. En examinant de plus près, je reconnus que cette patience était intéressée, car l'oiseau débarrassait leur palais d'une foule d'insectes qui leur causait une gêne insupportable et que leur langue trop courte ne pouvait chasser.

En géographie, on a également reproché à Hérodote des erreurs qui, à l'examen, se sont trouvées des vérités. Ainsi, Strabon le raillait d'avoir cru que la mer Caspienne fût une mer isolée et déclarait avec confiance que ce n'était qu'un golfe de la mer du Nord.

Seulement, il faut distinguer dans Hérodote ce qu'il a entendu dire de ce dont il a été témoin. Il croit trop facilement ce qu'on lui raconte, mais ses propres observations sont pleines de sagacité : il se laisse souvent tromper : lui ne nous trompe jamais.

Au reste, s'il a émis beaucoup d'erreurs, c'est qu'il a beaucoup rapporté! Son livre est le répertoire le plus étendu qui nous reste sur les connaissances de l'antiquité; il complète Homère. — Il est facile de ne point errer, lorsque, comme Thucydide, par exemple, on évite tout détail sur les lieux et sur les choses, et que l'on se contente de raconter les événements ou de faire parler les personnages de l'histoire contemporaine.

La mauvaise réputation faite à Hérodote est surtout

due à Voltaire. Il avait dit, en parlant de lui : « *Ce père de l'histoire qui nous a fait tant de contes*, » et l'épigramme de l'auteur du siècle de Louis XIV a été regardée comme un jugement.

Nous avons vu, à propos de Sophocle, comment Voltaire connaissait l'antiquité et avec quelle légèreté il jugeait ce qu'il n'avait point étudié. Un de ses héritiers directs qui, à son exemple, sait parler agréablement de tout, M. Mérimée, a renouvelé dernièrement l'attaque contre Hérodote.

M. Mérimée prétend savoir plus au juste que l'historien d'Halicarnasse la manière dont on a combattu aux Thermopyles et à Platée. Il affirme que toute la supériorité des soldats de Léonidas et de Pausanias tenait à ce qu'ils connaissaient mieux que leurs adversaires l'*école de peloton !* de patriotisme, d'enthousiasme, il n'en faut point parler ; ce sont des mensonges poétiques pour lesquels les historiens se sont donné le mot. La preuve que les Perses n'avaient aucun moyen de résister aux Grecs, c'est qu'on a trouvé aux Thermopyles des flèches armées de pierres aiguisées, ce qui indique, d'après M. Mérimée, que les soldats de Xerxès n'avaient pas d'autres armes ! — C'est le raisonnement de l'antiquaire qui, trouvant dans quelques siècles, sur un

de nos champs de bataille, une lance de cosaque, en conclurait que les Russes ne se servaient ni du fusil ni du canon.

M. Mérimée ajoute qu'Hérodote lui-même ne s'est pas pris au sérieux, et qu'il se regardait si bien comme un poëte, qu'il a donné à chacun des livres de son histoire le nom d'une muse !

D'abord, M. Mérimée oublie que les muses n'étaient pas seulement consacrées à la poésie et qu'elles présidaient à toutes les sciences et à tous les arts. — Ensuite, il fait abstraction d'une circonstance chronologique qui n'est pas sans importance, c'est que cette espèce de dédicace de l'histoire d'Hérodote aux muses n'est point son œuvre, mais celle de ses admirateurs ! Ceux-ci voulurent constater, par un symbole, l'universalité des connaissances de l'historien, et loin de penser qu'ils *abaissaient* ainsi son histoire au rang des poëmes, ils crurent exprimer qu'elle révélait le complet développement des facultés humaines.

Faut-il conclure de tout ceci que la manière d'Hérodote est un modèle à imiter par les modernes ? — Non sans doute. — L'histoire, racontant la vie entière d'une société, doit s'élargir à mesure que cette vie s'agrandit elle-même. Un siècle ne peut en raconter un autre

qu'avec ce qu'il sait. Chaque génération allume sur la route de l'humanité quelques nouveaux flambeaux dont la clarté s'étend du présent dans le passé. — La multiplicité et la facilité des rapports entre les races ; les mille découvertes qui nous ont dévoilé la plupart des phénomènes de la nature ; la connaissance plus nette de l'homme social ; tout se réunit pour illuminer et pour étendre le domaine de l'histoire.

Quelques philosophes vont plus loin. Ils pensent que celle-ci pourra s'élever au rang de science. — Dieu, disent-ils, a soumis les évolutions des peuples à des lois fixes et générales, comme celles qui régissent le monde physique. Les nations ne se meuvent pas plus à l'aventure que les corps célestes qui remplissent l'espace ; elles obéissent, comme ces derniers, à certaines règles éternelles constatées par leurs aptitudes et leurs instincts. L'étude des révolutions sociales pourra donc conduire à la constatation de ces règles, comme l'étude des révolutions astrales a conduit à la découverte du système astronomique.

Nous énonçons ces idées sans les discuter ; mais, quel que soit le jugement que l'on porte sur cette philosophie de l'histoire, il faut au moins reconnaître que l'observation attentive des temps et des hommes éclai-

rera de plus en plus l'historien, et que, s'il ne peut arriver à une science véritable, soumise à des lois certaines comme l'astronomie, il arrivera du moins à une sorte de science conjecturale, comme la médecine, suffisante pour déduire les causes de l'examen des symptômes.

Il ne pouvait être question de rien de pareil au temps d'Hérodote. Il inventait, pour ainsi dire, l'histoire, et, dans cette première tentative, il devait rassembler un peu confusément tout ce qui se rattachait aux peuples qu'il voulait faire connaître. Aussi son récit a-t-il le caractère d'une grave causerie. Non-seulement il y rapporte tout ce qu'il sait, mais il y introduit l'exposition de sa politique et de sa philosophie; l'histoire est pour lui un thème qu'il embellit de tous les enseignements que lui fournissent la mémoire ou la raison. Ainsi il raconte l'aventure de Solon chez Crésus (aventure apocryphe qu'il emprunte à la tradition), uniquement pour développer ses idées sur la sagesse et le bonheur. Il suppose, après la mort de Smerdis, un débat entre les seigneurs perses au sujet de la forme à donner au gouvernement, dans le seul but d'exprimer ses propres principes sur l'organisation des États. En cela, il fait ce que font tous les poëtes et tous les philosophes de l'an-

tiquité. Dans ces sociétés moins compliquées que les nôtres, la science et l'art ne s'étaient point aussi nettement divisés en portions distinctes ; les spécialistes n'avaient pas envahi le domaine de l'idée; tout était dans tout, et avant d'être un dramaturge, un historien, un épique, on était un sage, c'est-à-dire un homme. De là cette confusion entre les genres qui nous frappe plus ou moins dans les grands écrivains de la Grèce et de Rome; cette tendance dogmatique, cette disposition à aborder tous les sujets. Chez Hérodote, elle est plus visible peut-être que chez aucun autre. Il n'évite aucun développement, il multiplie les détails, il ouvre à chaque instant une longue parenthèse pour compléter une explication qui laisse voir un coin de quelque nouvel horizon. C'est un homme qui a beaucoup appris et qui raconte avec une abondance pleine de charme. Je ne sais quelle noble bonhomie respire dans l'ensemble de son récit; tout s'y presse, tout s'y entremêle sans disgrâce. On l'a appelé l'Homère de l'histoire et il a mérité ce nom par la souplesse, l'ampleur et la sérénité de son génie. Lisez, par exemple, cette description du passage de l'Hellespont par l'armée de Xerxès.

Les Perses se préparèrent à passer le détroit; mais ils

attendirent que le soleil parût à l'orient des cieux. Ils brûlèrent alors sur le pont beaucoup de parfums, et le chemin fut jonché de branches de myrte. Xerxès, qui arriva lui-même, fit avec une coupe d'or des libations à la mer, il pria le soleil d'écarter les obstacles qui pourraient l'empêcher de conquérir l'Europe, et, sa prière finie, il jeta la coupe dans les flots avec une cratère d'or et un glaive persique, soit qu'il en fit don au soleil, soit qu'il voulût apaiser, par ces offrandes, l'Hellespont qu'il avait fait fustiger autrefois.

Cette cérémonie achevée, ont fit passer sur le pont tournée vers le Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, sur l'autre, qui regardait la mer Égée, les bêtes de somme et les gens de service. Dix mille Perses marchèrent les premiers, la tête ceinte d'une couronne; après eux venait un corps de troupes composé de toutes les nations. Il n'en passa pas davantage ce jour-là.

Le lendemain, les cavaliers et les soldats qui portaient leurs piques la pointe vers la terre, traversèrent les premiers. Après eux venait le char du soleil, traîné par les chevaux sacrés; puis Xerxès lui-même, accompagné des porteurs de lances et de mille cavaliers. Il était suivi du reste de l'armée. La flotte se détacha alors également du rivage et gagna l'autre bord.

Quand il eut touché la terre d'Europe, le roi regarda défiler son armée sous les coup de fouets, ce qui dura pendant sept jours et sept nuits sans aucun relâche. On prétend qu'un habitant des bords de l'Hellespont, qui contemplait ce spectacle, s'écria :

— O Jupiter ! pourquoi, sous la forme d'un Perse et sous le nom de Xerxès, traînes-tu à ta suite tant d'hommes pour détruire la Grèce, quand tu pouvais le faire seul, et rien qu'en le voulant !

N'est-ce pas un grand spectacle que celui de cette armée de dix-huit cent mille hommes traversant la mer *sous les coups de fouet*, sur un pont jonché de branches de myrte et devant les yeux du roi qui la regarde du haut d'un trône de marbre dressé au haut de la colline ? Et comme le récit se termine bien sur cette réflexion de l'Hellespontin effrayé, qui regarde Xerxès comme la personnification de Jupiter lui-même.

La page suivante donne le dénombrement de l'armée persane et la description des costumes et des armes. On croit lire un des beaux passages de l'*Iliade*, avec plus de rapidité dans la narration et plus de précision dans les détails.

L'histoire d'Hérodote s'arrête à la bataille de Mycale, livrée en Carie, et où les Grecs achevèrent la défaite des Perses.

Elle se termine donc avec les guerres médiques. Thucydide la continue et raconte les vingt et une premières

années de la guerre du Péloponèse, qui dura vingt-huit ans.

Nous avons dit comment il s'était révélé à Olympie en entendant la lecture faite par Hérodote, et quelles avaient été les prédictions de ce dernier.

Thucydide était né à *Halimonte*, bourg de l'Attique. Il descendait, par sa mère, de Miltiade, le vainqueur de Marathon, et, par son père, d'Olarus, roi de Thrace. Élève d'Anaxagore, il puisa dans ses enseignements le mépris pour les superstitions païennes et cette tendance à la philosophie rationaliste qui se trahit partout dans son histoire. Il se maria en Thrace, où il reçut pour dot une mine d'or qui lui donnait d'immenses revenus. Riche et allié par le sang à Pisistrate, il se rattacha naturellement au parti aristocratique d'Athènes. Cependant il demeura longtemps étranger aux affaires publiques, uniquement occupé de réunir les éléments de son histoire. Il entretenait, dans ce but, des correspondants chez tous les peuples de la Grèce, et employait sa fortune à recueillir des documents contradictoires, qui, en se contrôlant l'un l'autre, lui permettaient d'arriver plus sûrement à la connaissance de la vérité.

Il se trouvait enfin mêlé lui-même aux événements qu'il s'était d'abord contenté de raconter. Nommé gé-

néral par les Athéniens et envoyé à la défense des mines de l'île de Thasos, il ne put empêcher le général lacédémonien Brasidas de prendre la ville d'Amphipolis (en Macédoine). Les Athéniens, irrités d'un désastre qu'ils attribuaient à sa négligence, l'exilèrent. Cléon, un des chefs du parti populaire, que nous avons vu attaqué avec tant de violence par Aristophane, fut le principal auteur de sa disgrâce.

Cet exil, douloureux pour l'homme, fut profitable à l'historien. Il lui permit de vivre successivement chez les différentes nations belligérantes et de recueillir plus exactement les principaux faits de la guerre.

Il fut rappelé à Athènes après un exil de vingt ans; mais on ne sait point au juste s'il profita de ce rappel. La fin de sa vie reste couverte d'un voile. Quelques biographes disent qu'il mourut de mort violente, les uns dans sa patrie, les autres en Thrace.

Son histoire est partagée en huit livres, dont le dernier ne paraît être qu'une esquisse; on a même prétendu qu'il n'était pas de lui et on l'a successivement attribué à Théopompe et à Xénophon.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Thucydide est composée d'après un système complétement différent de celui adopté par Hérodote. Écrivain philosophe, Thu-

cydide s'occupe moins de détailler les faits que de rechercher leurs causes. Il analyse les caractères, explique les raisons et les sentiments, fait, en un mot, la psychologie de l'histoire.

Aussi, au lieu de raconter les actes de ses personnages, les fait-il parler longuement et expliquer eux-mêmes les motifs de chaque décision ou de chaque événement. Ayant à rendre compte d'une époque de débats privés entre les républiques grecques, il a senti le besoin de mettre en scène les acteurs, de les faire parler. Ces discours ne sont donc, en réalité, qu'une forme ; au lieu de raconter les causes, il les fait déduire aux personnages eux-mêmes. Il avoue, au reste, dès les premières pages de son histoire, la méthode qu'il a suivie.

Rendre de mémoire et dans les termes précis les discours qui furent tenus lorsqu'on se préparait à la guerre, c'est ce qui était difficile pour moi-même, quand je les avais entendus, et pour ceux qui m'en rendaient compte, de quelque part qu'ils les eussent appris. Je les ai rapportés d'après ce qu'il me semblait que les orateurs avaient dû dire dans les circonstances où ils parlaient, me tenant, pour le fond, aussi près que possible de ce qui avait été dit en réalité.

Il est donc bien entendu que le plus souvent c'est Thucydide qui parle au nom de ses personnages.

Cette méthode, adoptée plus tard par toute une école d'historiens, a quelques avantages compensés par de sérieux inconvénients.

Les avantages sont :

D'abord la précision et la finesse de l'analyse. Dans ces discussions oratoires, tous les arguments sont tour à tour présentés et combattus ; c'est un débat où les deux parties prennent successivement la parole.

Secondement, le mouvement et l'éloquence. — Ces discours directs permettent tout, depuis la logique familière jusqu'au lyrisme. Ils s'entrecoupent de dialogues, d'exclamations. — C'est la tragédie transportée dans l'histoire.

Mais les inconvénients l'emportent de beaucoup sur les avantages.

Le premier, et le plus grave, est la disette de tous les renseignements qui ne peuvent trouver place dans le débat oratoire. Géographie, anecdotes, mœurs, biographies, tout disparaît ; l'histoire n'est plus qu'un *Forum* où des orateurs se répondent ; le reste de la vie des peuples demeure voilé.

Puis, à la longue, cette perpétuelle plaidoirie fatigue.

Ces harangues sévères et arrangées exigent une attention qui se lasse. On voudrait sortir quelquefois du monde officiel pour entrer dans l'intimité des nations. Après avoir lu, rien ne reste dans la mémoire qu'un cliquetis confus d'arguments contradictoires.

Aussi Thucydide est-il bien plus un modèle pour les orateurs que pour les historiens. Les anciens regardaient son livre comme l'école de l'éloquence. Démosthène le copia, dit-on, huit fois, et en savait toutes les harangues par cœur.

Cependant, il faut le reconnaître, il y a, dans l'histoire de Thucydide un sens politique très-haut, une raison un peu froide, mais sûre, et une réserve qui donne à tout ce qu'il rapporte un remarquable caractère d'authenticité. On sent qu'il se place au-dessus des événements dans la sphère pure des idées et que de là il juge les choses et les hommes avec une austérité sereine.

Parfois même sa gravité se détend et laisse glisser un sourire sur ses traits un peu sombres. C'est ce qu'on a remarqué, par exemple, dans le récit de la ridicule entreprise de Cylon, qui, sur la foi d'un oracle, voulut s'emparer de la tyrannie à Athènes. Les anciens disaient à propos de ce passage et de quelques autres du même genre : — *Ici le lion a ri!*

Le plus beau des livres de Thucydide est le septième, où il raconte les désastres des Athéniens en Sicile. Il est impossible de mieux rendre compte des causes, des circonstances, des résultats ; l'homme politique et l'homme de guerre se montrent tour à tour avec une égale supériorité.

Nous voudrions pouvoir le citer ; renfermé dans un espace trop étroit, nous devons nous contenter d'ouvrir le volume et de vous donner le premier discours qui tombe sous nos yeux. C'est celui des députés corinthiens à l'assemblée des Spartiates, lorsqu'ils veulent exciter ceux-ci à la guerre contre Athènes. Il suffira pour vous faire connaître la manière de Thucydide, autant toutefois que le peut une traduction ; car, de tous les auteurs anciens, le continuateur d'Hérodote est, sans aucun doute, celui qui a le plus à souffrir d'une pareille transmission. Outre le laconisme presque énigmatique de sa forme, que notre langue ne peut reproduire, il s'était fait un style à lui, qui constitue, dans le grec même, un véritable langage. Non-seulement il ressuscite des mots anciens, transporte dans la prose les expressions habituellement réservées à la poésie, et brise, à chaque instant, l'harmonie de la phrase ; mais il renverse l'ordre des mots, afin de reproduire, dans

sa forme, le désordre des faits ou des idées. Il recherche la rudesse, les chutes inattendues, tout enfin, chez lui, tend à la force et à l'originalité par les voies les plus hasardeuses. Le moyen de faire comprendre un pareil style dans notre langage qui pousse la religion de la clarté, de l'exactitude et de la sobriété jusqu'à la superstition? Ne vous étonnez donc pas si vous ne trouvez dans la version française que le fantôme de Thucydide. Le peintre ne peut se servir que de ce qu'il a sur sa palette, et ce n'est point notre faute si les riches couleurs du grec ne peuvent être reproduites chez nous que par une grisaille.

Vous savez à quelle occasion les Corinthiens avaient envoyé des députés à Lacédémone. Ils se plaignaient de ce que les Athéniens eussent rompu la trêve jurée entre les peuples de la Grèce, en assiégeant Potidée, colonie corinthienne qu'habitaient un grand nombre de Péloponésiens.

Alliés eux-mêmes de Sparte, ils reprochaient en outre à celle-ci de laisser dépouiller des peuples qui faisaient une partie de sa force et qu'on ne pouvait ruiner sans amoindrir sa puissance.

D'autres députations avaient déjà parlé; les Corinthiens se présentèrent les derniers et lorsque les dis-

cours des alliés avaient déjà aigri les Spartiates contre Athènes.

Leur orateur parla ainsi :

O Lacédémoniens, seuls entre tous les Grecs, vous aimez à temporiser. Quand on a besoin de vos forces, au lieu de secours, vous offrez des délais ! Pour vous opposer à l'accroissement de vos ennemis, vous attendez qu'il soit accompli. On vous dit infaillibles dans votre politique, et les faits prouvent toujours le contraire. — Quand les Mèdes, partis des extrémités du monde, arrivèrent dans le Péloponèse, il se trouva que vous n'étiez point prêts à les combattre comme il eût été digne de vous ; et maintenaut que les Athéniens vous menacent, eux qui sont à quelques journées, vous ne songez point à les arrêter ; vous remettez à vous défendre lorsqu'ils seront arrivés, et à les repousser quand leurs forces auront doublé.

Vous ne pouvez cependant ignorer que les barbares durent à eux-mêmes la plus grande partie de leurs malheurs, et que si nous l'avons souvent emporté sur les Athéniens, nous le devons à leurs fautes et non à votre secours. Ceux qui l'ont espéré sans se mettre en défense ont tous succombé ! Nous vous rappelons cela, ô Lacédémoniens, non comme des ennemis, mais comme des amis qui avertissent. On n'accuse que ceux qu'on hait, mais on peut faire des représentations à ceux qu'on aime.

D'ailleurs, si quelqu'un a le droit de se plaindre, n'est-ce point nous, surtout quand nous vous voyons insensibles aux plus grands intérêts, aujourd'hui mis en question, et lorsque vous semblez n'avoir jamais réfléchi à ce que sont ces Athéniens que vous aurez à combattre, et combien ils diffèrent de vous.

Amoureux de nouveautés, ils sont prompts à concevoir et à exécuter ce qu'ils ont conçu. Vous, Lacédémoniens, vous ne savez que conserver ce qui vous appartient, et vous n'aidez jamais aux événements dans les circonstances difficiles. Les Athéniens ont une audace qui dépasse leurs forces; ils vont toujours dans le péril plus loin qu'ils n'en avaient l'intention, et quand tout les menace, ils conservent l'espérance! — Vous, au contraire, vous restez toujours au-dessous de ce que vous pourriez; aucune précaution ne vous donne confiance, et vous ne croyez jamais pouvoir sortir du danger. Ils sont toujours en mouvement, vous toujours en attente; ils aiment à se répandre au dehors, tandis que vous demeurez attachés à vos foyers. En sortant de leurs murailles ils croient acquérir quelque chose; en quittant vos demeures, vous croyez exposer ce que vous possédez. L'emportent-ils sur leurs ennemis, ils s'avancent tant qu'ils ont de force; sont-ils vaincus, vous les voyez à peine inquiets. Pour le service de la république, ils hasardent leur vie comme si elle leur était étrangère; ils semblent n'avoir en propre que la pensée, et toujours elle conçoit de nouveaux desseins au profit de la patrie.

S'ils ne réussissent pas dans un projet, ils se regar-

dent comme dépouillés de ce qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait, en comparaison de ce qui leur reste à faire. Leur arrive-t-il de manquer une entreprise, ils forment une autre espérance et la réalisent. Ce qui est conçu est aussitôt accompli ! — Tout cela se fait au milieu des fatigues et des dangers. Leur vie entière est une agitation tourmentée. Ils jouissent peu de ce qu'ils ont, parce qu'ils sont toujours occupés d'acquérir. *Il n'observent point comme vous, les moindres jours de fête.* La fête des Athéniens est de remplir la tâche qu'ils se sont imposée. Pour eux, le malheur est une inaction paisible, la joie une activité laborieuse. On peut les peindre d'un seul trait, en disant qu'ils sont nés pour ignorer le repos et pour le ravir aux autres !

O Lacédémoniens, tel est le peuple que vous avez pour ennemi, et vous temporisez ! Vous ne croyez pas qu'il suffise à la tranquillité d'une nation d'être juste dans toutes ses entreprises, et de se montrer déterminée à repousser toute insulte ; vous faites consister la justice à ne pas chagriner les autres et à ne pas vous exposer à quelques dommages, même pour votre propre défense. — Une pareille conduite pourrait à peine vous réussir avec des voisins qui vous ressembleraient ; mais, dans les circonstances actuelles, votre politique, comparée à celle des Athéniens, est d'une simplicité par trop antique. Il en est des affaires comme des arts ; on doit suivre tous les changements et profiter de tous les progrès. — Des usages invariables sont bons pour une république au repos ; mais quand il faut affronter

un grand nombre de périls, on doit savoir leur opposer un grand nombre de ressources.

....Il est temps enfin que votre lenteur ait son terme. Secourez dès à présent les Grecs, surtout ceux de Potidée, et ne tardez pas à vous jeter sur l'Attique. N'abandonnez pas à vos plus mortels ennemis des hommes que vous aimez et qui vous sont unis par une commune origine ; ne nous forcez pas nous-mêmes à nous tourner, par désespoir, vers quelque autre alliance; si nous y étions réduits, nous ne serions coupables ni devant des dieux vengeurs du serment, ni devant les hommes justes, car celui que l'on force, en l'abandonnant, à chercher de nouveaux amis, ne trahit point les traités ; ils ne sont trahis que par ceux qui le laissent sans secours après avoir juré de le défendre.

Cette éloquence est sans doute un peu rude ; elle n'en convenait que mieux à un auditoire spartiate.—Quand Thucydide fait parler ses personnages à Athènes, le langage change et il ne néglige aucune précaution oratoire.

Vous avez pu remarquer dans ce discours un portrait du peuple athénien digne de Tacite ou de Montesquieu, pour le fond, et de la Bruyère pour la forme.

C'est cette finesse et cette profondeur d'aperçus, cette abondance d'arguments qui faisaient dire à un des

membres les plus distingués du parlement d'Angleterre, qu'il ne pouvait se discuter dans la chambre aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans Thucydide.

Son grand sens politique en avait fait l'auteur favori d'Alphonse V, roi d'Aragon, et de Charles-Quint, qui portait partout avec lui un Thucydide, qu'il ne lisait pourtant que dans la traduction française de Seyssel.

On a prétendu que l'histoire de Thucydide était restée inconnue, et qu'un hasard en ayant fait tomber une copie entre les mains de Xénophon, il sauva ce chef-d'œuvre de la destruction et de l'oubli.

Les biographes ne nous ont rien appris sur la famille de Xénophon. Nous savons seulement qu'il était Athénien, et remarquable par sa beauté et son air modeste. Un jour qu'il traversait une place d'Athènes, un homme vêtu pauvrement et qui marchait les pieds nus l'arrêta avec son bâton.

— Sais-tu, lui dit-il, où l'on achète les choses nécessaires à la vie ?

— Sans doute, répondit Xénophon en rougissant, on les achète au marché.

— Et la sagesse ? ajouta l'inconnu.

Xénophon hésita.

— Viens avec moi, tu le sauras, dit Socrate, car c'était lui, et il emmena Xénophon, qui devint un de ses disciples.

Tous deux servirent ensemble dans les premières expéditions de la guerre du Péloponèse. Ils étaient à *Potidée*, à *Amphipolis*, à *Délium*. Dans cette dernière affaire, Xénophon, entraîné par les fuyards, fut renversé de son cheval et blessé. Socrate le porta sur ses épaules pendant plusieurs stades, jusqu'à ce qu'il l'eût mis à l'abri du danger.

Ces campagnes et plusieurs autres lui apprirent tout ce qui concernait l'art militaire du temps, et en firent un tacticien consommé.

Pris par les Thébains, il profita de sa captivité pour écrire son premier traité, intitulé *le Banquet*, et dans lequel il exposait les principes de Socrate sur l'amour.

Il composa ensuite son second dialogue, intitulé *Hiéron*.

Il suppose que Hiéron, tyran de Syracuse, explique toutes les douleurs du pouvoir suprême, et que Simonide, le poëte, lui indique le moyen de bien user de ce pouvoir.

Ce fut par suite de ses rapports avec les Thébains,

qu'un Béotien, nommé *Proxène,* l'enrôla parmi les Grecs que le jeune Cyrus attirait en Asie pour disputer la couronne à son frère Artaxercès. Vous connaissez les résultats de cette expédition. A la bataille de Cunaxa, les treize mille Grecs commandés par Cléarque furent vainqueurs à l'aile où ils combattaient ; mais le reste de l'armée de Cyrus fut mis en fuite et lui-même périt de la main de son frère Artaxercès.

Le satrape Tissapherne attira près de lui Cléarque et les autres chefs grecs sous prétexte de faire la paix, mais tous furent égorgés par trahison. Les treize mille Grecs, réduits à dix mille, nommèrent quatre nouveaux chefs, parmi lesquels se trouva Xénophon, et commencèrent la fameuse retraite que ce dernier a immortalisée dans son livre de *l'Anabase,* où il la raconte en détail.

Les dix mille furent huit mois à se rendre du Tigre au Pont-Euxin, à travers des nations ennemies et des pays inconnus. Arrivés en Thrace, ils trouvèrent un corps de Spartiates commandé par Tymbron, qui combattait les Perses et travaillait à mettre Seuthès sur le trône. Les dix mille les y aidèrent, au grand déplaisir des Athéniens, qui venaient de faire alliance avec le grand roi.

La part qu'avait prise Xénophon à cette glorieuse re-

traite fit proclamer son nom aux jeux olympiques ; mais il fut froidement reçu à Athènes, où sa participation aux hostilités contre le roi de Perse était vue d'un mauvais œil.

Pendant son absence, Socrate avait été condamné à boire la ciguë. Il écrivit *les Dits mémorables* et l'*Apologie* pour réhabiliter sa mémoire.

Cette réhabilitation avait été, au reste, tentée par Euripide, même avant la mort de Socrate et en prévision du sort qui l'attendait. Le grand poëte tragique avait fait représenter un *palamède,* dans lequel il personnifiait Socrate succombant aux intrigues et aux calomnies d'Ulysse, qui représentait Mélitus et ses partisans. L'allusion fut à peine comprise lors de l'apparition de la pièce ; mais plus tard, après la mort de Socrate, et lorsqu'on commença à le regretter, l'œuvre d'Euripide fut remise au théâtre, et au moment où le chœur s'écrie : « Grecs, vous avez mis à mort l'oiseau des Muses, le meilleur de vous tous et qui n'avait jamais nui à personne, » tous les spectateurs poussèrent un cri et beaucoup fondirent en larmes.

On n'en était point encore arrivé là au retour de Xénophon ; ses sympathies pour le fils de Sophronisque ne pouvaient être une recommandation près de peuple. Une

autre amitié excitait d'ailleurs les soupçons. C'était celle qui le liait à Agésilas, roi de Sparte. L'aristocratie athénienne ne cachait pas ses prédilections pour Lacédémone, qu'elle préférait à sa propre patrie. Fatiguée de la turbulente démocratie athénienne, elle enviait la forte organisation de Sparte, où une classe privilégiée exploitait sans résistance un peuple entier! Xénophon partageait toutes ces idées, et lorsque Agésilas partit pour son expédition contre les Perses, il le rejoignit, malgré la défense des Athéniens, qui le bannirent pour cause de *laconisme.*

A son retour, il trouva la guerre rallumée en Grèce. Thèbes et Athènes s'étaient coalisées contre Sparte; Xénophon eut le malheur de préférer sa patrie de choix à sa patrie natale, et combattit contre ses concitoyens à Coronée. Obligé de se retirer à Lacédémone, il y reçut une maison située à Scillonte, des terres et une troupe d'ilotes pour les cultiver. Ce fut là qu'il écrivit *l'Anabase* (retraite des dix mille), *les Helléniques,* qui forment la suite de l'histoire de Thucydide, *la Cyropédie*, espèce de traité de politique et d'éducation auquel Cyrus donne seulement son nom, et que l'on peut regarder comme le *Télémaque* de la littérature grecque; enfin *les Cynégétiques,* ou traité sur la chasse.

Ce fut seulement au bout de trente ans qu'il fut rappelé de son bannissement; mais il ne voulut pas retourner à Athènes et alla habiter Corinthe.

Il y apprit la ligue des Athéniens et des Spartiates contre les Thébains. — Cette fois ses devoirs se trouvaient d'accord avec ses affections. Il envoya ses deux fils combattre dans l'armée alliée. Tous deux se trouvèrent à Mantinée. Xénophon, le front couronné de feuillages, célébrait un sacrifice, lorsqu'on vint lui apprendre le résultat de la bataille et la mort d'un de ses fils! — Il pâlit et ôte la couronne de son front. — On ajoute que son fils est tombé après avoir frappé à mort Épaminondas, le général ennemi. — Il remet sa couronne en disant :

— Je savais que mon fils était mortel!

Et il achève le sacrifice.

Il écrivit dans sa vieillesse son *Traité des revenus de l'Attique*, et mourut sans être retourné à Athènes.

Comme philosophe, Xénophon nous a laissé un reflet plein de charme de son maître Socrate. On sent qu'il le reproduit plus exactement que Platon, qu'il lui donne moins de son propre fond. Comme historien, il est inférieur à ses devanciers.

Hérodote embrasse tout dans son tableau historique

de l'Égypte, de la Perse et de la Grèce ; il semble lever le voile qui couvre le monde antique. Thucydide observe avec une sagacité merveilleuse, explique les événements par les causes humaines. Xénophon raconte un peu à l'aventure et attribue tout à la décision des dieux. Il accepte, il se soumet; le pourquoi des choses ne l'inquiète jamais. Son charme est dans une élégance tempérée, une honnêteté sincère et une douceur qui l'a fait surnommer l'*Abeille attique*. Ses observations sont toujours sages, souvent ingénieuses, mais la forme est petite ; c'est pour lui que les critiques anciens ont inventé l'expression de *style menu*. Cependant la vérité un peu minutieuse de sa narration attache le lecteur ; c'est moins le ton de l'histoire que celui de mémoires historiques ; mais il y a dans cette forme quelque chose d'intime, de gracieux et de facile qui donne à ses récits un charme tout particulier.

On le sent particulièrement dans *l'Anabase*, où le calme un peu monotone de l'historien se trouve échauffé par les souvenirs du général. Il fait suivre pas à pas cette incroyable retraite, pendant laquelle les Grecs eurent à vaincre, tout à la fois, les lieux, les éléments et les hommes. Quelques passages suffiront pour vous donner idée de ce récit et de la forme historique de

Xénophon. Il s'agit du passage des Grecs chez les Carduques, dont les montagnes semblaient leur opposer un obstacle insurmontable.

Ce jour même, on s'arrêta dans les villages qui dominent la plaine arrosée par le Centrite, qui sépare l'Arménie du pays des Carduques. Le fleuve est à environ sept stades de leurs montagnes. Les vivres qu'on y trouva et le souvenir de ce qu'ils avaient souffert rendit ce cantonnement agréable aux Grecs, car pendant les sept jours employés à traverser le pays des Carduques, ils avaient toujours eu les armes à la main et avaient dû supporter plus de maux que toute la puissance du roi de Perse et la trahison de Tissapherne n'avaient pu leur en infliger. Croyant ces épreuves achevées, ils goûtèrent avec délices les douceurs du sommeil ; mais quand le jour se leva, ils aperçurent, au delà du Centrite, un corps de cavalerie bien armée qui se tenait prêt à leur disputer le passage, et, derrière la cavalerie, des fantassins rangés en bataille sur les hauteurs, pour leur fermer la route de l'Arménie !

C'étaient les habitants de ce dernier pays, des Mardoniens et des Chaldéens, à la solde d'Orontas et d'Artuque. On parlait des Chaldéens comme d'un peuple libre et guerrier. Ils étaient armés de piques et portaient de grands boucliers d'osier. Les hauteurs qu'ils défendaient étaient éloignées du fleuve de trois ou quatre

plèthres ; on ne voyait qu'un chemin qui y montât, et il semblait fait de main d'homme.

Ce fut vis-à-vis que les Grecs tentèrent le passage ; mais ils reconnurent qu'ils auraient de l'eau plus haut que la poitrine, que le courant était rapide et le lit du fleuve garni de cailloux glissants. On ne pouvait essayer de passer tout armé sans que le courant vous emportât, et si l'on voulait porter ses armes au-dessus de sa tête, on restait exposé sans défense aux flèches et aux traits des ennemis. Il fallut donc se retirer et camper sur la rive.

Dans ce moment même, on s'aperçut que la montagne sur laquelle les Grecs avaient campé la nuit précédente était couverte de Carduques armés ! A cette vue, l'armée tomba dans le découragement ; elle savait la difficulté de traverser le fleuve, regardait les troupes rassemblées sur l'autre rive pour lui couper le passage, et les Carduques postés à l'arrière pour les prendre à dos au moment où ils se mettraient en marche. On demeura donc ce jour et le suivant sans savoir à quoi se décider ; mais Xénophon eut un songe : il rêva que ses pieds étaient pris dans des entraves qui se rompaient d'elles-mêmes et le laissaient libre de ses mouvements ! Au jour naissant, il alla trouver Chirisophe pour l'encourager en lui racontant ce qu'il avait vu en rêve.

Chirisophe s'en réjouit, et tous les généraux présents se hâtèrent de sacrifier en attendant le jour. Dès les premières victimes, les entrailles donnèrent des signes favorables. Les généraux et les officiers ordonnèrent

alors aux soldats de prendre leur repas. Pendant que Xénophon était à table, deux jeunes Grecs accoururent vers lui (car tout le monde savait qu'on pouvait le déranger de son dîner ou de son sommeil, lorsqu'il s'agissait des intérêts de l'armée) ; ils lui dirent qu'en ramassant des broussailles sèches pour faire du feu, ils avaient vu au delà du Centrite, entre des rochers qui descendaient jusqu'au lit du fleuve, un vieillard, sa femme et de jeunes esclaves, déposer dans les anfractuosités des espèces de sacs qui semblaient renfermer des vêtements ; qu'ils avaient cru pouvoir gagner ce point de l'autre rive sans rien craindre, parce que la cavalerie ne pouvait en approcher ; qu'en conséquence ils s'étaient déshabillés pour traverser le fleuve à la nage, et seulement armés d'un poignard, mais qu'ils n'avaient eu de l'eau que jusqu'à la ceinture et qu'ils étaient revenus après avoir enlevé les vêtements.

Aussitôt Xénophon fit des libations aux dieux et ordonna de verser du vin aux deux jeunes Grecs, afin qu'ils en pussent faire également ; il conjura les divinités tutélaires qui lui avaient envoyé le songe et indiqué le gué, de vouloir bien confirmer par le succès des présages si favorables ; puis, ce devoir religieux accompli, il mena les jeunes gens à Chirisophe, à qui ils répétèrent leur rapport. Après l'avoir entendu, celui-ci fit, à son tour, des libations, puis, ayant donné ordre à toute l'armée de plier bagage, on assembla les chefs pour délibérer sur les moyens de traverser le fleuve sans perte, de repousser les ennemis qui gardaient l'autre rive et de ne pas être entamés par ceux qu'on

laissait derrière soi. Il fut décidé que Chirisophe marcherait à la tête pour traverser le Centrite, suivi de la moitié des troupes, et que les équipages et les esclaves passeraient le gué entre les deux corps.

Ces mesures prises, on se mit en marche. Les deux jeunes Grecs servaient de guides. L'armée longeait le fleuve qu'elle avait à sa gauche. Elle parcourut ainsi à peu près quatre stades pour arriver au gué.

Pendant la marche, la cavalerie ennemie suivait tous les mouvements des Grecs sur la rive opposée. Arrivé au gué, on posa les armes à terre ; puis Chirisophe le premier, la tête ceinte d'une couronne, quitta ses habits, reprit ses armes et donna ordre aux soldats d'en faire autant. Il dit aux officiers de disposer les cohortes par colonnes et de les faire passer, les unes à droite, les autres à gauche. Pendant ce temps, les sacrificateurs immolaient des victimes sur la rive, tandis que les ennemis faisaient pleuvoir une grêle de pierres et de flèches, dont aucune ne nous atteignait. Les sacrifices ayant été favorables, les soldats entonnèrent tous le *pœan* et poussèrent des cris de guerre auxquels répondirent toutes les femmes ; car beaucoup de Grecs avaient emmené celles qu'ils aimaient.

Chirisophe entra dans le fleuve avec sa division. Xénophon, à la tête des soldats les plus agiles de l'arrière-garde, courut au passage placé en face des montagnes d'Arménie, comme s'il eût voulu y traverser le fleuve et envelopper la cavalerie qui en avait longé le bord. Celle-ci, voyant que les soldats de Chirisophe passaient le gué sans obstacle et que ceux de Xénophon mena-

çaient de les tourner, se mit à fuir vers le chemin qui conduisait aux hauteurs...

Quand il vit que tout allait bien sur l'autre rive, Xénophon regagna rapidement le gué que passait l'armée, car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur les dernières troupes qui traverseraient... Les bagages des Grecs et leur suite passaient encore, lorsque Xénophon, faisant exécuter à ses troupes une demi-conversion à gauche, fit face aux Carduques... Il leur ordonne, dès que les pierres lancées par les frondes ennemies arriveraient jusqu'à eux et retentiraient sur leurs boucliers, d'entonner le *pæan* et de fondre sur les Carduques. Aussitôt qu'ils les auraient mis en fuite et que des bords du fleuve la trompette sonnerait la charge, ils devaient exécuter un demi-tour à droite, courir de toutes leurs forces, les serre-files en tête de la ligne, et passer le gué, chaque division marchant droit devant elle, afin de ne point s'embarrasser mutuellement.

— On regardera, leur dit-il, comme le meilleur soldat, celui qui gagnera le premier la rive opposée...

Les Carduques, voyant qu'il restait peu de troupes à l'arrière-garde..., attaquèrent hardiment avec leurs arcs et leurs frondes ; mais les Grecs coururent sur eux en chantant l'hymne du combat, et ils ne purent soutenir le choc... Alors la trompette sonne. A ce bruit guerrier l'ennemi fuit encore plus vite, tandis que les Grecs, au lieu de le poursuivre, se retournent, courent à toutes jambes et traversent le fleuve... On voyait encore fuir

la plus grande partie des barbares, quand les soldats de Xénophon parvinrent à l'autre rive.

Mais le froid surprend les dix mille dans les plaines de l'Arménie, et les soumet aux plus cruelles tortures. Le vent, la faim, la difficulté de la marche au milieu des neiges épuisent les forces et les courages.

Lorsqu'on s'endormait chaussé, les courroies entraient dans le pied ; les sandales, durcies par la gelée, s'y attachaient, car on les avait faites de cuir de bœuf récemment écorché, les vieilles se trouvant usées. — Il y eut, par suite, des traîneurs. Ceux-ci ayant aperçu un endroit que la neige ne blanchissait point, jugèrent qu'elle s'y était fondue (ce qui était l'effet d'une source voisine), tournèrent leurs pas de ce côté et s'y assirent en déclarant qu'ils n'iraient pas plus loin.

Xénophon, toujours à la tête de l'arrière-garde, n'en fut pas plutôt averti, qu'il accourut et employa tous les moyens pour les décider à se remettre en marche ; il les supplia de ne point s'arrêter ; les avertit qu'un corps de l'armée ennemie était proche ; il finit par s'emporter.

— Qu'on nous égorge ! répondirent-ils ; mais nous ne pouvons faire un pas de plus !

On juga que le meilleur parti à prendre était d'inspirer, s'il se pouvait, un tel effroi aux ennemis, qu'ils

n'osassent point attaquer ces malheureux. Il faisait une nuit très-noire ; les barbares s'avançaient à grand bruit se disputant ce qu'ils avaient pillé ; l'arrière-garde, qui était en bon état, courut les attaquer, tandis que les traîneurs poussaient des cris en frappant de leurs piques sur les boucliers. Les ennemis, épouvantés, se précipitèrent dans le vallon à travers la neige, et on ne les entendit plus.

Xénophon promit aux malades de leur envoyer le lendemain du secours, puis continua sa marche. Il n'avait pas fait quatre stades, qu'il trouva d'autres soldats étendus sur la neige et couverts de leurs manteaux ; aucune garde ne les protégeait. Xénophon les força de se relever. Ils lui dirent que l'avant-garde avait aussi fait halte.

Il se remit en marche, en faisant partir les plus vigoureux des Peltastes pour examiner ce qui arrêtait la marche. Ils lui rapportèrent que toute l'armée était arrêtée et se reposait. Les troupes de Xénophon bivaquèrent, en conséquence, où elles se trouvaient sans allumer de feu, sans manger, à peine gardées! Au point du jour, Xénophon envoya les plus jeunes soldats aux traîneurs, pour les forcer à se lever et à partir. Au même instant arrivèrent des envoyés de Chirisophe qui venaient s'informer de l'état de l'arrière-garde. Celle-ci les reçut avec joie, leur remit les malades et partit elle-même. Moins de vingt stades plus loin, elle se trouva dans le village où campait Chirisophe. Les soldats de ce dernier étaient à table, couronnés de guirlandes de foin sec, et se faisant servir par des enfants arméniens

vêtus d'habillements barbares. Il fallait leur montrer par signes ce qu'ils avaient à faire, comme si on se fût adressé à des sourds.

Ce fut là qu'on délibéra de nouveau sur la manière de franchir une montagne gardée par les ennemis. En racontant le débat, Xénophon lui conserve sa liberté soldatesque et sa gaieté railleuse; on croit assister à un de ces conseils de guerre tenus autour des feux du bivac et la coupe à la main. C'est Xénophon lui-même qui parle le premier. Il engage à profiter de la nuit pour traverser la montagne, et à s'aider d'une fausse attaque; puis il ajoute plaisamment :

Mais pourquoi parler de feintes et de fraudes devant un Lacédémonien (*Chirisophe était de Sparte*); vous tous, citoyens de la classe des égaux, n'avez-vous pas la réputation d'être formés au larcin dès l'enfance? Les vols ne sont point prohibés par vos lois; loin d'être déshonorants, ce sont pour vous de belles actions. On vous exerce à les commettre avec adresse et secret, en condamnant au fouet quiconque se laisse surprendre. Tâche donc, Chirisophe, de nous prouver que tu as profité de l'éducation reçue, et prends garde que nous

ne soyons surpris à voler la montagne de l'ennemi, de peur qu'il ne nous donne les étrivières !

— J'ai entendu dire, répliqua Chirisophe, que vous autres Athéniens, vous étiez très-adroits à voler le trésor de l'État, et que, malgré le danger que court le voleur, ce sont les plus distingués de votre république qui s'en mêlent, s'il est vrai toutefois que vous élisiez pour magistrats les plus distingués ! Tu as donc comme moi une belle occasion de prouver que tu as profité de ton éducation.

— Je suis prêt, répliqua Xénophon, et, dès que nous aurons soupé, j'offre d'aller, avec les troupes de l'arrière-garde, m'emparer des hauteurs.

Tout réussit aux deux généraux, qui atteignent enfin avec leur armée les provinces du Pont-Euxin.

On arriva, le cinquième jour, à la montagne sacrée nommée Thechès. Les premiers qui gravirent jusqu'au sommet aperçurent la mer et jetèrent de grands cris. Xénophon qui les entendit, ainsi que l'arrière-garde, crut que de nouveaux ennemis se présentaient en tête, car la queue était harcelée par les peuples dont on avait brûlé le pays... Ces clameurs augmentaient à mesure qu'on approchait ; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, à ceux qui criaient ; leur nombre allait croissant, le bruit redoublait, et Xénophon crut qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval,

prend avec lui Lycius et la cavalerie grecque, en longeant le flanc de la colonne pour donner du secours ; mais bientôt il entend les soldats qui criaient : *la mer ! la mer !* en se félicitant mutuellement.

Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout s'élance au sommet de la montagne. Quand les Grecs y furent tous arrivés, ils se mirent à s'embrasser, les larmes aux yeux : ils sautaient au cou de leurs généraux et de leurs officiers. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par l'ordre de qui, les soldats apportent des pierres et en élèvent un grand tertre ; ils le couvrent des boucliers de cuir ou d'osier pris aux ennemis. Le guide lui-même mettait les boucliers en pièces et exhortait les Grecs à l'imiter. Ils renvoyèrent ensuite ce barbare, qui reçut un cheval, une coupe d'argent, un habillement à la perse et dix dariques. Il demanda surtout des anneaux et en obtint de beaucoup de soldats. Ensuite il montra un village où l'on pouvait camper, attendit jusqu'au soir, et quand la nuit fut sombre, il se sépara de l'armée et disparut.

Ces citations sont plus que suffisantes pour faire comprendre le genre de mérite de Xénophon. Ce qui lui manque, c'est l'ampleur éloquente qui frappe dans ses prédécesseurs ; c'est surtout le souffle patriotique, si puissant chez Hérodote, plus contenu mais sensible encore chez Thucydide. Le lecteur devine sur-le-champ

que Xénophon a perdu sa nationalité, que ce n'est plus un Athénien.

Sa conduite, au reste, ne le prouve que trop, et c'est là un grave symptôme qui nous annonce que nous touchons à la fin de la brillante période d'Athènes. Quand les citoyens les plus éclairés d'une république aiment mieux l'étranger que leur patrie, le jour suprême de celle-ci approche. Or, le *laconisme* de Xénophon n'était point, à Athènes, un fait isolé. Les riches, les écrivains et les grands finissaient presque toujours par chercher au loin un refuge contre la jalousie inquiète de ce peuple, trop spirituel et trop souvent trompé pour être confiant.

Ainsi les classes allaient se séparant de plus en plus. Où il n'y aurait dû avoir qu'un peuple, il s'en trouvait deux, dont l'un conspirait avec l'étranger, au moins par ses vœux. Athènes était ainsi malade du mal qui devait la tuer, car lorsque le sol natal cesse d'être pour tous le sol préféré, lorsque pour défendre la frontière, ce seuil sacré de la grande famille, tous n'ont pas le même bras, le même esprit et le même cœur, les sages peuvent marquer d'avance la place où la nation trouvera sa tombe.

Celle d'Athènes semblait pourtant difficile à creuser ;

en vain la Grèce presque entière y avait mis la main, elle en ressortit pâle et brisée, mais encore vivante.

Les trente tyrans établis dans ses murs par les Spartiates y avaient fait mourir plus de citoyens, en huit mois de paix, qu'on n'en avait vu périr pendant trente années de guerre. — C'est Xénophon qui le dit, et on ne peut le soupçonner de partialité en faveur du parti vaincu. — Un des tyrans, Théramène, voulut parler d'humanité, ses collègues l'envoyèrent à la mort.

Tout ceux qui avaient pu échapper à la proscription s'étaient réfugiés à Thèbes. Un changement favorable commençait à se faire dans la cité béotienne. Grâce à Pélopidas et à Épaminondas, son intelligence s'était ouverte, son cœur s'était élevé. On accueillit les proscrits avec une pitié généreuse, et, comme les Spartiates ou des Corinthiens de passage à Thèbes avaient osé les insulter, on décréta que quiconque verrait un Athénien attaqué sans courir à son aide, serait puni par l'amende et la prison.

Ainsi Athènes profitait de son malheur. Depuis qu'elle n'excitait plus l'envie, toutes les sympathies lui étaient revenus.

Un des réfugiés, Trasybule, le même qui avait déjà délivré Athènes des quatre cents tyrans dont elle avait

quelque temps subi l'oppression, réunit des proscrits, les arma et la délivra des trente scélérats qui la gouvernaient.

Mais Athènes demeura faible et ruinée. On lui avait enlevé ses flottes, on lui avait démoli ses murailles et emporté tout l'or et tout l'argent qu'on avait pu découvrir. Désormais Sparte commandait à la Grèce sans partage. Ses généraux avait appris le chemin de l'Asie Mineure et faisaient la guerre au grand roi. Tout pliait devant elle, quand Thèbes se refusa à une plus longue soumission, et osa tenter la lutte contre la despotique souveraine.

Grâce à Épaminondas, cette lutte fut une longue suite de désastres pour les Lacédémoniens. Il fit voir aux femmes de Sparte ce qu'elles se vantait de ne point connaître, la fumée d'un camp ennemi, et força, comme il le dit, leur laconisme hautain à allonger ses phrases.

Après Mantinée, le prestige de Lacédémone tombe brusquement ; chaque ville recouvre son indépendance ; les alliés se détachent des deux grandes cités qui s'étaient si longtemps partagé l'influence ; la Grèce, désormais divisée en vingt intérêts distincts, n'a plus rien de l'unité qui avai fait sa force ; la confédération est remplacée par des villes jalouses qui s'agitent dans le vide.

Toutes ont, d'ailleurs, perdu les qualités qui avaient fait leur gloire.

Sparte, dont on vantait la probité et le désintéressement, s'est corrompue en pillant Athènes. Son général, Gylippe, chargé d'envoyer l'or dans des sacs de cuir refermés, découd les sacs et enlève une partie de la somme ; les magistrats qui gouvernaient Sparte gardent le reste sous prétexte de le réserver pour les affaires d'État.

Corinthe n'est plus que le honteux refuge des vices de la Grèce. Tous les plaisirs s'y vendent, mais assez chèrement pour donner lieu au proverbe qu'*il n'est point permis à tout le monde d'aller à Corinthe*.

Thèbes, sortie un instant de sa rusticité, y est bientôt retombée. Après la mort de Pélopidas et d'Épaminondas, elle se retrouve béotienne. Comme on l'a dit, « l'aigle a perdu ses ailes et est devenu un oiseau de basse-cour. » — Aussi le vice y prend-il le plus bestial de tous les caractères. Ailleurs, c'est l'avarice, la sensualité, l'orgueil ; ici, c'est la gourmandise ! Il s'établit des confréries qu'enrichissent des dons ou des legs, et dont la seule mission est de préparer des festins monstrueux. Certains Thébains sont membres de plus de

confréries qu'il n'y a de jours dans la semaine, et, pour ne pas perdre leurs priviléges, il dînent deux fois ! — La république thébaine n'est désormais qu'un vaste réfectoire où l'on mange et où l'on digère.

Quant à Athènes, elle aussi s'éteint ! — Nous avons déjà vu comment elle s'était amollie dans la prospérité ; comment les citoyens riches s'étaient insensiblement dénationalisés, et comment les citoyens pauvres étaient devenus les ennemis de tout ce qui s'élevait par la fortune, l'intelligence ou le courage. Il faut ajouter qu'on ne croit plus à la justice. Le peuple a abusé trop souvent de son pouvoir en exilant ses grands hommes ; ces leçons d'iniquité ont profité. Un général athénien, Iphicrate, menacé d'une condamnation, fait entourer l'assemblée par ses anciens soldats armés de poignards et est ainsi acquitté !

Puis Athènes a perdu le sentiment sérieux des choses, l'ironie y a éteint l'admiration ; on rit de tout. — Signe terrible que ce scepticisme d'esprit qui nous permet une affreuse impartialité entre le beau et le laid, entre le mal et le bien !

Enfin Athènes n'a plus le sens moral. On y juge les hommes indépendamment de leur vertu, d'après leurs talents. On oublie les crimes d'Alcibiade pour admirer

seulement ses facultés brillantes, et ces facultés mêmes conduisent la république à sa ruine.

La Grèce entière est donc énervée et vieillie. La civilisation a besoin de nouveaux soldats pour continuer ses conquêtes.

C'est la marche ordinaire dans l'histoire. Les peuples font leur temps comme les hommes, et les instincts qui ont besoin d'être représentés dans le monde, le sont successivement par différentes nations. Quand l'une a épuisé sa virilité, elle fait place à une autre qui prend sa mission.

Les Grecs avaient travaillé au développement de l'intelligence humaine dans toute sa force et toute sa liberté ; ils lui avaient trouvé un instrument admirable, la langue la plus parfaite qui eût été inventée ; ils avaient popularisé les sciences, jusqu'alors renfermées dans les sanctuaires de Memphis, perfectionné tous les arts, dégagé l'esprit humain d'une partie des erreurs païennes et cherché, en politique, la véritable solution, c'est-à-dire l'équilibre de l'autorité et de la liberté ; mais ils s'étaient épuisés à accomplir cette œuvre et à la défendre contre les barbares ; il fallait maintenant qu'une race plus jeune, moins fatiguée, prît en main le travail accompli. — Ces trésors intellectuels, amassés par la

Grèce, il fallait en faire largesse au monde ! — Ce fut la Macédoine qui se chargea de cette mission.

La Macédoine, d'origine dorienne, avait conservé ses rapports continuels avec la Grèce ; ses rois étaient les hôtes intellectuels d'Athènes ; les poëtes et les historiens grecs vivaient à leurs cours ; toutes les lumières de la Grèce s'y reflétaient.

Mais, chez les Macédoniens, le sang barbare s'était mêlé au sang dorien ; il y avait introduit un élément de simplicité et, par suite, de force. — A toutes les époques de civilisation extrême, il vient ainsi un moment où les sociétés trop raffinées ont besoin de se renouveler par les races plus naïves ; c'est, dans l'ordre politique, le même phénomène que celui qui se produit dans l'ordre hygiénique, lorsque des citadins énervés par les jouissances du luxe vont se refaire aux champs, dans la vie simple et rude du laboureur.

Il fallait seulement un homme qui préparât cette évolution et qui assignât à la Macédoine l'œuvre de continuation et d'expansion qu'elle était appelée à remplir.

Cet homme se trouva : c'était Philippe, prince du sang royal, élevé à Thèbes par Épaminondas. — Demi-hellène, demi-barbare, il allia, pour ainsi dire, en lui

les deux races, et forma un faisceau de leurs qualités diverses. Il prépara enfin la mission de son fils Alexandre, qui devait prendre la Minerve athénienne pour l'asseoir sur une cavale de Thrace et la lancer à la conquête du monde !

Philippe avait vingt-deux ans lorsqu'il apprit la mort de son frère. Il s'échappe aussitôt de Thèbes, arrive à Pella, se fait reconnaître roi et applique immédiatement à son royaume les grands principes de gouvernement qu'il avait appris d'Épaminondas.

D'abord, au caprice il substitue la justice ; le plus obscur de ses sujets peut venir lui réclamer son droit. On connaît l'anecdote de cette femme qu'il condamna au sortir d'un banquet.

— J'en appelle à Philippe à jeun ! s'écrie-t-elle.

Et Philippe, loin de s'emporter, examina de nouveau l'affaire, et réforma son jugement.

Il s'occupa, en outre, de l'organisation d'une armée. Il avait vu à Thèbes le bataillon sacré auquel Épaminondas avait dû ses victoires sur les Spartiates ; il forma, sur son modèle, une troupe d'élite qu'il nomma la phalange. — Il soumit ensuite les différents peuples voisins qui pouvaient compléter son armée. La Thessalie lui donna des cavaliers, 'Illyrie des gens de traits.

Enfin il travailla à grossir son trésor, sûr que dans cette société grecque, vieillissante et corrompue, l'intérêt guidait le plus grand nombre, et que, lorsqu'on ne se donnait pas, c'est qu'on voulait être acheté. — L'oracle lui-même l'avait confirmé dans cette conviction, en lui répondant qu'*il serait invincible s'il combattait avec une armure d'argent.*

Les frontières de la Macédoine étaient occupées par des colonies grecques, surtout athéniennes; ces colonies s'insurgeaient à chaque instant contre la mère patrie : c'étaient Amphipolis, Potidée! — Philippe propose aux Athéniens de les faire rentrer dans le devoir, et, en effet, il s'en empare ; mais il les garde. — Il découvrit près de Potidée une mine d'or qu'il fit exploiter. Lorsqu'il se fut assuré de sa richesse, il s'écria :

— *Maintenant la Grèce est à moi, car j'ai de quoi la payer!*

Tout semblait le favoriser. Les Phocéens, qui avaient labouré des terres appartenant au temple de Delphes, avaient rallumé, à propos de ce sacrilége, une guerre générale. Philippe laissa les Grecs se déchirer et s'affaiblir; enfin, le moment venu, il se déclara contre les Phocéens, prit une ville qui leur était alliée, *Méthone,* et marcha vers les Thermopyles, afin de s'emparer de

cette porte de la Grèce. Mais les Athéniens, avertis par un de leurs orateurs, accoururent, gardèrent le passage, et Philippe fut forcé de s'en retourner.

L'homme qui venait de faire avorter ainsi tous ses plans, devait lui susciter bien d'autres obstacles et retarder seul, pendant plusieurs années, sa marche victorieuse. — C'était Démosthène.

CHAPITRE III

Démosthène; sa jeunesse, ses études. — Dangers que couraient la Grèce et Athènes; difficulté de les faire comprendre au peuple athénien. — Prise d'Élatée par Philippe; Démosthène conclut une alliance entre Athènes et Thèbes. — Défaite de Chéronée. — Débat à propos de la couronne votée à Démosthène par le peuple. — Discours d'Eschine; ses beautés et ses défauts. — Réponse de Démosthène. — Exil d'Eschine. — Démosthène condamné à son tour. — Nouvelle ligue des Grecs après la mort d'Alexandre; ils sont vaincus; fin de Démosthène; caractère de son génie. — L'histoire littéraire de la Grèce close avec lui.

Démosthène était né à Athènes d'une famille opulente ; mais, orphelin dès ses premières années, il resta confié à des tuteurs infidèles, qui ne prirent aucun soin de son éducation. Livré à toutes les mauvaises incitations de l'oisiveté, il ne se fit connaître d'abord que par des vices. Ses compagnons d'enfance l'avaient surnommé *le Serpent !*

Ce fut seulement à seize ans qu'un éclair de grandeur brilla en lui : il entendit un avocat célèbre,

nommé Callistrate, plaider une cause qui lui valut un triomphe ; il fut témoin des transports d'admiration de la foule, du cortége qui reconduisait chez lui l'illustre orateur. Il comprit aussitôt le pouvoir de l'éloquence, prit goût à la gloire et commença à fréquenter l'école du rhéteur Isée.

Son premier essai fut contre ses tuteurs, auxquels il réclamait la restitution de ses biens. Il gagna son procès ; mais, lorsque, enhardi par ses succès, il essaya de parler dans l'assemblée publique, sa phraséologie pénible et son élocution confuse le firent échouer. Le peuple athénien, juge si délicat, notait par des huées chaque expression impropre, riait de toute accentuation incertaine, éclatait en applaudissements ironiques à chaque hésitation. Démosthène entrevit alors quel abîme séparait l'ambition de la gloire et quels patients travaux il fallait pour le franchir.

Dès lors commença pour lui cette vie d'études acharnées qui devaient le porter au premier rang des orateurs de toutes les nations et de tous les temps. Retiré dans un lieu souterrain et la moitié de la tête rasée (afin que l'impossibilité de paraître en public le retînt dans sa retraite), il passait des mois entiers à copier Thucydide et à composer des discours sur tous les sujets.

Ce fut dans ces exils laborieux qu'il acquit un style clair, rapide et toujours en mouvement, dont personne, après lui, n'a retrouvé le secret. Il ne se départit jamais, aux jours de sa plus grande célébrité, des habitudes ainsi contractées dans sa jeunesse, et, comme on voyait briller nuit et jour la lampe qui éclairait sa retraite, ses ennemis prétendirent retrouver dans ses discours la trace d'un effort laborieux et répétèrent plaisamment qu'*ils sentaient l'huile.*

Lorsqu'il interrompait son travail, Démosthène se rendait aux leçons de Platon, où il puisait la poétique élévation et l'espèce d'épanouissement que l'on retrouve dans son discours contre Eschine. L'acteur Satyrus lui avait donné quelques conseils sur la prononciation et le geste ; il les mit en pratique en apprenant par cœur des discours entiers qu'il allait répéter aux bords de la mer. Là, le grand murmure des flots l'habituait aux rumeurs de la foule ; il apprenait à les dominer de la voix, à en suivre toutes les alternatives, à profiter des silences pour lancer le mot qui devait réveiller l'attention ou ramener la faveur ; à lutter enfin contre l'ennemi invisible qui gronde toujours dans les multitudes et dont un geste habile, une parole heureuse peuvent vous faire subitement un ami.

Fortifié par ces études, il osa se présenter devant le peuple pour attaquer, au nom de Ctésippe, la loi qui exemptait des *magistratures onéreuses* les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton. — Ce plaidoyer le plaça sur-le-champ à la tête des orateurs athéniens.

Il fut suivi de plusieurs autres, qui consolidèrent et étendirent sa célébrité. Appelé à prendre part aux affaires publiques, il y apporta une éloquence âpre et serrée qu'on ne connaissait point encore. Sa parole avait la promptitude, le brillant et la rigidité du glaive; on était égorgé avant d'avoir vu le coup.

Cependant ce génie n'était point arrivé aux hauteurs qu'il devait atteindre. Si l'esprit avait grandi, il faut bien le dire, le cœur était demeuré pris dans les vices du temps. — Mais patience! le grand orateur sortira bientôt de ces basses régions. Une flamme va s'allumer en lui qui dévorera toutes ces impuretés : — c'est le patriotisme. — Cette parole souillée par les passions privées va se sanctifier dans une haine sublime contre l'ennemi de sa patrie; il a reconnu les piéges qui se préparent là-bas, du côté de la Macédoine; il va les dénoncer à la Grèce, les déjouer s'il est encore temps, et le grand avocat va devenir un grand citoyen.

Au point où nous en sommes de l'histoire de la

Grèce, Philippe et Démosthène sont en présence. Le premier guettant toujours l'occasion de quelque usurpation sur Athènes, le second le prévenant sans relâche. Nous avons de lui huit harangues connues sous le nom de *Philippiques* ou d'*Olynthiennes,* et toutes dirigées contre le roi de Macédoine.

Sentant le besoin d'un appui contre ce dangereux voisin, il poussait les Athéniens à resserrer l'alliance avec le roi de Perse; mais il était entravé sur ce point par deux espèces d'adversaires.

D'abord par les vieux Grecs, qui ne comprenaient pas que les temps avaient changé et qu'une nouvelle position exigeait une nouvelle politique. — Ils se croyaient toujours au siècle de Darius et de Xerxès, redoutaient les Perses et les regardaient comme les *ennemis naturels* d'Athènes. — A leur tête se trouvait Phocion, citoyen probe, mais esprit étroit, qui combattait Démosthène avec une éloquence brève, austère, et que celui-ci appelait *la hache de ses discours.*

Secondement, les hommes achetés par l'or de Philippe. Parmi eux était Eschine, fils d'une joueuse de tympanon et d'un pauvre maître d'école, que son éloquence avait porté aux premiers rangs. Il fit partie, avec Démosthène, d'une ambassade à la cour de Phi-

lippe, et, à son retour, il ne cessait de vanter le roi de Macédoine pour l'élégance de son *langage*, sa *beauté* et son *talent à bien boire*, ce qui fit dire à Démosthène qu'il admirait en lui les qualités d'un *rhéteur*, d'une *femme* et d'une *éponge*.

Ce dernier méditait depuis longtemps la ligue d'Athènes et de Thèbes. Il avait compris que la réunion des deux nations pouvait seule opposer un sérieux obstacle aux entreprises de Philippe; mais les intrigues de ses adversaires et la légèreté du peuple annulaient tous ses efforts. Les Athéniens applaudissaient aux élans de l'orateur; ils répétaient ses plus beaux passages avec enthousiasme, puis ils s'en allaient au marché, comme le disait Aristophane, *s'informer du prix des olives et de la pêche des anchois*.

Souvent, au milieu du débat le plus important, l'auditoire devenait distrait, les conversations particulières couvraient la voix de l'orateur. Un jour que Démosthène luttait ainsi contre l'inattention de la foule, il laissa là brusquement son discours et se mit à raconter une aventure récemment arrivée, disait-il, à un de ses amis.

Celui-ci avait loué un âne pour se rendre à Mégare et était parti suivi du propriétaire de la monture qui lui servait de conducteur, mais il fut bientôt gêné du soleil,

et, voyant que son guide marchait commodément à l'ombre que projetait l'animal sur la route poudreuse, il voulut descendre et prendre sa place. Le propriétaire refusa de la céder, en objectant qu'il lui avait bien loué l'âne, mais non pas son ombre, de sorte que la contestation dut être portée devant les juges.

Ici Démosthène s'arrête, et les Athéniens, qui étaient redevenus attentifs, demandèrent, d'une commune voix ,ce qui avait été décidé.

— O peuple vraiment digne d'être esclave, s'écria Démosthène avec force, tu t'occupes de savoir à qui appartiendra l'ombre d'un âne qui trotte sur la route de Mégare, et tu ne songes pas à Philippe qui assiége tes portes!

Les Athéniens, honteux, lui crièrent de reprendre son discours, qu'ils écoutèrent, cette fois, avec une religieuse attention.

Ceci était, en même temps, une preuve de la légèreté des Grecs et de la prodigieuse liberté d'esprit de Démosthène; mais cette liberté d'esprit n'était point seulement le résultat de son génie; elle venait surtout chez lui du sentiment profond qu'il accomplissait un devoir.

Lorsqu'on parle d'art oratoire, on oublie trop souvent que là est la force véritable; que l'orateur mal soutenu

par sa conscience, n'a jamais la pleine royauté de lui-même, et qu'il suffit souvent d'un mot pour troubler l'éloquence la plus hardie.

Notre histoire révolutionnaire en fournit plusieurs preuves, parmi lesquelles il en est une que nous avons souvent entendu raconter à deux hommes de cette grande époque.

C'était à la fin d'une de ces terribles séances de la Convention, espèce d'accès de fièvre où courage, logique, dévouement, tout était poussé jusqu'au délire. — L'assemblée avait cédé un instant à la lassitude de discussions où chacun débattait sa tête ; la nuit commençait à se répandre dans la salle ; les députés n'y paraissaient plus que vaguement et comme des ombres. Cependant Danton était monté à la tribune ; cette espèce de titan révolutionnaire qui, comme ministre de la justice, avait fait ou permis les massacres des prisons en septembre, était insensiblement passé du rôle de persécuteur au rôle de suspect. Obligé de se défendre, il rappelait les services rendus par lui à la république, avec son éloquence impétueuse et saisissante, qui dominait toujours l'assemblée. Lanjuinais, un de ces généreux caractères qui traversent les révolutions sans y rien laisser de leur courage ni de leur pureté, redresse tout à coup la tête

et, au milieu de cette apologie de Danton, il jette un seul mot : *Septembre !*

L'ancien ministre de la justice tressaille, puis continue comme s'il dédaignait l'interruption. Il passe successivement en revue ses actes patriotiques ; mais, après chaque développement, Lanjuinais jette le même mot : *Septembre! septembre !* C'était comme un glas funèbre qui revenait sans cesse à l'oreille de Danton !

Cet homme, qui avait fait de l'audace le principe et le devoir du citoyen, voulut en vain lutter contre le souvenir d'un crime qui ternissait tout le reste ; il se trouble, il balbutie, sa conscience l'étouffe, et il quitte brusquement la tribune, poursuivi par le cri de l'honnête homme qui l'accompagne jusqu'à sa place, où lui arrive une dernière fois ce mot terrible : *Septembre !*

Nous verrons plus tard les ennemis de Démosthène lui lancer aussi, en guise de flèche, le souvenir de Chéronée ! Mais, fort de l'absolution qu'il peut justement s'accorder à lui-même, il ne sera ni ému, ni embarrassé, et il trouvera dans ce souvenir même l'occasion de son plus admirable élan.

Cependant, tous ses efforts pour prévenir les desseins du roi de Macédoine restaient inutiles, les résolutions qu'il faisait prendre aux Athéniens étaient aussitôt

abandonnées. Athènes dormait sur la foi de traités toujours violés, mais qu'on rappelait toujours pour la rassurer. Sans jamais lui faire la guerre, Philippe s'emparait successivement de toutes les villes de son alliance, et resserrait, de plus en plus, le cercle fatal dans lequel il l'enfermait ; enfin il se rendit maître tout à coup d'Élatée, la plus importante ville de la Phocide après Delphes !

Cette fois, le coup arracha les Athéniens à leur somnolence. Démosthène nous a fait lui-même l'énergique peinture de la consternation dans laquelle les jeta cette nouvelle.

Il était déjà tard, les Prytanes prenaient leur repas accoutumé, un courrier arrive et annonce qu'Élatée est au pouvoir de Philippe. Aussitôt les uns se lèvent de table, courent au marché, en éloignent les marchands et mettent le feu à leurs tentes de *branches d'arbre*, pour débarrasser plus vite la place publique ; les autres envoient chercher les généraux, ordonnent aux clairons de donner le signal. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain, dès le point du jour, les Prytanes convoquent les sénateurs ; vous, Athéniens, vous accourez aussi au lieu de votre assemblée, et, avant que le sénat ait pu rien arrêter, tout le peuple avait déjà pris ses places. Bientôt les sénateurs parurent ; les Prytanes an-

noncent la nouvelle, présentent le courrier qui fait son récit, puis le héraut s'avance et crie à haute voix : — Qui veut monter à la tribune ? Personne ne répond. Il recommence à plusieurs reprises ; toujours personne ! Cependant tous les généraux et tous les orateurs étaient là, et la patrie demandait à haute voix un avis salutaire, car lorsque le héraut se fait entendre au nom des lois, n'est-ce point la voix de la patrie elle-même ? S'il eût suffi de vouloir sauver Athènes pour se présenter, vous vous seriez tous levés, ô Athéniens ; s'il eût suffi d'être riches, les trois cents auraient parlé ; mais, ce jour-là, ce n'était point assez de la richesse ou du zèle ; il fallait un citoyen qui connût l'affaire, qui eût pénétré les desseins de Philippe et les motifs de sa conduite. — Je montai à la tribune.

Démosthène renouvela sa proposition de l'alliance avec Thèbes, seule chance de salut qui restât. Cette alliance avait été rendue difficile par les brouilleries survenues entre les deux peuples, et dont Philippe avait profité. Démosthène offrit de se rendre lui-même chez les Thébains, pour les décider à une ligue offensive et défensive.

Il y trouva les députés de Philippe qui y répandaient l'or et les promesses, spécialement l'éloquent Python. Mais Démosthène parla au peuple ; il lui fit comprendre

comment le Macédonien cherchait à diviser les villes grecques afin de les soumettre l'une après l'autre, et il parla avec tant de force, qu'il entraîna Thèbes à la guerre. Les préparatifs se firent à la hâte dans les deux républiques.

Plusieurs autres villes, que Démosthène fit entrer également dans la ligue, fournirent quinze mille fantassins et deux mille cavaliers. Enfin, la résistance organisée par l'orateur athénien parut si redoutable, que Philippe envoya des ambassadeurs pour solliciter la paix. Plutarque dit à ce sujet :

La Grèce entière se dressa dans l'attente de l'avenir. Les généraux athéniens et les béotarques de Thèbes prenaient les ordres de Démosthène ; il était, dans les deux villes, l'âme de toutes les assemblées, également chéri des deux peuples et obtenant d'eux tout ce qu'il demandait.

Cependant de lugubres prédictions avaient été répandues, on citait surtout celle de l'oracle de Delphes, annonçant aux Grecs un grand désastre sur les bords du Thermodon. Démosthène, qui soupçonna la Pythie d'avoir été achetée par le roi de Macédoine, dit en riant qu'elle *philippisait*. Il rappela qu'en pareille circonstance

Épaminondas et Périclès avaient passé outre, plaçant au-dessus de l'oracle des dieux l'oracle de la raison. Lui-même, plein d'espoir, avait fait graver sur son bouclier ces mots d'heureux augure : *A la bonne fortune!*

Enfin la Grèce et la Macédoine se heurtèrent dans les plaines de Chéronée. Alexandre y faisait ses premières armes, et sauva la vie à son père Philippe. Les Grecs, vaincus, furent obligés de fuir.

Le roi macédonien fut tellement enivré et pour ainsi dire surpris de cette victoire, que sa joie perdit toute mesure. Glorieux surtout de l'avoir emporté sur Démosthène, il visita le champ de bataille, encore couvert de morts, et là, ivre et couronné de fleurs, il se mit à danser en chantant la parodie du décret par lequel l'orateur athénien avait fait déclarer la guerre, et qui commençait par ces mots : *Démosthène, fils de Démosthène, du bourg de Péonie, a dit...* Mais quand, revenu de son ivresse, il pensa au danger qu'il avait couru, il s'effraya de la puissance de cet homme qui l'avait forcé à risquer, en un seul combat, sa couronne et sa vie.

On a très-amèrement reproché à Démosthène d'avoir fui à Chéronée! Comme s'il eût été le seul Grec qui n'eût point le droit de céder à la fortune. On a traité de

lâcheté une action qui avait été commune à tous les combattants.

Le même reproche a été fait, sans plus de justice, à Cicéron. — On aime, en général, à chercher ainsi dans les grands hommes des contradictions qui amusent en même temps l'esprit et la malignité. Cela console notre amour-propre que la supériorité des autres importune toujours un peu. — La preuve que Démosthène ne fut pas un lâche, c'est que les Athéniens, si bons appréciateurs du courage et qui pouvaient l'accuser d'avoir été le promoteur d'une guerre funeste, le chargèrent de préparer la défense d'Athènes et de réparer les murailles.

Ils firent plus ; ils le choisirent pour prononcer l'oraison funèbre des citoyens morts à Chéronée, de préférence aux autres orateurs, soupçonnés d'être dévoués à Philippe, ce qui lui fait dire, dans son discours contre Eschine :

Les Athéniens ne voulaient pas un homme qui eût l'air de pleurer les morts, mais qui les pleurât vraiment au fond du cœur. Or, cette douleur sincère, ils la voyaient chez moi et non chez toi ; aussi t'ont-ils rejeté pour me choisir ! — Et ce ne fut pas seulement la volonté du

peuple, ce fut aussi celle des pères et des frères de ceux qui avaient succombé. Lorsqu'ils firent le festin des funérailles, ce ne fut point dans la maison du plus proche parent, selon la coutume, mais dans la mienne ; et cela devait être. Si tous étaient unis de plus près aux morts par les liens du sang, moi je l'étais à tous également par l'âme ; car le plus intéressé à leur salut et à leur succès devait sentir plus douloureusement qu'aucun autre, une perte si peu méritée.

Démosthène prit, en outre, toutes les mesures nécessaires aux approvisionnements d'Athènes. — Mais les revers avaient assombri son âme et lui avaient fait croire à une fatalité qui le poursuivait. Aussi évita-t-il de mettre son nom aux décrets qui furent portés, ne voulant pas, disait-il, tourner contre la république le génie sinistre attaché à sa destinée.

La mort de Philippe put seule ranimer ses espérances. Lorsqu'il l'apprit, il parut dans l'assemblée en habits de fête et couronné de fleurs, bien qu'il eût perdu sa fille unique quelques jours auparavant.

Par ses soins, une nouvelle ligue se forma aussitôt pour l'affranchissement de la Grèce. Elle ne fut pas plus heureuse que la précédente. Alexandre prit Thèbes, qu'il détruisit, et menaça Athènes ; il fallut se soumettre. Le

vainqueur voulut qu'on lui livrât les huit orateurs qui avaient le plus vivement excité à la guerre, et à la tête de la liste de proscription se trouvait nécessairement le nom de Démosthène.

Celui-ci prit, à cette occasion, la parole dans l'assemblée du peuple, et raconta l'apologue des brebis, qui, pour faire la paix avec les loups, consentent à livrer les chiens qui les gardent! Cependant les Athéniens eussent forcément cédé aux exigences d'Alexandre, si Démade, qui avait toujours été favorable au roi macédonien, ne se fût pas porté comme intermédiaire. « Il trouva Alexandre, dit Plutarque, rassasié de vengeance et comme un lion dont la faim s'est déjà assoupie dans le carnage, » ce qui lui facilita la réconciliation qu'il voulait tenter.

Démosthène avait quitté Athènes par prudence ; il put y revenir; mais tant de revers avaient ébranlé son crédit; ses ennemis jugèrent l'occasion favorable pour le perdre et reprirent une accusation intentée dix années auparavant.

Il s'agissait de la couronne votée par le peuple athénien à Démosthène, d'après la proposition de Ctésiphon et décernée sur le théâtre, aux grandes fêtes de Bacchus, le jour des nouvelles tragédies.

Une loi défendait d'accorder aucune récompense à un magistrat avant qu'il eût rendu ses comptes; or, Démosthène, chargé de la réparation des murailles de la ville, n'avait point été préalablement soumis à cette formalité ; Ctésiphon avait donc violé la loi en lui faisant décerner une couronne.

En réalité, l'accusation contre Ctésiphon n'était que le prétexte. Ce que l'on voulait, c'était un moyen d'arriver à accuser solennellement Démosthène de tous les maux qui avaient désolé et qui désolaient encore la patrie. La cause mettait en présence deux partis : celui de la nationalité grecque et celui de l'étranger. Le premier était personnifié par Démosthène ; ce fut Eschine qui se chargea de représenter le second.

Nous avons déjà parlé de la naissance d'Eschine. Il avait été tour à tour athlète, comédien de village, greffier d'un magistrat subalterne. — Devenu orateur, il prit une part active aux affaires publiques, et se laissa corrompre par l'or macédonien. Ceci avait donné lieu à un déba solennel entre les deux orateurs. Accusé de s'être fai acheter, Eschine avait été absous à la majorité de quelques voix.

La lutte allait donc s'engager entre deux anciens adversaires qui étaient, en même temps, les deux plus

grands orateurs de l'époque. — C'était enfin la cause de la Macédoine et de la Grèce qui après avoir été décidée par les armes, venait se débattre à la tribune.

Jamais spectacle plus merveilleux n'avait été offert à la spirituelle curiosité des Grecs ; aussi la foule arriva-t-elle de toutes les cités pour assister à ce débat sans exemple.

Eschine prit d'abord la parole.

Favorisé par une voix sonore, par des gestes expressifs dont il avait pris l'habitude au théâtre, par une adresse de dialectique longtemps exercée et par l'énergie d'une haine qui ne devait reculer devant aucune calomnie ; il avait, de plus, pour auxiliaires, tous les partisans du roi de Macédoine, tous les citoyens désolés ou ruinés par la guerre, enfin tous les souvenirs des malheurs que les excitations de son adversaire avaient appelés à plusieurs reprises sur la Grèce, comme une nuée de vautours.

Démosthène, au contraire, avait à lutter contre les préventions, les regrets, les ressentiments, et (chose bien périlleuse !) contre le dépit secret qu'éveille toujours une gloire trop prolongée. Le peuple, qui s'était lassé d'entendre appeler Aristide *le juste*, devait être importuné d'entendre appeler Démosthène l'*éloquent*.

L'orateur athénien sentait le danger, et, comme un naufragé qui voit venir les vagues, il réunit toute sa vigueur dans un suprême effort.

Le but de la harangue d'Eschine était de prouver que Ctésiphon avait violé les lois.

D'abord en faisant couronner un citoyen en charge qui n'avait pas rendu ses comptes.

Ensuite en le faisant couronner au théâtre.

Elle ajoutait que Ctésiphon avait menti, lorsqu'il avait motivé une pareille récompense par la vertu et le patriotisme de Démosthène.

Comme on le voit, les deux premières parties du discours d'Eschine étaient une discussion de droit; il y donna peu de développement. La troisième était un examen critique de la vie de son ennemi; il y consacra presque toute la harangue.

J'apprends que, quand la parole sera donnée à Démosthène, il doit diviser son administration en quatre époques et me sommer de dire sur laquelle pèse mon accusation, dans quel temps je lui reproche de n'avoir pas gouverné de la manière la plus favorable au peuple? Si je refuse de répondre, si, m'enveloppant la tête, je prends la fuite, il annonce qu'il me poursuivra, qu'il

découvrira mon visage, qu'il me traînera à la tribune, qu'il me forcera de parler. — Eh bien, épargnons-lui ce violent effort; hâtons-nous de répondre. — A la face de ce tribunal, devant tous les citoyens qui entourent cette enceinte, devant tous les Hellènes dont ce jugement excite la curiosité, multitude la plus nombreuse qui, dans mes souvenirs, soit jamais accourue à un procès politique, Démosthène, voici ma réponse : Je ne choisis point parmi ces quatre époques... je les accuse toutes!

Cette déclaration faite, Eschine entre dans l'examen des actes publics de son adversaire avec une passion qui ne nuit en rien à son habileté.

Il semble même qu'il l'emporte sur Démosthène, sinon par la logique des arguments, du moins par celle de l'ensemble. On saisit plus facilement la marche de sa harangue, on la prévoit d'avance. Mais peut-être ce mérite a-t-il ses inconvénients, car, si la clarté y gagne, l'intérêt semble y perdre quelque chose.

C'est surtout en arrivant à la ligue contre Philippe, formée sous l'influence de Démosthène, et si fatalement dénouée par la défaite de Chéronée, qu'Eschine s'emporte et s'élève.

— C'est ici qu'il est juste de donner un souvenir aux

braves que, malgré l'aspect menaçant des victimes immolées, malgré de sinistres présages, Démosthène précipita dans un péril manifeste, et dont ce déserteur osa ensuite célébrer le courage et fouler le tombeau de ses pieds de fuyard ! Oh ! de tous les hommes le moins capable d'une action grande et mâle, mais le plus merveilleusement audacieux en paroles ! tout à l'heure, à la face de tes concitoyens, essayeras-tu de dire qu'une couronne t'est due pour les désastres de la république? — et s'il le dit, Athéniens, le souffrirez-vous? votre mémoire mourra-t-elle ainsi avec les morts? ah ! transportez-vous un moment en idée, de ce tribunal au théâtre, voyez le héraut s'avancer ; entendez la proclamation qu'il va faire en vertu du décret qui couronne Démosthène? Est-il un Hellène, est-il un homme élevé dans la liberté qui pourrait s'empêcher de gémir en se rappelant la cérémonie qui jadis avait lieu sur le théâtre à pareil jour? Le héraut paraissait et, présentant les orphelins dont les pères étaient morts à la guerre, adolescents parés d'une armure complète, il prononçait ces paroles si belles et si encourageantes : — *Voilà les jeunes fils de ces vaillants hommes qui ont péri dans les combats. Le peuple les a nourris jusqu'à leur puberté, et maintenant il les arme de toutes pièces, les envoie sous la protection de la fortune à leurs affaires privées, et les convie aux places d'honneur.* — Ainsi parlait alors le héraut. Mais aujourd'hui, quand il aura présenté celui qui a rendu ces mêmes enfants orphelins, que fera-t-il entendre? En vain réciterait-il tous les dispositifs du décret, la hideuse vérité ne se taira point.

A la voix du héraut, elle opposera sa voix. — *Cet homme*, criera-t-elle, *si toutefois c'est un homme, le peuple d'Athènes le couronne pour sa vertu, lui, vicieux et mauvais citoyen! pour son noble caractère, lui, lâche déserteur!* Par Jupiter, par tous les dieux, je vous en conjure, ô Athéniens, n'érigez pas sur la scène de Bacchus un trophée à votre honte; ne montrez pas à tous les Hellènes le peuple de Minerve en délire; ne rappelez point leurs irréparables misères aux Thébains, par lui fugitifs et recueillis par vous. — Infortunés qui ont tout perdu, temples, enfants, tombeaux, grâce à la cupidité de Démosthène et à l'or du grand roi. Puisque vous n'avez pas vu de vos yeux leur désastre, voyez-le par la pensée. Représentez-vous une ville prise d'assaut, ses murs renversés, ses maisons en flammes; mères, enfants traînés en esclavage; vieux hommes, vieilles femmes désapprenant bien tard la liberté, baignés de larmes, vous implorant, exhalant leur colère, non contre les exécuteurs, mais contre les auteurs d'une vengeance cruelle; vous suppliant d'une voix mourante de ne pas couronner le fléau de la Grèce et de vous soustraire au fatal génie attaché à cet homme de malheur. — Car jamais ville, jamais citoyen ne se commit impunément aux conseils de Démosthène. — Eh! quoi! lorsqu'un bateau de Salamine a sombré dans le trajet, sans la faute du nautonnier, par une loi vous interdirez à cet homme l'exercice de sa profession, afin que nul ne se joue de la vie d'un Hellène, et celui qui a plongé dans l'abîme Athènes et la Grèce entière, vous le laisserez sans rougir au timon de l'État?

Voilà de l'éloquence, et cette description de Thèbes livrée aux Macédoniens devait être d'autant plus émouvante que beaucoup de ceux qui avaient échappé à cet immense désastre étaient là et pouvaient confirmer les paroles d'Eschine. Tous les scoliastes, dans leurs commentaires, ont signalé ce passage, et Cicéron en a plusieurs fois imité l'intention et le mouvement.

Un peu plus loin, Eschine suppose Démosthène à la tribune et cherche à prémunir les auditeurs contre ses attestations solennelles. — Il rappelle qu'il a quitté Athènes pour aller habiter le Pirée, comme s'il prévoyait son exil et s'il avait voulu préparer de loin son embarquement.

Quand ce parjure cherchera un appui dans ses serments, rappelez-lui que quiconque ment souvent à sa parole et demande à attester le ciel devant les mêmes hommes, doit pouvoir, ce que ne peut Démosthène, changer de dieux ou d'auditeurs. Mais lorsque, l'œil en pleurs et la voix gémissante, il s'écriera : — Où me réfugier, Athéniens? banni de la république, je n'ai plus d'asile! répondez-lui : — Et le peuple athénien, Démosthène, où se réfugiera-t-il? où trouvera-t-il de l'argent, des alliés? quelle ressource lui as-tu ménagée? car les dispositions que tu as prises pour toi, nous

les voyons tous. Déserteur de la ville, le Pirée est moins ton habitation qu'un passage ouvert à ta fuite. Pour le voyage du lâche, les provisions sont prêtes : c'est l'or du grand roi, ce sont les fruits d'un ministère vénal. Après tout, pourquoi ces larmes, ces cris, ces accents lamentables? n'est-ce pas Ctésiphon qu'on accuse? sa cause n'est-elle pas sans pénalité légale? Toi tu ne risques ni ta fortune, ni ta vie, ni ton titre de citoyen.

Et, à ce propos, Athéniens, je vous citerai un détail commun à ces deux hommes. Ils se promènent sur la place publique, se jugeant avec une grande équité et parlant l'un de l'autre fort sincèrement. Ctésiphon dit que pour lui-même il ne craint rien, son espoir est de passer pour un imbécile ; mais il tremble pour la corruption de Démosthène, pour ses lâches frayeurs. A entendre Démosthène, au contraire, lorsqu'il s'examine, grande est sa confiance ; mais les vices de Ctésiphon le font frémir ! Jugez de ces deux hommes qui se condamnent mutuellement, pouvez-vous les absoudre ?

Cet argument ironique d'Eschine, sans être bien concluant, devait plaire à la malignité athénienne. C'est une des rares occasions où l'adversaire de Démosthène emprunte ses raisonnements à la plaisanterie. Il revient bientôt à la gravité un peu solennelle qui domine toute sa harangue et la termine par une prosopopée qui est restée célèbre dans l'antiquité.

Lorsqu'à la fin de son discours Démosthène appellera pour le défendre les complices de sa corruption, regardez aux pieds de cette tribune où je parle, et vous y verrez rangés, pour repousser leur audace, les bienfaiteurs de la république. Solon, qui entoura notre liberté des plus belles institutions, Solon, philosophe et grand législateur, vous prie, avec sa douceur naturelle, de ne préférer nullement les phrases d'un Démosthène à vos serments et à vos lois; Aristide, qui régla les contributions de la Grèce, et dont les filles orphelines durent être dotées par le peuple, s'indigne de l'avilissement de la justice et s'écrie : — Songez à nos pères ! Arthmios de Zélia, pour avoir apporté en Grèce l'or du Mède, fut banni d'Athènes, banni de toutes les terres de sa domination, et Démosthène, qui n'a pas simplement apporté, mais qui a reçu pour ses trahisons l'or de l'Asie, qui le possède encore, vous allez sans rougir ceindre son front d'une couronne d'or! — Thémistocle enfin, et les morts de Marathon, de Platée, les tombeaux mêmes des aïeux, croyez-vous qu'ils ne gémiront pas si l'homme qui, de son propre aveu, a servi les barbares contre les Hellènes était couronné par vos mains ?

On ne peut nier qu'il y ait une poétique grandeur dans cette évocation de toutes les illustrations d'Athènes venant s'opposer à la récompense que réclamait Démosthène. Quand Solon s'écrie : — Ne couronnez pas

le violateur des lois ; Aristide : — Ne couronnez pas un citoyen corrompu ; Thémistocle et tous les aïeux : — Chassez le lâche qui a fui à Chéronée ! On comprend l'émotion que devait causer cet ameutement de morts célèbres contre un vivant.

Eschine avait trouvé un mouvement admirable ; il ne sait pas s'y arrêter. D'images saisissantes et grandioses, il passe, tout à coup, à de la métaphysique, et termine en s'écriant :

Pour moi, ô terre ! ô soleil ! ô vertu ! et vous, intelligence, science par qui nous discernons le bien et le mal, j'ai secouru la patrie. J'ai dit : — Si le crime a été attaqué avec l'éloquence convenable, j'ai parlé suivant mes désirs ; si je suis resté au-dessous, j'ai parlé du moins selon mes forces. — Vous, Athéniens, sur les preuves que j'ai apportées, sur celles que j'ai pu omettre, prononcez selon la justice et l'intérêt de la république.

Lord Brougham, dans son travail sur l'éloquence politique, traite cette péroraison de ridicule et d'insensée. Il faut au moins reconnaître qu'elle détruit tout

l'effet de ce qui précède, glace l'auditeur et le laisse désappointé.

Au reste, les citations que je viens de faire ont dû vous laisser une impression particulière. Remarquables d'ampleur, de force, d'élévation, elles manquent pourtant de cette fougue involontaire qui témoigne de nos convictions. Derrière l'orateur qui accuse, on sent le rhéteur qui arrange ses emportements et s'occupe de faire bien parler son indignation.

Avec cela, peu de variété. L'argument opposé à Démosthène est toujours le même : — *Il a entraîné la Grèce dans tous ses malheurs !* La peinture que fait Eschine de ces malheurs est fort éloquente, mais elle attriste.

Il y a, d'ailleurs, un manque de grandeur dans cette longue réminiscence des désastres de la patrie. Il semble que la véritable mission de la parole humaine soit de relever, non d'abattre. La douleur est, par elle-même, une muse moins sublime que l'espérance ; l'une a des ailes et pour domaine l'avenir ; l'autre ne regarde que le présent ou le passé et reste condamnée à la terre. Rappeler à un peuple sensible et spirituel son abaissement, ne peut, au fond, ni lui plaire ni le fortifier.

Démosthène le sait et n'aura garde de tomber dans la même faute.

Pour le perdre, son adversaire a été forcé de le montrer entraînant Athènes dans l'abîme de malheur et de honte ; Démosthène fera sortir la patrie de cet abîme et la montrera toujours puissante et glorieuse. L'apothéose du peuple qui l'écoute deviendra ainsi sa propre défense; il intéressera à sa cause le patriotisme, il ne plaidera plus pour lui, mais pour toute la Grèce.

Vous comprenez d'avance combien cet élargissement du procès va lui donner d'avantages. C'est un des caractères du génie d'agrandir ce qu'il touche. Notre esprit est un moule où tout vient se fondre et prendre une forme qui a nécessairement les dimensions du moule lui-même.

Démosthène débute par un exorde très-simple. Il demande seulement aux juges une attention impartiale ; puis, entrant dans la cause, il accélère peu à peu le mouvement de la discussion.

Dès la quatrième page, on se sent emporté par ce courant de logique et de passion ! Il ne s'agit plus ici de la dialectique savante mais un peu lourde d'Eschine ; les preuves semblent accourir et se précipiter d'elles-mêmes comme des soldats qui montent à l'assaut. « Ce qui distingue Démosthène, fait observer avec raison Laharpe , c'est cette série d'idées fortifiées les unes par les autres, cette accumulation de preuves qui

vont toujours en s'élevant jusqu'à ce que l'orateur, dominant de haut et comme d'un centre lumineux, finisse par donner une secousse impétueuse à tout cet amas et en écrase son adversaire. »

Écoutez, par exemple, comme il répond à Eschine au sujet de la loi qui défendait de couronner un magistrat avant qu'il eût rendu ses comptes.

— Eschine vous a débité sur l'infraction des lois un verbiage que vous n'avez pas sans doute mieux compris que moi-même ; je suivrai donc la ligne droite et j'en appellerai à la simple équité. — L'imposteur a cent fois affirmé que j'étais comptable... — Oui, certes, je m'avoue comptable, et je veux l'être toute ma vie des deniers et des affaires dont j'ai eu l'administration ; mais ce que j'ai donné spontanément de mon propre bien, je soutiens que je n'en suis pas comptable un seul jour, entends-tu bien, Eschine ? Lorsque par générosité, par patriotisme, un citoyen donne à l'État une partie de sa fortune, où est la loi assez inique pour lui ravir votre reconnaissance, pour le livrer aux dénonciateurs et soumettre son bienfait à leur contrôle ? Une telle loi n'existe pas ! Mais comme j'étais trésorier des théâtres lorsque j'ai fait un don, le calomniateur s'écrie : — Le conseil lui a décerné un éloge et il était comptable. — Non, car cet honneur ne s'appliquait pas à mes comptes, il s'adressait à mes libéralités. — Mais tu étais encore,

poursuit-il, intendant des fortifications! — Et voilà pourquoi j'ai mérité des louanges. J'ai complété la dépense par un don, sans compter avec Athènes. Un compte demande une enquête, des contrôleurs; mais à des largesses que faut-il? la reconnaissance! — Tel fut le but du décret de Ctésiphon.

Cette démonstration faite, Démosthène passe au véritable sujet de la cause, c'est-à-dire à la défense de ses actes politiques.

Il faudrait pouvoir citer la harangue tout entière; mais obligé de faire un choix, j'arrêterai votre attention sur la dernière partie de la défense de Démosthène, celle qui se rapporte à la guerre contre Philippe.

Après avoir raconté l'impression produite à Athènes par la prise d'Élatée et comment il réussit à s'assurer l'alliance des Thébains, il continue [1] :

Ainsi fut fondée l'union d'Athènes et de Thèbes. Jusque-là les traîtres avaient poussé sourdement les deux républiques à la haine, à la défiance : par ce décret, le péril qui enveloppait notre ville se dissipa comme un nuage.

[1] Toutes ces citations sont empruntées à la traduction de M. Stiévenart.

Un citoyen juste trouvait-il un parti meilleur? C'est alors qu'il devait le présenter, et non incriminer aujourd'hui. Entre le conseiller et le dénonciateur, si opposés en tout, il est une différence essentielle, Eschine, l'un déclare son avis avant l'événement, se livre comptable au temps, à la fortune, à ceux qu'il persuade, au premier venu ; l'autre s'est tû quand il fallait parler; un revers arrive, il pousse le cri de haine!

C'était alors, je le répète, l'heure du zélé citoyen, le moment des sages conseils. Je m'avancerai même jusqu'à dire : Si aujourd'hui encore on peut indiquer un parti meilleur que le mien, un autre parti possible, je m'avoue coupable. Oui, que l'on découvre à présent quelque projet d'une utile exécution pour ce temps, je le déclare, je devais l'apercevoir! Mais s'il n'en est point, s'il n'en fut jamais, si nul ne peut en trouver un, même en ce jour, que devait faire le conseiller du peuple? Entre les mesures praticables qui s'offraient, n'était-ce pas de choisir la meilleure? Voilà ce que je fis, Eschine, quand le héraut demanda : — *Qui veut parler?* et non *qui veut censurer le passé? qui veut garantir l'avenir?* Dans un pareil moment, au sein de l'assemblée, tu demeuras muet, immobile ; moi, je me levai, je parlai. Que si tu n'as rien dit alors, parle du moins aujourd'hui ; montre quel autre langage je devais trouver, quelle occasion favorable j'ai fait perdre à l'État? à quelle alliance, à quelle entreprise je devais plutôt engager les Athéniens?

Le passé! mais tout le monde l'abandonne, personne n'en fait le programme d'une délibération ; c'est l'a-

venir, c'est le présent qui demandent conseil ! Or, des malheurs trop probables nous menaçaient, d'autres fondaient sur nous : examine mon administration durant cette crise, et ne calomnie pas l'événement. L'événement est ce que veut la fortune ; l'intention de celui qui conseille se manifeste par le conseil même.

Ne m'accuse donc pas de la victoire qu'il fut donné à Philippe de remporter ; — l'issue du combat dépendait des dieux, non de moi ! — Mais que je n'aie pas pris toutes les mesures de la prudence humaine, que je n'aie pas déployé, dans l'exécution, droiture, zèle, ardeur au-dessus de mes forces ; que mes entreprises n'aient pas été glorieuses, dignes de la république, nécessaires, montre-le-moi et viens ensuite m'accuser. Si un coup de foudre plus fort que nous, que tous les Hellènes, a éclaté sur nos têtes, que pouvais-je faire ? Le chef d'un vaisseau a tout préparé pour sa sûreté, il a muni le bâtiment de tout ce qui semblait le garantir : la tempête arrive, elle brise, elle broie les agrès ! Accusera-t-on cet homme du naufrage ? — Ce n'est pas moi, dirait-il, qui tenais le gouvernail ! — Eh bien, ce n'est pas moi qui commandais l'armée ; je n'étais pas maître du sort ; le sort est maître de tout. . . . . . .

. . . .

Ces considérations s'adressent à vous, citoyens, qui nous jugez, et à ceux qui, hors de cette enceinte, nous entourent et m'écoutent. Pour cet homme de boue, quelques mots bien clairs suffiront.

Si, lorsque la république délibérait, l'avenir, Eschine, se dévoilait à toi seul, dès lors, tu devais le ré-

véler ; si tu ne le prévoyais pas, toi aussi tu es responsable de l'ignorance générale. Pourquoi donc m'accuser quand je ne t'accuse pas? Dans cette circonstance (je ne dis rien encore des autres), je fus meilleur citoyen que toi ; car je me livrai à de salutaires projets, avoués de tous, sans reculer devant aucun péril personnel, sans y songer. Toi, loin de tracer une route plus sûre, qui eût détourné de la mienne, tu ne rendis pas le plus léger service. Ce qu'aurait fait contre sa patrie le persécuteur le plus cruel, on te l'a vu faire après l'événement ; et tandis qu'Aristrate à Naxos, Aristotaos à Thasos, ces implacables ennemis de notre république, accusent nos amis, dans Athènes aussi Eschine accuse Démosthène.

Mais celui qui triomphe des calamités de la Grèce mérite la mort, et n'a le droit d'accuser personne ; celui qu'élève la prospérité de nos ennemis ne sera jamais qu'un traître. Tout l'atteste en toi, ta vie, tes actes, tes discours, jusqu'à ton silence ! Un projet avantageux s'exécute, Eschine est muet ; un revers arrive, Eschine parle ! Ainsi, dès qu'une maladie éclate, d'anciennes blessures se réveillent !

Mais j'irai plus loin, Eschine, je dis que quand l'avenir se serait révélé à tous, quand tous l'auraient prévu, quand toi-même, Eschine, tu l'aurais prédit, publié par tes cris (toi qui n'as pas ouvert la bouche), Athènes ne devait point agir autrement qu'elle n'a fait, pour peu qu'elle songeât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité ! Le succès, on le voit, lui a manqué : sort commun à tous les hommes, lorsque le ciel l'or-

donne ! mais ayant prétendu au premier rang, elle n'y pouvait renoncer sans être accusée d'avoir livré la Grèce entière à Philippe. Si elle eût abandonné sans combat ce que nos ancêtres ont acheté par tant de périls, quel opprobre pour toi, Eschine! (car le mépris n'aurait atteint ni la république, ni moi) ; de quel œil, grands dieux ! verrions-nous affluer ici les étrangers, si nous fussions tombés où nous sommes, si Philippe eût été nommé chef et maître de la Grèce, et que, pour empêcher son déshonneur, d'autres eussent combattu sans nous? — Sans nous, dont la patrie avait toujours préféré d'honorables dangers à une sûreté sans gloire! Est-il un Hellène, est-il un barbare qui ne sache que les Thébains, que les Lacédémoniens avant eux, au fort de leur puissance, que le roi de Perse lui-même, auraient permis avec joie, avec gratitude, à notre république, de conserver ses possessions, d'y ajouter à son gré, pourvu que, soumise, elle abandonnât à un autre l'empire de la Grèce? Mais ils n'étaient pas nés pour recevoir la loi, les Athéniens de cet âge ; cela n'était ni dans leurs mœurs, ni dans leur sang. Non, jamais Athènes n'a consenti à plier sous un injuste dominateur, à se reposer dans un lâche esclavage. Combattre pour la prééminence, braver les dangers pour la gloire, voilà ce qu'elle a fait dans tous les temps ! noble exemple, et si digne de vous, dans votre opinion même, que vous prodiguez l'éloge à ceux de vos ancêtres qui l'ont donné ! — Athéniens, cet éloge est mérité ! — Et comment ne pas admirer la vertu de ces illustres citoyens qui, se retirant sur des vaisseaux, abandonnèrent

ville et patrie, pour n'être pas forcés d'obéir! ils mirent à leur tête l'auteur de ce conseil, Thémistocle; tandis que Cyrcilos, qui avait parlé de se soumettre, fut lapidé par eux, et sa femme par les femmes d'Athènes. C'est qu'alors les Athéniens ne cherchaient pas un orateur, un général qui en fît d'heureux esclaves: la vie même, ils n'en auraient pas voulu sans liberté. Chacun d'eux se croyait né, non-seulement pour un père, pour une mère, mais aussi pour la patrie. Et là est la différence : l'homme qui se croit né pour ses seuls parents, attendra sa mort du destin, de la nature; mais y joint-il la patrie? il aimera mieux périr que de la voir opprimée; oui, la mort lui semblera moins redoutable que le déshonneur inséparable de la servitude.

Si j'osais me vanter, Athéniens, de vous avoir inspiré des sentiments dignes de vos ancêtres, vous pourriez tous vous élever contre moi. Mais, je le déclare, vos grandes résolutions viennent de vous, et telles avaient été, avant moi, les nobles pensées de la république. Seulement j'ajoute : dans tout ce qu'elle a fait, quelque part est due à mes services.

Cependant, Eschine accuse mon administration tout entière, il vous irrite contre moi, il me présente comme l'auteur de vos périls, de vos alarmes; et pourquoi? Pour m'enlever une couronne, honneur d'un moment. Mais ce serait vous déshériter des éloges de tous les siècles! Car si, condamnant Ctésiphon, vous condamnez mon ministère, on pensera que vous avez failli; vous n'aurez plus subi la tyrannie du sort!

Non, Athéniens, non, vous n'avez pu faillir en bra-

vant les hasards pour le salut et la liberté de la Grèce! j'en jure par nos ancêtres, qui ont affronté les périls à Marathon, par ceux que Platée a vus rangés en bataille, par les combattants sur mer à Salamine, à Artémisium, par tant d'autres vaillants hommes qui reposent dans les monuments publics! à tous indistinctement, Eschine, Athènes accorda mêmes honneurs, mêmes sépultures, sans se borner aux heureux et aux vainqueurs, et c'était justice, car le devoir de braves citoyens, ils l'avaient tous rempli; le sort de chacun fut réglé par le ciel.

Voilà le fameux passage qui a été regardé par tous les critiques comme le modèle le plus élevé et le plus complet de l'éloquence oratoire : Longin. dans son *Traité du sublime*, lui consacre un chapitre entier; Paul-Louis Courrier a aussi parlé de cette fameuse apostrophe, qu'il appelle plaisamment une *mitraille d'éloquence*. Il proposait au général Foy de la traduire à l'usage des députés ministériels de son temps, en leur criant : — *Non, par les morts de Waterloo qui tombèrent avec la patrie, par nos blessures d'Austerlitz et de Marengo, non, jamais des misérables tels que vous, etc., etc., etc.*

C'est aussi en faisant allusion à ce morceau que Denys d'Halicarnasse a dit :

Lorsque je lis Démosthène, il me semble que je suis possédé d'un dieu. Je cours çà et là, emporté par des passions opposées, la défiance, l'espoir, la crainte, le dédain, la haine, la colère, l'envie! Je reçois toutes les émotions qui peuvent maîtriser le cœur de l'homme et je ressemble aux prêtres de la grande déesse quand la vapeur, le bruit ou le souffle des dieux remplit leur âme de mille images.

Il est impossible, en effet, de ne point sentir l'entraînement de cette parole, même à travers la traduction. Deux choses y frappent surtout, c'est la rapidité de l'allure et la variété de la forme. Celle-ci est tantôt directe et tantôt dialoguée ; c'est l'improvisation spontanée, violente, telle qu'elle peut sortir d'une âme exaltée par la conviction du droit et le sentiment de la vérité.

La péroraison de Démosthène est digne de tout le reste. Après avoir raconté comment les complots d'Eschine et de ses pareils ont ravi la liberté à la Grèce, il continue :

Parmi ces complots hideux qui eurent tant d'échos, tranchons le mot, à ces enchères de la liberté grecque, le monde, grâce à mes conseils, a vu l'innocence des

Athéniens ; les Athéniens, celle de Démosthène ! Et tu demandes pour quelle vertu je crois mériter une récompense ! Eh bien, je vais te le dire. Avoir résisté aux occasions, aux cajoleries, aux plus brillantes promesses, alors que, dans toutes les villes de la Grèce, tous les orateurs, à commencer par toi, vous étiez achetés par Philippe, puis par Alexandre ; avoir refusé à l'espoir, à la crainte, à la faveur, l'abandon des droits et des intérêts de ma patrie ; par les conseils offerts à mes concitoyens, n'avoir jamais, comme la cabale, incliné la balance du côté de l'or ; avoir déployé dans tous mes actes une âme droite et incorruptible ; avoir enfin dirigé les plus grandes affaires de mon siècle avec prudence et candeur : voilà mes titres à une couronne !

Quant à cette réparation de murs et de fossés que tu poursuis de tes railleries, je la crois digne de reconnaissance et d'éloges, sans doute, mais je la place fort au-dessous de mes autres services. Non, ce n'est pas uniquement de pierres et de briques que j'ai fortifié Athènes ; ce n'est pas là mon plus grand titre de gloire. Jette un regard équitable sur mes vraies fortifications, que verras-tu ? Des armes, des cités, des ports, des vaisseaux, de la cavalerie, une armée dévouée ! Les voilà les remparts dont j'ai muni, autant que le pouvait la prudence d'un homme, non-seulement l'enceinte de la ville et du Pirée, mais toute l'Attique. Aussi n'ai-je pas été vaincu, il s'en faut bien, par la politique et les armes de Philippe ; ce sont les généraux et les soldats de nos alliés qui l'ont été par la fortune et je puis le prouver.

Quel était, en effet, le devoir du zélé citoyen, qui,

avec toute la prévoyance, l'ardeur, la droiture possibles. travaillait pour sa patrie? N'était-ce pas de couvrir l'Attique, vers la mer par l'Eubée, vers la terre par la Béotie, par le Péloponèse, par les peuples limitrophes, de s'assurer, pour le transport des grains jusqu'au Pirée, un libre passage à travers des contrées amies? De conserver ce que nous possédions, la Proconèse, la Chersonèse, Ténédos, et pour cela, d'envoyer des secours, de parler, de rédiger des décrets? Ne devait-il pas gagner l'amitié et l'alliance de Byzance, d'Abydos, de l'Eubée? Enlever à l'ennemi ses principales forces et suppléer à ce qui nous manquait? Tout cela, je l'ai fait par mes décrets, par ma politique. Oui, soumise à un examen impartial, ma conduite, Athéniens, n'offre que sages projets exécutés avec intégrité, qu'attention à voir, à saisir, à ne jamais perdre une occasion propice, à faire tout ce qui dépend de la puissance et de la raison d'un seul mortel. Qu'un fatal génie, la fortune, l'inhabileté de nos généraux, la trahison, peut-être toutes ces causes réunies, aient entraîné la ruine universelle, où est le crime de Démosthène? Ah! si chaque ville grecque eût possédé un citoyen tel que moi, que dis-je? si un seul Thessalien, un seul Arcadien, eût pensé comme je pensais, pas un Hellène, ni en deçà ni au delà des Thermopyles, ne souffrirait ce qu'il souffre aujourd'hui! Libres sous leurs propres lois, sans périls, sans alarmes, tous vivraient heureux sous le ciel de la patrie; et leur reconnaissance envers Athènes, pour tant de biens précieux, serait mon ouvrage.

. . . . Tu as parlé des grands hommes

de l'ancien temps, Eschine ; rien de mieux. Mais il est injuste, ô Athéniens ! d'abuser de votre admiration pour ces illustres morts et d'établir un parallèle entre eux et moi qui vis au milieu de vous. Ne sait-on pas que l'envie se glisse plus ou moins sous les vivants, et que les morts n'ont plus d'ennemis ? Tel est le cœur humain : Et c'est aujourd'hui, c'est l'œil fixé sur nos devanciers que l'on me jugera ! Non, il n'y aurait là ni justice ni parité. C'est à toi, Eschine, à celui de tes pareils que tu voudras, à nos contemporains, qu'il faut me comparer ! Ces sublimes exploits de nos ancêtres, pour lesquels tout éloge semble froid, doivent-ils donc faire oublier les services récents ? N'est-il pas plus noble, plus utile à Athènes d'aimer et d'honorer quiconque sert la patrie avec ardeur ! J'oserai aller plus loin et je dirai que si l'on examine de bonne foi ma conduite, on reconnaîtra la conformité de mes intentions avec celles des grands hommes que tu célèbres, et de tes intrigues avec celles de leurs calomniateurs. Car leur siècle aussi vit des méchants, qui, pour rabaisser les vivants, exaltaient les morts ; de lâches envieux, tes pareils ! Tu dis que je n'ai rien de ces illustres citoyens ; mais toi, Eschine, mais ton frère, mais tous les orateurs d'aujourd'hui, leur ressemblez-vous ? Eh ! l'homme de bien compare les vivants aux vivants et les talents entre eux, comme on fait pour les poëtes, les danseurs et les athlètes. Philammon, quoique inférieur à Glaucos le Carystien et à quelques anciens lutteurs, ne sortait pas d'Olympie sans récompense ; supérieur à ses antagonistes, il était couronné et proclamé vainqueur !.....

Deux qualités, Athéniens ! caractérisent l'honnête citoyen (titre que je puis prendre sans irriter l'envie) : dans l'exercice de la puissance, une fermeté inébranlable à maintenir l'honneur et la prééminence de la république ; en tout temps, pour chaque fait, du dévouement! Ce dernier point dépend de nous, le cœur en est le maître ; mais la puissance vient du dehors ! Le dévouement ! vous le trouvez en moi, constant, inaltérable. On a demandé ma tête, on m'a cité au tribunal des Amphictyons, on a mis en jeu menaces et promesses, on a lâché sur moi ces misérables comme autant de bêtes féroces : rien n'a pu me détacher de vous. Dès mes premiers pas, j'ai choisi la route la plus droite : soutenir les prérogatives, la puissance, la gloire de ma patrie, les étendre, m'identifier avec elles, telle a été ma politique. Quand l'étranger prospère, on ne me voit pas, rayonnant de joie, me promener sur la place publique, tendre la main, conter l'heureuse nouvelle à qui ne manquera pas de la transmettre en Macédoine. Si notre ville a quelque bonheur, je ne l'apprends pas en frissonnant comme ces impies, qui, toujours l'œil au dehors, exaltent les succès de celui qui est heureux du malheur de la Grèce, et veulent qu'on s'applique à les perpétuer.

Rejetez tous, dieux immortels, leurs coupables vœux ! corrigez, corrigez leur esprit et leur cœur ! Mais si leur méchanceté est incurable, puissent-ils, isolés dans le monde, périr avant le temps sur la terre ou sur les flots ! Tandis que moi, dernière espérance de la patrie, vous vous hâterez de dissiper l'orage suspendu sur ma tête et d'assurer mon salut.

Ce procès pour la couronne eut l'issue qu'il devait avoir. Eschine perdit sa cause et fut forcé de s'exiler.

Au moment de son départ, il vit accourir, dit-on, Démosthène qui lui apportait l'argent nécessaire à l'adoucissement de cet exil. La rancune du vaincu ne put tenir devant cette générosité du vainqueur ; ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria :

— Comment ne pas regretter une patrie où nos ennemis font pour moi ce que feraient ailleurs des amis ?

Il alla s'établir à Rhodes où il ouvrit une école d'éloquence. « Il eut, dit M. Stiévenard, son traducteur et celui de Démosthène, le singulier courage de commencer ses leçons par la lecture des deux harangues pour la couronne. La sienne lue :

« — Quoi ! s'écrient les auditeurs charmés, avec un tel plaidoyer tu as succombé ?

« — Attendez, répondit-il.

« Et il déclame le discours de Démosthène. Les applaudissements redoublent.

« — Que serait-ce donc, s'écrie-t-il à son tour, si vous eussiez entendu le lion lui-même ! »

Ce fut après cette affaire de la couronne qu'un gouverneur macédonien, nommé Harpalus, coupable d'un grand nombre d'exactions, se réfugia à Athènes où il

cherchа à acheter la protection des orateurs, afin que la république le défendît contre la colère d'Alexandre. Démosthène fut accusé par Dinarque de s'être laissé corrompre, et on le condamna à une amende de cinquante talents (environ deux cent cinquante mille francs)! Ne pouvant la payer, il s'enfuit à Égine, puis à Trézène, d'où il écrivit aux Athéniens plusieurs lettres dans lesquelles il protestait de son innocence et leur donnait encore d'utiles conseils.

Pausanias a prouvé jusqu'à l'évidence l'injustice de l'arrêt porté contre Démosthène, ce fut une revanche de ses ennemis et une satisfaction donnée au parti macédonien.

La mort d'Alexandre vint tout changer en Grèce et y réveilla l'instinct national.

Les Athéniens envoyèrent partout des ambassadeurs afin d'exciter à la guerre contre les Macédoniens. Démosthène courut se joindre à eux pour les aider de sa parole et de son influence. Plutarque raconte que, dans une ville d'Arcadie, il rencontra l'orateur Pythéas qui engageait les habitants à ne pas écouter les conseils d'Athènes.

— Vous ne doutez pas, disait-il, qu'une maison où vous voyez porter le lait d'ânesse ne soit affligée de

quelque maladie ; c'est aussi la marque certaine qu'une ville est malade quand on y voit entrer des ambassadeurs athéniens.

— A la bonne heure, répondit Démosthène ; mais, reconnais alors que, comme on ne porte du lait d'ânesse dans une maison que pour la guérir, les ambassadeurs athéniens n'entrent dans une ville que pour y porter la santé.

Cette heureuse répartie frappa tellement les auditeurs, qu'ils se déclarèrent aussitôt pour les Athéniens.

Ceux-ci, ayant appris les services que leur rendait Démosthène, le rappelèrent de l'exil ; mais les victoires d'Antipater le forcèrent de nouveau à la fuite. Il passa à Calaurie (petite île à l'entrée du golfe de Saronique) et se réfugia dans un temple de Neptune.

Archias vint pour l'en arracher de la part d'Antipater ; mais l'orateur athénien prit un poison qu'il portait toujours sur lui et l'on ne put emporter du temple qu'un cadavre.

« Il mourut, dit Plutarque, le 16 du mois de *Pianésion* (11 novembre), le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Thesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusqu'au soir. »

Il était âgé d'environ soixante ans.

Le peuple athénien décréta, peu après, que l'aîné de sa famille serait nourri à perpétuité dans le Prytanée, et lui fit élever une statue d'airain au pied de laquelle on grava cette inscription :

« Démosthène, si ta puissance avait égalé ton génie, jamais le Mars macédonien n'aurait dompté la Grèce. »

Un grand écrivain allemand, Heeren, dans l'ouvrage intitulé : *Idées sur la politique des anciens*, a dit, en parlant de Demothène :

Quel autre homme a jamais autant souffert de sa grandeur? Parmi tous les caractères politiques, l'histoire n'en offre pas de plus pur, de plus tragique que le sien. Lorsque l'esprit encore ébranlé par l'énergie véhémente de ses discours, on lit sa vie dans Plutarque, lorsqu'on se place à l'époque où il a vécu, dans les positions où il s'est trouvé, on éprouve un intérêt au moins aussi puissant que celui que peut inspirer le héros d'une épopée ou d'une tragédie. Depuis le moment où il paraît sur la scène du monde, jusqu'à celui où il avale le poison, nous le voyons dans une lutte continuelle contre son destin, qui semble se jouer de lui avec cruauté. Le destin le terrasse à diverses reprises, jamais il ne le dompte. Quels mouvements tumultueux cette alternative perpétuelle d'espérances, tour à tour con-

ques et trompées, n'a-t-elle pas dû exciter dans cette âme forte? Combien il était naturel que ce visage grave fût, ainsi que nous le voyons dans son buste, sillonné par le chagrin et par l'indignation.

Maintenant, si nous cherchons à caractériser l'éloquence de Démosthène, nous trouverons qu'elle se fait surtout remarquer par la force et par le mouvement. Elle n'en appelle jamais aux sentiments tendres; elle n'excite que l'enthousiasme et l'admiration. Ses trois qualités spéciales sont : le bon sens, — la verve, — la sobriété. Or, ce sont précisément les trois mérites les plus éminents et les plus rares, ceux qui distinguent le petit nombre de génies exceptionnels arrivés aux limites de la perfection. Nous ne les apercevons, dans notre littérature française, par exemple, que chez Molière, Pascal, Bossuet et Voltaire prosateur (encore la sobriété lui manque-t-elle souvent). Depuis Démosthène, aucun orateur politique n'a retrouvé ces trois dons incomparables.

Il y joignait une diction pleine de vie, qu'il regardait comme la principale condition de son art. Quelqu'un lui ayant demandé quelle était la première qualité d'un orateur :

— L'action, répondit Démosthène.

— Et la seconde ?

— L'action.

— Et la troisième ?

— Toujours l'action.

Il croyait la véhémence de l'accent tellement indispensable pour persuader, qu'un Athénien étant venu se plaindre à lui d'un air tranquille d'avoir été maltraité :

— C'est faux, répondit Démosthène.

— Comment ! s'écria le plaignant en colère, vous osez soutenir que je n'ai pas été maltraité ?

— Ah ! maintenant, à la bonne heure, répondit l'orateur, vous parlez de manière à ce que je puisse vous croire.

Les défauts de Démosthène, nous les avons déjà indiqués, c'est un peu de désordre dans l'argumentation, une rudesse et une précipitation qui parfois peuvent blesser. — Mais que sont ces imperfections auprès des merveilleuses beautés qui frappent partout ; à quoi bon s'arrêter à ces taches dans le soleil ?

Comme homme, on pourrait aussi, sans doute, reprocher à Démosthène certaines erreurs, certaines faiblesses ; mais alors même qu'elles seraient mieux

prouvées, quel avantage y aurait-il à appuyer sur ces défaillances d'un noble cœur? Lorsqu'on trouve dans l'histoire un modèle de patriotisme et de persévérance, il convient de le laisser sur son piédestal, d'offrir ses vertus pour exemple et pour encouragement. L'ingratitude humaine n'a que trop de tendance à grossir les fautes, afin d'avoir le droit d'oublier les services. Pour notre part, nous ne chercherons jamais à abaisser les grands hommes, parce qu'ils ont été des hommes, c'est-à-dire des êtres fragiles, incomplets. Loin de travailler à affaiblir le sentiment d'admiration devenu si rare, nous l'encouragerons de toutes nos forces. Dans les époques difficiles, il faut surtout tenir compte aux hommes du bien qu'ils ont voulu accomplir, et ceux qui, comme Démosthène, ont tout sacrifié à la liberté de leur patrie doivent attendre qu'il leur sera beaucoup pardonné.

Je vous l'ai déjà annoncé, cette grande voix est la dernière que nous entendrons dans la Grèce; l'histoire littéraire de ce pays est terminée. Il ressemble maintenant à un champ dont les moissons ont été coupées ; tout au plus resterait-il à glaner quelques épis dispersés çà et là ; mais le temps nous manque pour cette œuvre, nous nous contenterons de la riche gerbe que nous avons re-

cueillie et dans laquelle vingt siècles ont trouvé le pain de l'art et de l'intelligence.

Démosthène était né à une de ces époques fatales, où il ne reste plus qu'à tailler la pierre funèbre d'une nation et à y graver son épitaphe.

Il la grava du moins en lettres immortelles.

Mais cette tombe, les siècles l'avaient en vain scellée; Dieu l'a rouverte de notre temps et la main des *hommes de bonne volonté* a aidé une nation morte à sortir de son linceul. — Personne, en Europe, n'ignore quel a été le rôle de la Suisse dans cette œuvre de résurrection. Si la Grèce vit, elle le doit surtout à deux citoyens de votre confédération; l'un, devenu son fils par l'adoption, Capo d'Istria; l'autre, à qui son dévouement pour cette noble cause a conquis le surnom de Philhellène [1]. Qu'on ne dise donc plus que la gloire des ancètres n'est pour les peuples qu'un vain héritage, puisqu'elle va à travers les siècles éveiller de pareilles sympathies. Ce sont les illustres morts de la Grèce qui, du fond de leur tombe, ont plaidé la cause de leurs descendants et les ont recommandés à l'Europe.

[1] *M. le chevalier Eynard, de Genève, qui a plus fait pour la Grèce moderne que tous les rois de l'Europe.*

Cette recommandation, nous l'avons entendue! — Barbares d'hier, nous n'avons pu oublier qu'Athènes a été la grande institutrice de nos pères; en aidant à la relever de ses ruines, nous n'avons fait que payer la dette de reconnaissance du monde civilisé.

CHAPITRE IV

La société romaine ; ce qui la différenciait de la société athénienne. — Caractère des Romains comme race — Premiers essais littéraires.— Nævius; Ennius ; Plaute. — Ce qu'était la comédie chez les Latins. — Comédies de Plaute imitées des Grecs ; *le Trésor*, *le Cordage*, *le Petit Carthaginois*. — Pièces originales. — *L'Aululaire*.

Nous avons annoncé l'asservissement définitif de la Grèce antique et son affaissement intellectuel ; ce grand mouvement qu'elle conduisait se trouve momentanément arrêté. — Où va-t-il reprendre? quel sera le champ d'asile de ces muses chassées par l'esclavage de la patrie d'Homère ? où est la terre libre qui doit les recevoir et les nourrir?

Cette terre sera une continuation de la contrée qu'elles abandonnent ; ce sera la grande Grèce ! Là vit un peuple encore inconnu, qui est venu à l'époque de Cimon demander à Athènes les lois de Solon et qui a

emporté comme une étincelle du feu sacré de la civilisation. Ce feu peut s'éteindre en Grèce, il revivra en Italie, entretenu par les Romains qui préparent la conquête du monde.

Nous allons donc changer de lieu ; à la littérature grecque va succéder la littérature latine ; mais avec un nouveau peuple, l'art va revêtir, sinon de nouvelles formes, au moins de nouvelles nuances.

Nous avons vu la société athénienne mobile, causeuse, spirituelle, toujours au théâtre, chez les philosophes ou chez les sophistes ; l'esprit est pour elle la grande affaire, il fait négliger le reste. On couronne les poëtes, on nomme les historiens généraux d'armée, on se réunit pour entendre la lecture des grandes chroniques d'Hérodote et on le pensionne au nom d'Athènes ; les supplices mêmes indiquent l'importance de la vie intellectuelle : Socrate boit la ciguë pour des idées !

Chez les Romains, rien de pareil. Les idées sont subordonnées aux faits ; on ne discute pas des suppositions, mais des affaires. La Grèce, c'est la jeunesse avec ses rêves, ses loisirs, ses passions idéales et ses caprices emportés ; Rome, c'est l'âge mûr avec son positivisme et son activité pratique.

Athènes a pour protectrice Minerve, c'est-à-dire la

grâce, l'industrie, le courage, personnifiés dans la déesse de l'intelligence ; Rome est sous l'invocation du Jupiter Capitolin, c'est-à-dire du gouverneur du monde, du régulateur des affaires humaines, enfin de la personnification de la puissance.

Voyons ce qu'était cette société romaine, qui succède à la société grecque dans l'histoire des lettres, c'est-à-dira de la civilisation.

La famille lui sert non-seulement de base, mais de modèle pour son organisation civile ; l'autorité paternelle est le point de départ.

Au foyer, le père décide si l'enfant vivra. A peine a-t-il vu le jour, qu'on le lui apporte, qu'on le dépose à ses pieds. S'il le relève, le nouveau-né est admis à la vie, s'il le laisse à terre, on ira le déposer au coin de quelque carrefour. L'existence même est un acte d'administration, une affaire que le chef de famille doit seul régler.

Au dehors, ce sont les pères réunis, ce qu'on appelle les patriciens qui gouvernent l'État.

Les clients leur font une famille politique. Ils sont tenus, comme de véritables fils, de soutenir le patron dans ses recherches de magistrature ou dans ses procès, de le racheter s'il est pris à la guerre, de doter ses

filles au besoin. En revanche, le patron défend les clients ; il les nourrit souvent par une distribution journalière d'argent ou de denrées; c'est ce qu'on appelle la *sportule.*

Vous le voyez donc, l'État n'est qu'une image de la famille ; la constitution politique a été calquée sur l'organisation naturelle du foyer domestique.

Au-dessous de cette société fortement établie vit un peuple d'esclaves. Ce sont les instruments de la nation romaine, *des choses*, *non des personnes*, comme le disent les lois latines.

Les mœurs de ces premiers Romains sont agrestes. Chaque citoyen cultive son domaine avec ses esclaves. Là est le progrès sérieux. En Grèce, le travail de la terre était généralement méprisé par l'homme libre. Les Spartiates, spécialement, répugnaient à toute occupation productrice. Les Athéniens, moins exclusifs, s'étaient appliqués au commerce, à la navigation, aux industries qui réclamaient l'invention ou le goût; mais pour eux, comme pour tous les Grecs, les travaux des champs étaient restés des œuvres serviles! Rome la première réhabilite cette noble occupation, les bras victorieux s'honorent de conduire la charrue. Au lieu de ces peuples de gentilshommes qui nous ont fait admirer jus-

qu'ici leur bravoure, leur élégance et leur génie, nous avons une nation de soldats laboureurs moins brillante, mais qui marche dans la véritable voie de l'humanité. Pour elle, le travail n'est plus un stigmate, c'est un devoir ; elle montre sans honte ses mains calleuses, et ses dictateurs, avant de recevoir le pourpre, achèvent le sillon commencé.

Seulement, vous devez le comprendre, ces mœurs rustiques sont médiocrement favorables au développement de l'art. Les premiers Romains s'inquiètent peu de ce qui relève du goût, ils ne songent qu'à ce qui crée la puissance ; peuple pratique avant tout, ils s'occupent de s'accroître par l'agriculture et par la guerre.

Juvénal nous a laissé un tableau admirable de ces citoyens de l'antique Rome qui, selon l'expression de l'un d'eux, Curius Dentatus, savaient *se passer de richesses pour commander à ceux qui en possédaient.*

« Alors un consul cueillait de sa main d'humbles légumes dans son petit jardin et les préparait lui-même sur son modeste foyer. . . . .
. . . . On gardait pour les fêtes solennelles le quartier de porc séché sur la claie ; au jour natal on en servait une tranche à ses proches avec un peu de viande fraîche, s'il en restait de la victime

offerte aux dieux, et on voyait l'invité, fût-il décoré de trois consulats, eût-il commandé les armées et exercé la dictature, quitter son travail plutôt que d'habitude pour se rendre à ce régal et descendre le penchant de la montagne sa houe sur l'épaule . . . .

Alors aussi le soldat grossier ne savait pas admirer les arts de la Grèce. Si, après avoir détruit une ville, il trouvait, dans sa part de butin, quelques coupes d'or ou d'argent, ouvrages des grands maîtres, il les brisait pour en parer son coursier ou son casque. Il aimait à montrer sur son cimier, à l'ennemi qui allait mourir, cette louve de Romulus adoucie par l'ordre du destin et allaitant, sous une roche, les deux fils de Mars, ou bien ce dieu lui-même, penché sur le casque, le corps nu tenant d'une main le bouclier, de l'autre la lance étincelante.

On servait alors la farine bouillie sur des plats toscans, et le peu d'argent qu'on avait ne brillait que sur les armes. »

Évidemment, toute littérature était impossible chez un pareil peuple ; ses spectacles étaient les débats du forum, et les triomples des généraux victorieux. Il allait voir les éléphants enchaînés, les proues de navires enlevées aux ennemis, les armes, les étendards, un peuple de captifs. — C'était là sa poésie. — Ses livres étaient les douze tables fixées aux murs des monuments et sur lesquelles il épelait la loi.

Pendant plusieurs siècles, il n'eut que ces trois occupations : — les terres à cultiver, — les peuples à soumettre. — le code à étudier. Ces premiers Romains sont des Spartiates sortis de leur couvent guerrier, et devenus gens d'affaires : vous les trouverez plus industrieux, plus hardis et plus actifs, mais d'une égale rudesse. Ils se ressentent toujours de leur origine de pâtres et de bandits. — Ils avaient commencé par transformer une louve en nourrice, c'était un symbole ; chez eux l'instinct sauvage persiste, seulement il s'utilise dans la guerre.

Pour que ces mœurs pussent changer, il fallait que la richesse des dépouilles enlevées aux peuples vaincus créât des désirs nouveaux. Il vint de la Grèce un air qui enivrait. La voix mélodieuse d'Athènes finit par amollir et par fasciner. Il y a dans Plaute (dont nous parlerons tout à l'heure) un personnage grossier, un campagnard qu'une coquette charmante entoure de séductions. Il répond d'abord par des injures ; puis sa voix s'adoucit ; il sourit, il se laisse dominer et finit par être tellement apprivoisé, que celle qu'il repoussait naguère le conduit comme un esclave ; le lion s'est fait chien de chasse pour la courtisane.

C'est l'histoire des Romains et de la Grèce. Par ses

arts, par son langage, par sa poésie, par toutes les séductions de son esprit et de sa grâce, celle-ci soumet le grossier descendant de Romulus ; du rustre elle fait presque un Alcibiade.

Mais, vous le voyez de prime abord, l'art n'est pas chose naturelle à Rome ; il y est apporté d'ailleurs. C'est un arbre étranger, d'abord cultivé en serre-chaude, qui ne s'acclimatera que difficilement, qui n'aura jamais la vigueur du plant qui pousse sur sa terre natale et dans son soleil. En Grèce, nous sommes entrés dans le royaume de la poésie par la porte de l'inspiration ; à Rome nous y entrerons par celle de l'imitation.

Cette transplantation de l'art chez le peuple romain se fit au moyen des grandes familles patriciennes. Enrichies par la guerre et les commandements de province, mises en rapport avec la Grèce, appelées à voir les chefs-d'œuvre de l'art dans le monde entier, leur curiosité s'aiguisa, leur goût fut éveillé. Les loisirs opulents leur permettaient d'étudier la langue d'Homère, de s'initier à la littérature d'Athènes. Ils s'en éprirent et voulurent la transporter à Rome.

Celle-ci y était si peu préparée, que la plupart des premiers auteurs latins ne lui appartiennent point. Les uns sont des esclaves comme Andronicus, Térence, Sy-

rus, Phèdre; les autres, des affranchis ou des fils d'affranchis comme Horace; d'autres enfin des étrangers, comme Ennius.

Et voyez, selon le peuple, la différence de forme des littératures naissantes.

Chez les Grecs, peuple d'intuition et d'expansion, l'art se révèle d'abord dans des chants à la divinité, dans des odes en l'honneur des héros, dans des épopées. La poésie puise à ses grandes sources : à la foi, à l'enthousiasme, au patriotisme.

Chez les Romains, peuple d'action, la littérature commence par l'action. Réalistes, ils débutent par l'imitation de la vie réelle. Chez toutes les autres nations le théâtre vient après la poésie religieuse et héroïque ; ici il la précède ! Les plus vieilles œuvres littéraires à Rome ne sont pas, en effet, des chants d'Orphée, des odes de Pindare, des poëmes d'Homère ; ce sont : les *improvisations fescenniennes,* espèce de chants tantôt à une seule voix, tantôt en chœur, tantôt en dialogues ; quelque chose comme les représentations de Thespis. Ces jeux furent appelés *saturæ,* c'est-à-dire *mélange, farce.*

L'an de Rome 514 (24 ans av. J.-C.), Sivius Salinator acheta un esclave grec, Andronicus ; il en fit le précepteur de ses enfants, puis l'excita à écrire. Andronicus

imita des pièces grecques, et ces imitations excitèrent un enthousiasme général. L'aristocratie crut qu'elle avait enfin un poëte latin ; elle éleva une statue à Andronicus.

Quelques années plus tard parut le Campanien Nævius qui, après avoir arrangé, comme son prédécesseur, des tragédies grecques pour le théâtre romain, songea à tirer quelque chose de son propre fond. Séduit par la liberté de l'ancienne comédie d'Athènes, il voulut introduire sur la scène des pièces satiriques nommées *atellanes*, mais il suivit une inspiration précisément contraire à celle d'Aristophane. Celui-ci avait écrit pour l'aristocratie d'Athènes ; Nævius composa pour la démocratie de Rome ; les railleries du premier allaient frapper le peuple, celles du second s'adressèrent aux patriciens.

« — Allons, souffre de bonne grâce, dit un de ses personnages à son esclave, le peuple souffre bien ! » (*populus patit*, *tu patias modo*).

Ailleurs il s'écrie : « Quoi ! ce que j'approuve, ce que j'applaudis au théâtre, ne pourra librement vexer nos rois du sénat ? Oh ! la tyrannie domine ici la liberté [1]. »

[1] *Quæ ego in theatro hic meis probavi plausibus, ea non audere quemquam regem rumpere quantò libertatem hanc hic superat servitus absolute.*

Les Métellus et les Scipion furent surtout l'objet de ses épigrammes.

« — Les Métellus naissent consuls à Rome, » dit-il dans une de ses pièces (*fato Metelli Roma fiunt consules*); ce à quoi ils répondirent par un vers renfermant cette menace : « Les Métellus porteront malheur au poëte Nævius (*dabunt malum Metelli Nævio poëtæ*).

Ils le firent, en effet, jeter en prison ; mais cette vengeance ne rendit pas Nævius plus circonspect ; il attaqua Scipion, qui invoqua contre lui la loi des XII tables, d'après laquelle le diffamateur était condamné à mort. Les tribuns du peuple durent intervenir pour sauver le poëte, encore ne purent-ils lui épargner la honte d'une exposition publique, si l'on en croit Plaute, qui parle de « la triste figure du Campanien, cloué à la colonne, « avec deux gardes qui ne le quittaient ni jour ni nuit [1].

Nævius, obligé de s'exiler, plaignit l'originalité latine, ainsi arrêtée dans ses essais, et alla mourir en Afrique.

Cette conduite des patriciens de Rome reporte naturellement la pensée vers les Athéniens, toujours prêts à rire d'eux-mêmes, pourvu que l'épigramme fût bien aiguisée, et applaudissant aux railleries d'Aristophane ;

[1] *Nam os columnatum poëtâ incsse audivi barbaro, cui bini custodes semper totis horis accubant.*

mais la noblesse latine n'avait l'esprit ni assez souple ni assez libéral pour s'amuser d'une pareille satire. La rudesse primitive était masquée plutôt qu'adoucie dans ces campagnards de la veille. Au reste, nous connaissons trop peu de vers de Nævius pour savoir si la persécution des grands tua en lui un vrai poëte.

Nous en possédons davantage d'Ennius.

Il était né à Radies, dans la Calabre, 240 ans avant J.-C. — Il alla vivre en Sardaigne, alors soumise aux Romains et devint l'ami de Caton l'Ancien qui y était préteur, il lui enseigna même le grec. Caton l'emmena à Rome et lui donna une maison sur l'Aventin. Il vécut là dans la familiarité de Scipion, et l'Africain voulut qu'il partageât sa sépulture.

Ennius avait mis en vers les annales romaines et s'appelait lui-même l'*Homère latin !* La modestie ne paraît pas, au reste, avoir été sa vertu dominante. La preuve en est dans l'épitaphe qu'il composa pour son mausolée. Elle fut gravée au-dessous de la statue que les Scipions érigèrent à sa mémoire. En voici la traduction :

« Voyez, ô citoyens, ce simulacre qui vous représente le vieil Ennius ; c'est lui qui a raconté les grandes actions de vos pères. — Que personne ne pleure ma mort, car je vis à jamais dans la voix des générations ! »

Malgré cette promesse d'immortalité que le poëte calabrais s'était faite à lui-même, sa gloire ne paraît pas avoir été de très-longue durée, même chez les Romains. Ce qui nous reste de lui fait médiocrement regretter ce qu'on a perdu. C'est une poésie rocailleuse, inégale, où brillent seulement, de loin en loin, quelques beaux vers, ce qui faisait dire à Virgile, accusé de les lui avoir quelquefois empruntés, qu'on *devait lui savoir gré de retirer ces perles du fumier d'Ennius.*

Mais entre lui et Nævius avait paru un écrivain dont les œuvres nous sont restées, au moins en partie, et qui, pour les modernes, est le plus ancien monument de la poésie latine, — nous voulons parler de Plaute.

Plaute était né à Sarsine, bourg de l'Ombrie, 224 ans avant J.-C., sous le consultat de ce Flaminius vaincu par Annibal à Trasimène.

Il vint à Rome, où il se fit entrepreneur de spectacle; mais, après s'être enrichi, il perdit tout, tomba dans la misère, et, conformément à la loi des XII tables, devint l'esclave d'un créancier qu'il n'avait pas payé. Il tourna quelque temps la meule d'un moulin, — ce qui était le plus rude de tous les travaux serviles, — redevint libre et rétablit ses affaires au théâtre. — On lui a attribué cent vingt pièces; nous n'en possédons que vingt.

Plaute est le seul auteur comique vraiment original chez les Latins. Térence, qui l'emporte, comme nous le verrons, par l'élégance et par la logique, ne nous a laissé que des imitations du théâtre grec. Plaute, au contraire, abonde en inventions heureuses, en caractères vivement crayonnés, en combinaisons plaisantes; il a ouvert la route toujours suivie depuis par les poëtes comiques des théâtres modernes.

Ce qui prouve, au reste, la persistante vitalité de ses œuvres, c'est que, représentées pour la première fois à l'époque de Caton, elles l'étaient encore près de cinq cents ans plus tard, sous Dioclétien.

Faut-il ajouter que tout récemment (le 5 mars 1844) une tête couronnée a voulu assister à la représentation d'une de ses pièces (*les Captifs*), jouée dans la langue originale par les étudiants de l'université de Berlin? Les décorations représentaient une place et une rue de Pompéia; les costumes, d'une vérité scrupuleusement historique, avaient été donnés par le roi, et des odes d'Horace, mises en musique par Meyerbeer, servaient d'intermèdes. — L'auditoire était composé de savants, de princes et d'hommes d'État, conviés officiellement, ce jour-là, à s'amuser en latin.

Ne pouvant prendre un aussi savant divertissement,

nous tâcherons de vous faire connaître Plaute comme nous vous avons fait connaître les poëtes grecs, par l'analyse et la traduction ; mais, avant d'entrer dans l'examen de son théâtre, il importe de chercher quels étaient les éléments de la comédie chez les Romains.

Nous avons dit, en parlant d'Aristophane, comment son genre s'était transformé sous ses propres mains et par quelles nécessités nouvelles, à la comédie pamphlétaire avait succédé la comédie anecdotique. Au lieu d'une fantaisie satirique, on avait eu un roman ; au lieu de plaidoyers en action, des peintures de mœurs.

Cette nouvelle comédie était la seule possible chez les Romains (nous avons vu quel avait été le sort de Nævius pour avoir voulu retourner un instant à celle d'Aristophane) ; restait à savoir si la société latine lui offrait un cadre favorable.

Le poëte pouvait chercher la comédie de mœurs ou au dehors, en représentant les luttes du forum, les discussions du sénat, toutes les intrigues des patriciens et toutes les rancunes populaires ; ou au dedans, en étudiant les désordres tantôt plaisants, tantôt sinistres du foyer domestique.

Mais ni le forum ni le sénat ne pouvaient être mis en scène sans les patriciens, qui donnaient les spectacles,

et l'on pouvait dire des magistrats de Rome ce que Molière avait dit, à propos du *Tartufe*, des magistrats de Paris : — *Ces messieurs ne veulent pas qu'on les joue.* Quant au foyer domestique, il restait muré ! La famille, protégée par les dieux pénates, était un sanctuaire où le regard ne devait point pénétrer.

Ainsi vous enleviez au poëte la vie publique, c'est-à-dire l'occasion des satires puissantes, des nobles élans ; vous lui interdisiez la vie privée, ou ce qui donne au drame son intérêt et sa réalité ! Dès lors que lui restait-il ? — Les anecdotes : quelques friponneries d'esclaves, quelques étourderies de jeunes gens, quelques sottises ou quelques vices de vieillards, — tout au plus la peinture d'un caractère assez général pour rendre l'allusion impossible.

Et ce n'eût rien été encore si vous lui eussiez laissé avec la femme tout le domaine des sentiments vifs, tendres et délicats ; mais la femme était absente. — Je parle de celle qui mérite ce nom, de l'Ève d'Adam. — Dès lors plus de charme, plus d'amour, plus d'intime poésie.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier quand on lit la comédie des Latins. Ils ignoraient complétement ce que nous appelons la *société*, c'est-à-dire ces relations régulières et polies des deux sexes dans une continuelle ma-

nifestation de passions contenues, de goûts échangés, de services et d'égards réciproques. Or, c'est là véritablement la matière de la comédie, car c'est là que les mœurs se trahissent sous des aspects suffisamment voilés pour que l'œil s'y arrête sans être forcé de se baisser; c'est là que l'homme et la femme, en luttant ou en s'associant, produisent ces mille incidents qui appellent le rire ou les larmes, et dont on a composé la comédie et le drame modernes.

Chez les anciens, la femme, mère ou fille de famille, vit dans le gynécée et y file la laine sans aucun rapport avec les hommes du dehors. A la place de nos salons, on n'a que les maisons des Aspasies, celles des marchands d'esclaves ou des joueuses de flûte!..... Quelque chose comme les boudoirs de nos danseuses d'opéra: « C'est là, dit Plaute, qu'est le rendez-vous de tout le monde, du plébéien et du chevalier, de l'honnête homme et du fripon. » Vous voyez dès lors dans quel monde va se mouvoir l'intrigue de la comédie romaine; combien les personnages en seront nécessairement bornés, et remarquez que, même pour ces personnages, le milieu latin est encore un obstacle. Il y a dans la toge une majesté qui gêne l'intrigue; ses plis sont trop pesants pour l'activité scénique; le titre de citoyen

romain est une telle consécration, que celui qui le porte ne peut exciter le rire. Aussi l'auteur sera-t-il forcé de transporter la scène en Grèce, où moins de morgue permet à l'invention plus de fantaisie, au langage plus d'audace plaisante. De temps en temps les acteurs ont soin d'en avertir le public. Un esclave dit : « Ce que je fais vous paraît trop libre, mais vous saurez qu'à Athènes, où je suis dans ce moment, la chose nous est permise. »

Intellectuellement, le théâtre romain n'a donc de ressources que celles qui lui viennent de la Grèce et que nous connaissons en partie ; matériellement, c'est autre chose ; les moyens de mise en scène ne sont point inférieurs à ceux d'Athènes. Au temps de Plaute, il n'y avait pourtant à Rome que des théâtres temporaires, élevés chaque année à l'époque des jeux scéniques, ou dans l'intervalle, grâce à la générosité de quelque patricien, car c'était toujours un particulier qui faisait les frais de la représentation.

Ces frais devaient monter à des sommes incroyables, si l'on en juge d'après le luxe de quelques-uns de ces théâtres transitoires. Le marbre et le bronze y étaient prodigués ; un donneur de jeux montra sur l'un d'eux une décoration complète en ivoire ; un autre voulut al-

ler plus loin et la fit en argent ; un troisième renchérit encore, il la voulut d'or.

A plusieurs reprises on essaya d'élever des théâtres permanents ; le sénat s'y opposa dans la crainte que le peuple ne s'accoutumât ainsi à l'oisiveté, et il fit démolir celui qu'avait élevé Lucius Cassius ; les matériaux furent vendus à l'encan.

Il y avait même défense, dans ces premiers temps, d'assister assis aux représentations ; on voulait, par la fatigue, éloigner les spectateurs ; mais cette sévérité finit par fléchir. Pompée fit construire un théâtre, et, pour le déguiser, il y joignit un petit temple de Vénus, dont il annonça la consécration, en avertissant qu'on avait ajouté *quelques gradins* au-dessous, pour ceux qui voudraient s'asseoir. — Ces *quelques gradins* pouvaient recevoir *quarante mille* spectateurs !

Les acteurs qui paraissaient sur le *proscenium* étaient grandis, comme à Athènes, par des cothurnes ou des brodequins, épaissis par des vêtements bourrés, ils eurent les traits couverts d'un masque, jusqu'à Roscius, qui parut à visage découvert. Sur le devant du théâtre, un joueur de flûte donnait le ton, afin d'empêcher l'accent de baisser ou de se fausser. Chaque pièce avait ainsi sa modulation conservée par écrit ; si l'on chan-

tait, un acteur gesticulait (c'était l'histrion), tandis que l'autre faisait entendre sa voix dans la coulisse.

Les conséquences d'une pareille organisation sont faciles à prévoir.

D'abord il y avait dans la diction peu de nuances ; c'était une sorte de récitatif mesuré ; — point de physionomie variée pour le personnage, le masque s'y opposait ; — tous les effets, grossis à cause de la distance, tournaient à la grimace ; — les efforts auxquels était obligé l'acteur amenaient vite la fatigue ; de là, des pièces très-courtes ; — enfin, l'impossibilité d'obtenir un complet silence et de fixer continuellement l'attention d'une telle multitude, avait nécessité un prologue dans lequel on expliquait d'avance la pièce.

Maintenant, figurez-vous un de ces immenses théâtres ; voyez cette foule souvent ivre (c'est Horace qui nous le dit), toujours bruyante, illettrée, inattentive... C'est d'elle qu'il faut se faire comprendre et applaudir.

En se pénétrant bien de la difficulté de la tâche, on admirera mieux la manière dont Plaute a su la remplir.

Parmi les vingt pièces qui nous restent de lui, plusieurs sont imitées du Grec Diphile, qui vivait environ 300 ans avant J.-C. ; d'autres, de Philémon et de Ménandre, poëtes à peu près contemporains de Diphile.

Avant d'en venir aux pièces originales de Plaute, nous nous arrêterons un instant à ces imitations, ce sera un moyen de compléter l'étude du théâtre comique chez les Grecs.

Aristophane ne nous a révélé que la comédie satirique; grâce à Plaute, nous allons connaître la comédie anecdotique, ce sera l'anneau qui liera le théâtre grec au théâtre latin. Ne nous refusons pas le plaisir de respirer une dernière fois ce parfum de la poésie hellénique ; nous reconnaîtrons la voix de la muse d'Athènes, même à travers l'accent un peu rude de l'Ombrien.

Parmi les pièces que nous venons de nommer, nous en choisirons deux : *le Trésor*, de Philémon, et *le Cordage,* de Diphile.

Dès le prologue de la pièce du *Trésor*, nous retrouvons l'inspiration ingénieuse des Grecs. On voit paraître le luxe suivi de l'indigence, à laquelle il montre la maison du dissipateur Lesbonique.

— Entre là, ma fille, lui dit-il. Et, se retournant vers les spectateurs, il ajoute :

Il y a dans cette maison un jeune fou, qui, grâce à mes soins, a dissipé son patrimoine; comme il n'a plus rien dont il puisse me faire présent, je lui donne ma fille, qui lui tiendra désormais compagnie.

Lesbonique a, en effet, profité de l'absence de son père Charmide pour dissiper tous les biens dont il devait hériter. Il a vendu la dernière maison qui lui restait à Callicidès, un des amis de sa famille; mais celui-ci ne l'a achetée que parce qu'il sait qu'elle renferme un trésor dont il veut se servir pour doter la sœur de Lesbonique, qu'aime le fils de Philton.

Ces explications occupent les premières scènes.

Lesbonique se montre enfin suivi de Stasime, son esclave, une sorte de Scapin fourbe, gourmand et philosophe. — C'est au moment même où Philton le cherche pour lui demander la main de sa sœur, au nom de son fils.

LESBONIQUE, *à Stasime.*

Il n'y a pas quinze jours que tu as reçu de Callicidès quarante mines pour prix de cette maison, n'est-ce pas, Stasime?

STASIME.

Oui..... je me le rappelle parfaitement.

LESBONIQUE.

A quoi cet argent a-t-il été employé?

STASIME.

En dîners, en bons vins, en bains parfumés, en essences. Le pâtissier, le pêcheur, le boucher, le cuisi-

nier, le marchand de légumes, de volailles, de fleurs, ont dévoré le tout plus vite que le millet qu'on jette aux fourmis.

LESBONIQUE.

Tout cela n'a pas coûté six mines.

STASIME.

Et ce que je vous ai volé !

LESBONIQUE.

Ah ! c'est là l'article le plus fort.

STASIME.

Vous ne pourriez pas le prouver, ainsi n'en parlons plus..... D'ailleurs, j'oubliais les mille drachmes olympiques qu'il a fallu payer au banquier.

LESBONIQUE.

Parce que j'avais cautionné ?

STASIME.

Dites parce qu'on vous a dupé. — Vous avez répondu follement pour ce jeune homme que vous disiez si riche.

LESBONIQUE.

Que veux-tu ? c'est fait.

STASIME.

Mais l'argent est perdu.

LESBONIQUE.

C'est fait aussi... — Je viens de recevoir tout à l'heure ce malheureux, j'en ai eu pitié.

STASIME.

Voilà ! vous avez pitié des autres, et vous êtes sans pitié pour vous-même.

. . . .

PHILTON, *à part.*

Il est temps de les aborder. (*Haut à Lesbonique.*) Philton souhaite le bonjour au maître et au valet, à Lesbonique et à Stasime.

LESBONIQUE.

Que les dieux vous accordent, Philton, tout ce que vous désirez. — Que fait votre fils ?

PHILTON.

Il vous veut du bien.

LESBONIQUE.

Mon cœur le paye de retour.

. . . .

PHILTON.

Il m'a député vers vous pour resserrer encore nos liens de voisinage et d'amitié. Il veut prendre votre sœur pour femme ; je lui donne mon consentement et je désire vivement cette union.

LESBONIQUE.

Ah ! je vois votre pensée... Vous venez insulter à ma mauvaise fortune par votre prospérité.

PHILTON.

Je suis homme ainsi que vous ; que Jupiter me fou-

droie si je veux vous railler. Ce serait à mes yeux un acte infâme. Je vous le répète, mon fils demande votre sœur en mariage.

LESBONIQUE.

Je ne puis me faire illusion sur l'état de mes affaires ; il n'y a pas d'égalité entre nous ; cherchez une autre alliance.

STASIME, *bas.*

Avez-vous perdu l'esprit de refuser un semblable parti ? Ce n'est pas seulement un ami, c'est une mine d'or que vous trouvez là.

. . . .

LESBONIQUE, *en colère.*

Je te crève un œil si tu dis un mot.

STASIME.

Eh bien, si je ne puis parler avec deux yeux, que je devienne borgne ; mais je parlerai.

PHILTON, *à Lesbonique.*

Ainsi vous refusez parce que votre bien n'est pas comparable au nôtre ? — Mais voyons : si vous vous trouviez dans un festin populaire, assis à côté d'un riche, resteriez-vous sans manger devant un plat de votre goût, parce que ce riche serait votre voisin ?

LESBONIQUE.

Non, sans doute, je mangerais, à moins qu'il ne s'y opposât.

STASIME, *vivement.*

Et moi, quand même il s'y opposerait ; je mangerais de toutes mes dents..... je lui enlèverais plutôt les morceaux ! Non, je ne lui abandonnerais rien de ma subsistance ! Ah ! ce n'est pas à table qu'il faut être honteux... c'est au combat.

PHILTON, *souriant.*

A la bonne heure.

STASIME, *avec feu.*

Je le déclare ; je céderai à mes supérieurs le pas, les dignités, le rang ; mais les droits de mon ventre ! à moins qu'on ne m'assomme, jamais ! jamais ! . . .

PHILTON, *à Lesbonique.*

Songez-y, Lesbonique, l'opulence est peu de chose pour nous autres chétifs, mortels ; dès que ce souffle de vie s'éteint, riches ou pauvres, nous sommes confondus dans le grand recensement, aux bords de l'Achéron..... Il ne s'agit, dans cette circonstance, ni de rang, ni de richesse, mais de votre amitié. Je demande votre sœur, sans dot, pour mon fils.

STASIME, *à part.*

Dieux immortels ! le bon parti !

LESBONIQUE.

Philton, je suis flatté que vous me jugiez digne de votre alliance. Quoique mes folies m'aient réduit à un triste état, je possède encore une terre sous les murs de

la ville, je la donnerai en dot à ma sœur; c'est, avec la vie, la seule chose qui me reste.

PHILTON.

Je ne tiens pas du tout à la dot.

LESBONIQUE.

J'en veux donner une.

STASIME.

Quoi! donner votre terre, cher maître, notre nourrice, notre mère..... Ne le faites pas, au nom du ciel! Qu'aurions-nous après pour manger?

LESBONIQUE.

Tais-toi! Ai-je donc des comptes à te rendre?

STASIME, *à part.*

Nous sommes morts si je ne trouve un expédient. — Philton, je voudrais.....

PHILTON.

Quoi donc?...

STASIME.

Vous dire un mot.

PHILTON.

Volontiers.

STASIME, *le prenant à part.*

J'ai un secret à vous confier.... mais vous ne le direz ni à mon maître ni à personne?

PHILTON.

Non, tu peux parler sans crainte.

STASIME.

J'en jure par les dieux et par les hommes ; gardez-vous d'accepter cette terre pour vous ou pour votre fils. — Vous en saurez les raisons.

PHILTON.

Je serais curieux de les connaître.

STASIME.

D'abord, et avant tout, sachez que lorsque la charrue y travaille, les bœufs ne manquent jamais de mourir au cinquième sillon.

PHILTON.

Bah !

STASIME.

L'entrée des enfers est juste au milieu de notre champ..... ce qui fait que le raisin pourrit avant de mûrir.

LESBONIQUE, *à part.*

Il cherche sans doute à persuader au bonhomme qu'il doit prendre la dot. — C'est un fripon, mais il m'est dévoué.

STASIME, *confidentiellement à Philton.*

Ce n'est pas tout ; dans les meilleures années, notre terre rapporte trois fois moins qu'on y a semé.

PHILTON.

Que n'y sème-t-on alors les mauvaises mœurs !

STASIME.

Tous ceux qui l'ont possédée ont été victimes de la fatalité. Les uns sont en exil, les autres morts... beaucoup se sont pendus. — Le propriétaire d'aujourd'hui, voyez à quelle extrémité il se trouve réduit.

PHILTON.

Qu'on ne me parle plus de cette terre-là.

STASIME.

Ah ! vous vous récrieriez bien davantage si je vous contais tout ! — Les arbres y sont frappés de la foudre l'un après l'autre ; les pourceaux y ont des esquinancies ; les brebis y deviennent galeuses et n'ont pas plus de laine que sur ma main..... enfin la plus patiente, la plus dure espèce d'hommes, les esclaves syriens n'y peuvent vivre six mois. — Tout le monde y meurt à la canicule !

PHILTON.

Je te crois ; mais si le champ est tel, on devrait, pour le bien public, y envoyer tous les coquins. — N'y va pas, Stasime, il pourrait t'arriver malheur.

Tout se dénoue au retour du père de Lesbonique, Charmide, qui arrive enrichi par le commerce. Le tré-

sor qu'il avait caché dans la maison vendue à Callicidès a été d'ailleurs fidèlement conservé par celui-ci, Philton réconcilie le fils dissipateur et le père irrité, à condition que le premier épousera une jeune fille qui lui est depuis longtemps destinée. « — Qu'il épouse cent femmes, répond Charmide tout en colère, il ne sera pas encore assez puni ! » Mais il finit par s'apaiser, et la pièce se ermine par la demande ordinaire adressée aux spectateurs : — *Applaudissez !* — c'est l'équivalent du couplet final de nos vaudevilles contemporains.

Vous avez pu reconnaître dans le plan, dans les personnages, dans le dialogue même tous les éléments de notre ancienne comédie française. Il semble seulement que le poëte grec interprété par Plaute a quelque chose de plus magistral. Vous avez entendu les observations de Philton sur les mauvaises mœurs, sur l'égalité devant la mort ; Stasime lui-même, le bouffon de la pièce, a parfois des velléités dogmatisantes.

« — Les lois, dit un des personnages, défendent de fuir devant l'ennemi ; mais les mœurs du jour le permettent.

— Oui, répond philosophiquement Stasime, les lois obéissent maintenant aux mœurs,... et plût aux dieux que les enfants montrassent autant d'obéissance à leurs

pères ! Aussi, voyez ces malheureuses lois, on les pend à toutes les murailles avec de gros clous ; ne vaudrait-il pas mieux y pendre les mœurs du temps? »

Voilà la note sérieuse qu'on n'entend jamais dans notre vieille comédie. Le théâtre grec conserve, malgré tout, quelque chose de son origine ; on y retrouve l'enseignement philosophique ; le poëte laisse voir qu'il est du pays de Socrate et de Platon ; il n'amuse pas seulement, il instruit et il relève.

Dans la pièce imitée de Diphile et intitulée *le Cordage*, la fable est un peu plus complexe que dans *le Trésor*.

Au moment où l'action commence, le théâtre représente une mer agitée. On voit d'un côté, sur le rivage, un petit temple dédié à Vénus ; de l'autre une maison, et, dans le lointain, la ville de Cyrène.

C'est une étoile qui descend du ciel pour exposer le sujet de la pièce.

Elle raconte qu'elle et ses sœurs brillent pendant toute la nuit dans le firmament ; mais qu'aux premières clartés du jour, elles descendent chez les hommes pour observer leurs actions, punir les méchants et protéger les bons. Ayant vu qu'un marchand d'esclaves, Labrax, quittait le port de Cyrène en emmenant la jeune Pa-

lestra qu'il voulait séparer de Pleusidippe quelle aimait et dont elle était aimée, l'étoile secourable a envoyé une tempête qui a fait périr le vaisseau du marchand; Palestra, rejetée au rivage par les flots, est recueillie dans le temple.

Cependant Labrax n'a pas *bu à la coupe de nécessité*, comme dit le poëte; il s'est également sauvé après avoir perdu tous ses bagages; il aborde ruisselant d'eau et s'écrie, en apercevant les joncs qui croissent dans la mer.

« O roseaux! roseaux! combien je vous porte envie, à vous qui avez l'avantage d'être secs au milieu des flots! »

Il découvre alors l'asile de son esclave fugitive, Palestra, et l'arrache du temple où elle s'est réfugiée. Mais Démonès, le propriétaire de la maison bâtie sur le rivage, arrive à son secours en apprenant que Palestra est d'Athènes comme lui et il la remet sous la protection de la déesse, tandis que Labrax sort en annonçant qu'il va chercher main-forte pour faire valoir ses droits.

Dans ce moment arrive un esclave de Démonès qu'on

avait envoyé à la pêche. Il porte un filet et, dans ce filet, une cassette enveloppée d'un cordage. Après s'être assuré qu'il est seul, il jette le filet à terre.

GRIPUS.

« O Neptune ! mon patron, habitant des plaines salées et poissonneuses, je te remercie ! tu m'as renvoyé de tes sacrés domaines sain et sauf, sans avoir endommagé ma petite barque. — Et, grâce à elle, j'ai fait aujourd'hui une pêche, mais une pêche peu commune ! (*Il entr'ouvre le filet et en retire ce qu'il y a caché.*) Un coffret ! que renferme-t-il ? je l'ignore ; mais, au poids, je suis persuadé que c'est de l'or ! et personne ne m'a vu le pêcher ! Voilà une bonne occasion, Gripus, de redevenir libre et de sortir des rangs du peuple ; oui, voici ce que je veux faire. — J'irai trouver mon maître ; je lui parlerai adroitement, je ne lui proposerai le prix de mon affranchissement que peu à peu ; et quand je serai libre ! oh ! quand je serai libre, j'achèterai une terre, une maison de ville, des esclaves. J'équiperai de grands navires pour faire le commerce. Les rois chez qui je voyagerai me prendront pour un de leurs pareils, et, afin de soutenir la gageure, je ferai construire une galère pour mon usage particulier. Je côtoierai les villes maritimes, je me ferai une haute renommée dans le monde ; je bâtirai une immense ville bien fortifiée, et je lui donnerai le nom de *Gripopolis !* monument éternel de ma gloire et de mes grandes actions ! — ce sera la capitale de mon empire ! — Peste !

voilà de belles résolutions ; — mais cachons ce coffret. — J'y pense maintenant ; ce soir, roi Gripus, tu souperas avec du pain noir trempé dans un peu de vinaigre et de sel. »

Il va partir, lorsque arrive un esclave étranger, le valet de ce Pleusidippe qui aime Palestra ; il a tout vu, il a reconnu le coffret comme faisant partie des bagages de Labrax, le marchand d'esclaves ; il accourt vers notre pêcheur, au moment où celui-ci tient le cordage qui enveloppe la cassette.

TRAKHALION.

Holà ! arrête.

GRIPUS.

Pourquoi arrêter ?

TRAKHALION.

Laisse-moi replier ce cordage que tu tires.

GRIPUS, *cachant le cordage et le coffret.*

Fais-moi le plaisir de passer ton chemin.

TRAKHALION.

Non, non, je veux t'aider ; tu connais le proverbe : *Service rendu à gens de bien ne périt point.*

GRIPUS.

Hélas! mon pauvre garçon, il a fait cette nuit une tempête furieuse ; je n'ai pris aucun poisson ; ne va pas te figurer que j'en ai ! mon filet est vide.

TRAKHALION.

Aussi n'ai-je que faire de poissons ; je ne te demande qu'un instant d'entretien...

. . . .

GRIPUS.

Eh bien, parle ; qu'y a-t-il ?...

TRAKHALION.

Veux-tu me donner un conseil ?...

GRIPUS.

Voyons...

TRAKHALION.

Écoute : — J'ai surpris un voleur en flagrant délit. Comme je savais le nom de celui qu'il volait, je me suis approché du maraud et je lui ai dit : — Je connais le propriétaire de la chose ; mais cède-m'en la moitié et je serai discret. — Il ne m'a pas encore répondu. A ton avis, quelle est la part qui me revient légitimement dans le vol ? N'est-ce pas la moitié ?

GRIPUS.

Au moins, mon cher, s'il te la refuse, va tout dire au propriétaire.

TRAKHALION.

Eh bien, c'est décidé. — A présent, écoute-moi... tout ceci s'adresse... à toi!

GRIPUS.

Hein?

TRAKHALION.

Le coffret que voilà, je sais à qui il appartient.

GRIPUS.

Que veux-tu dire?

TRAKHALION.

Je sais de quelle manière il a été perdu.

GRIPUS.

Et moi de quelle manière il a été trouvé... Si tu connais l'ancien propriétaire, moi je connais le nouveau... et personne ne le retirera de mes mains...

TRAKHALION.

Comment, pas même son maître?

GRIPUS, *vivement.*

Son maître c'est moi! je l'ai pêché... Les poissons qui nagent dans la mer ne m'appartiennent pas, et cependant, quand je les prends, ils deviennent ma propriété... la mer est à tout le monde.

TRAKHALION.

Alors, il en est de même du coffret que tu y as trouvé!... *il est à tout le monde et je le prends.*

GRIPUS.

.... Du tout. Rien ne m'appartient dans les eaux avant que j'aie jeté mon hameçon ou mes filets; mais tout ce que j'y prends m'est acquis, personne n'a rien à y voir.

TRAKHALION.

En fait de poissons, mais non en fait de mobilier.

GRIPUS.

Philosophe, va!

TRAKHALION.

Mais, sorcier que tu es, as-tu jamais vu pêcheur prendre ou porter au marché un poisson appelé coffret?...

GRIPUS.

Comment? tu ne sais pas qu'il y en a un de ce nom?

TRAKHALION.

Quoi, vaurien, tu soutiendras un pareil mensonge?

GRIPUS.

Oui,... je dois le savoir mieux que toi, peut-être,

puisque je suis pêcheur. On en prend rarement, c'est vrai, parce que c'est l'espèce de poissons qui approche le moins du rivage.

TRAKHALION.

Ah! pendard! tu t'imagines m'en faire accroire. — Mais, voyons, réponds, de quelle couleur est le poisson-coffret?

GRIPUS, *embarrassé.*

De quelle couleur?... Il y en a qui sont de celle que tu vois, mais en très-petite quantité... on en trouve de rouges, de noirs...

TRAKHALION, *menaçant.*

... Prends garde alors de leur ressembler, et que ta peau, après être devenue rouge, ne tourne au noir.

Gripus continue à résister; mais enfin Trakhalion et lui prennent pour arbitre le maître même de Gripus, le vieux Démonès. — Le coffret est ouvert, on y trouve les hochets que portait Palestra lorsqu'elle fut enlevée à ses parents et Démonès reconnaît en elle sa fille.

Gripus revient alors au coffret qu'il veut toujours garder; Démonès lui répond.

« Gripus, Gripus, il y a des filets tendus sur le che-

min de la vie, où tous les jours, je ne dis pas des poissons, mais des hommes, se laissent prendre par quelque appat caché qui les y attire! — Mais, quand on surveille sa conscience, on évite les piéges, et l'on jouit sans remords de ce qui a été bien acquis. — Je suis convaincu que ce coffret, rendu à son propriétaire, nous fera plus de profit que si nous le gardions!... »

GRIPUS, *avec humeur.*

Écoutez, mon maître : l'autre jour, au théâtre, j'ai entendu débiter ces belles maximes; tous les spectateurs les ont applaudies; mais une fois sorti, pas un d'eux n'a voulu les suivre.

Cependant Démonès persiste et Gripus, désespéré, veut se pendre avec le cordage qui entourait la cassette, lorsqu'une idée lui vient. Il se ravise et court à la rencontre de Labrax, à qui il promet de lui faire retrouver son coffet s'il veut lui donner un talent. Labrax accepte; Gripus le conduit à son maître qui rend le coffret et il achète sa liberté avec la somme que lui remet le marchand d'esclaves. Démonès lui donne le soufflet d'affranchissement en lui disant :

— Va, tu ne me friponneras plus.

Il marie sa fille Palestra à Pleusidippe, et, se retour-

nant vers les spectateurs, il les invite à venir souper avec lui *dans seize ans !*

Une autre pièce, imitée de Ménandre par Plaute et intitulée *Pœnulus* (*le Petit Carthaginois*), a beaucoup occupé les commentateurs, moins pour les deux ou trois scènes charmantes qu'elle renferme que pour une particularité qui intéressait l'étude des langues antiques.

Un des personnages de la pièce parle un langage inconnu, que Plaute nous a donné pour du carthaginois, et les philologues n'ont pas manqué d'y chercher des rapports avec les dialectes survivants qui passent chez nous pour les plus anciens. — Les uns y ont reconnu du basque, d'autres du celtique. — Nous nous permettrons d'émettre une opinion qui scandalisera sans doute les érudits ; c'est que le prétendu carthaginois pourrait bien n'être qu'une langue de fantaisie inventée par Plaute ou par Ménandre. Le fait ne serait pas nouveau au théâtre. Tout récemment encore, Balzac, dans son drame de *Vautrin,* n'a-t-il pas fait paraître un Indien apocryphe qui parle un jargon imaginaire. Il se pourrait que la langue inconnue employée dans le *Pœnulus* ne fût point autre chose.

A la vérité, il ne suffirait pas de prouver à certains savants que cette langue a été inventée par l'auteur la-

tin, pour qu'ils reconnussent que ce n'est point du carthaginois. — Un philologue celtique d'un grand mérite, le Brigand, nous en a donné la preuve. Il soutenait que le celtique était la langue primitive parlée par Adam et Ève dans le Paradis terrestre et que toutes les autres en dérivaient. Venu à Paris, il y fut l'objet d'une curiosité un peu moqueuse. Quelques gentilshommes et quelques gens de lettres, voulant s'amuser à ses dépens, écrivirent au hasard un certain nombre de syllabes bizarres et les lui apportèrent en grande hâte comme le relevé d'une inscription qui venait d'être découverte en Asie. Après l'avoir examinée, le Brigand déclara qu'il y avait beaucoup d'altération, mais qu'à travers les erreurs du copiste et en s'aidant de l'analogie, on pouvait y retrouver du celtique. Il l'étudia quelque temps et la traduisit enfin par une invocation aux dieux.

A mesure qu'il parlait, la société entière, avertie de la mystification, était gagnée par un fou rire ; enfin, quand il eut achevé, on lui avoua que la soi-disant inscription était une réunion de syllabes associées sans intention.

Le Brigand tressaillit, resta un moment pensif, puis il s'écria :

— Vous venez de me donner la preuve la plus com-

plète de la vérité de mon système, maintenant je vois que, non-seulement toutes les langues parlées viennent du celtique; mais que celui-ci est si nécessairement la langue naturelle et primitive, qu'on ne peut rien inventer, même au hasard, qui ne soit du celtique.

Le *Pœnulus* de Ménandre imité par Plaute ne contient, comme *le Cordage* et *le Trésor*, que vingt ou trente scènes sans séparation d'actes.—Nous avons expliqué le motif de cette brièveté.

Dans ces pièces, le chœur a disparu. Il ne restait plus de place au lyrisme au milieu des événements de la vie privée, où tout se borne, le plus souvent, à une friponnerie de valet, à une intrigue d'amour, à un enfant perdu et retrouvé. Ni l'opinion ni la doctrine n'avaient désormais à faire entendre leur voix.

Nos courtes citations vous ont fait voir ce qui recommandait la comédie des successeurs d'Aristophane; elle brille par l'invention ingénieuse, par la grâce des détails, par la finesse du dialogue ; Plaute, livré à sa propre imagination, se montrera moins choisi. La muse romaine est, de sa nature, un peu bourgeoise ; mais, si ses ailes ne la portent point très-haut, elle en observera mieux la réalité. Habituée à raser la terre, elle recueil-

lera les mots échappés au vice ou au ridicule, et les répétera dans leur sincérité.

Diphile et Philémon contenaient encore la verve de Plaute; livré à lui-même, il va un peu grossir sa voix, forcer sa grimace et hasarder plus crûment la *vérité vraie*. Avec lui nous quittons les hauteurs de la fantaisie pour entrer dans l'observation.

Le voyage à travers ce théâtre latin ressemble à celui du touriste à travers les Alpes. Tant qu'il suit les montagnes, il se sent enivré par un air plus léger et plus frais; il regarde les nuées qui courent au-dessous de lui, colorées de mille reflets; l'oiseau qui passe avec un cri joyeux par lequel il semble l'appeler dans l'espace; tout est grandiose ou charmant; mais il n'aperçoit les villages qu'au loin et confusément! — Quand il descend, au contraire, l'air est moins pur, l'aspect moins grand, les nuées remontent dans le ciel; mais il aperçoit mieux les hommes. — C'est là ce qu'on éprouve en quittant l'art grec pour celui des Latins; on descend, mais on descend dans les réalités humaines; on entre dans l'homme, qui, lui aussi, est un monde, et qui, comme la création extérieure, porte l'empreinte du doigt de Dieu.

La première comédie de Plaute qui fixe l'attention,

lorsqu'on parcourt son recueil, est *l'Aululaire* dont Molière a tiré *l'Avare,* qu'on a en général le mauvais goût de regarder comme un chef-d'œuvre, malgré le jugement de Schlegel, et malgré le dramaturge anglais Shadwell, qui a bien voulu copier la pièce de Molière, non par admiration, mais par paresse; vu, dit-il dans sa préface, « *que la comédie du meilleur écrivain fran-* » *çais gagne à être traduite par le plus mauvais poëte* » *de l'Angleterre.* » — Les faits semblent pourtant avoir protesté contre cette opinion d'un Anglais gallophobe, car, lorsqu'en 1828 les acteurs du théâtre français allèrent jouer à Londres le répertoire de Molière, le succès le plus universel et le plus bruyant ne fut point pour *le Misanthrope* ou pour le *Tartufe*, bien que Mlle Mars y jouât, mais pour *l'Avare.*

L'Aululaire de Plaute tire son nom d'une marmite (*aulularia*) qui renferme un trésor, et que le grand-père d'Euclion avait caché sous le foyer. L'avare est mort sans révéler l'existence du dépôt à son fils qu'il laisse dans l'indigence : mais le dieu lare le découvre à Euclion afin qu'il puisse doter sa fille.

Or, celui-ci, non moins avare que son grand-père, n'a qu'une pensée : garder son trésor !

Au moment où le rideau se lève, il chasse de la mai-

son une vieille esclave qu'il accuse de le surveiller.

« Va, sors d'ici, maudite espionne avec tes yeux de furet...... Je te les arracherai pour que tu ne puisses plus épier mes démarches, recule encore, encore plus loin, demeure là ; et si tu dépasses la limite seulement d'un doigt, de l'épaisseur d'un ongle, si tu regardes derrière toi, je t'envoie au gibet. »

Molière a conservé ce début, dans la troisième scène, entre Harpagon et Laflèche.

Euclion va s'assurer qu'on n'a point touché à son trésor, puis il revient et ordonne à Staphyla, la vieille esclave de rentrer au logis.

EUCLION.

Va... et surtout aie soin de bien veiller à tout.

STAPHYLA, *avec humeur.*

A quoi veiller? à ce qu'on n'emporte pas la maison? car chez nous les voleurs n'ont rien à gagner; il n'y a que du vide et des araignées.

EUCLION.

Ne faudrait-il pas qu'à cause de toi, maudite sorcière, Jupiter me donnât les richesses de Philippe ou de Darius? — Je veux qu'on ait soin de mes araignées. —

Je suis pauvre, j'en conviens, mais ce que les dieux me donnent me suffit. — Rentre et ferme bien la porte ; je vais revenir. — Surtout ne laisse entrer personne.

STAPHYLA.

Mais si l'on vient me demander du feu ?

EUCLION.

Étouffe-le pour qu'on ne t'en demande pas. — S'il y en a encore à mon retour, c'est toi-même que j'étoufferai. — A ceux qui te demanderont de l'eau, réponds qu'elle s'est répandue; si les voisins veulent t'emprunter un couteau, une hache, un pilon ou un mortier, selon leur sotte habitude, dis que les voleurs ont tout emporté. J'entends que, pendant mon absence, tu ne laisses entrer qui que ce soit.— La Fortune en personne viendrait frapper, que je te défends d'ouvrir..... Tire les deux verrous, je reviens tout à l'heure (*Staphyla rentre et ferme la porte de la maison*).

EUCLION, *seul.*

Je ne puis sortir un instant sans être dévoré d'inquiétude. — Mais le chef de notre curie doit distribuer de l'argent, si j'abandonne ma part, on va s'imaginer que je suis devenu riche... J'ai beau cacher mon secret, il me semble que tout le monde l'a deviné. On me salue avec plus de bienveillance, on m'aborde, on me tend la main, on s'informe de ma santé..... *tout cela m'inquiète !* Allons où je dois, à la distribution que l'on fait aux pauvres ; je reviendrai le plus tôt possible.

Il y a certainement quelque chose de piquant dans les angoisses de cet avare qui s'effraye de la bienveillance de ses voisins et tremble à chacune de leurs politesses.

Plaute poursuit heureusement cette donnée.

Mégadore, homme riche et déjà sur le retour, a vu la fille d'Euclion et en est tombé amoureux ; il vient visiter notre avare pour la lui demander en mariage et l'aborde naturellement avec tous les égards que l'on montre à un homme dont on veut se faire accepter pour gendre.

MÉGADORE.

Je souhaite le bonjour et mille prospérités à Euclion.

EUCLION.

Que les dieux vous protégent, Mégadore !

MÉGADORE.

Et la santé, dites, va-t-elle comme vous voulez ?

EUCLION, *à part.*

Un homme riche ne parle pas ainsi à un pauvre sans quelque motif. — Il est trop gracieux, il faut qu'il sache quelque chose.

MÉGADORE.

Dites-vous que vous vous portez bien ?

EUCLION.

Fort bien, à l'argent près.

MÉGADORE.

Alors il ne vous manque rien pour être heureux.

EUCLION, *à part.*

Plus de doute ! la vieille lui aura parlé de mon trésor... — Je veux voir s'il est à sa place.

MÉGADORE.

Où courez-vous donc ?

EUCLION.

Je suis à vous tout de suite (*il entre dans la maison*).

MÉGADORE, *seul.*

Si je lui parle d'épouser sa fille, il va croire que je me moque de lui. La pauvreté le rend si avare.

EUCLION, *revenant, à part.*

Les dieux veillent sur moi ; tout est comme il faut. (*A Mégadore.*) Me voici prêt à vous écouter.

MÉGADORE.

Je vous en remercie : répondez, je vous prie... Me trouvez-vous bien né ?

EUCLION.

Assurément.

MÉGADORE.

Et ma réputation ?

EUCLION.

Excellente.

MÉGADORE.

Et ma conduite ?

EUCLION.

Sans reproches.

MÉGADORE.

Vous savez mon âge ?

EUCLION.

Vous êtes riche en années comme en écus.

MÉGADORE.

J'ai toujours eu pour vous une considération toute particulière.

EUCLION, *à part.*

Il a flairé mon or. (*Haut.*) Que voulez-vous de moi ?

MÉGADORE.

Puisque nous nous connaissons si bien l'un et l'autre, je vous demande de faire votre bonheur, le mien et celui de votre fille, en me la donnant pour femme.

EUCLION.

Ah ! Mégadore, c'est mal de railler un pauvre homme à qui vous ne pouvez faire aucun reproche.....

MÉGADORE.

Je vous jure que je ne raille point... Acceptez ma proposition et donnez-moi votre main en signe de promesse.

EUCLION.

Permettez ; je ne puis donner de dot à ma fille.

MÉGADORE.

Qu'importe ! elle a de la sagesse, c'est une dot suffisante.

EUCLION.

Je vous dis cela pour que vous ne supposiez pas que j'ai trouvé quelque trésor.

MÉGADORE, *souriant.*

Eh ! je le sais bien...

EUCLION, *prêtant l'oreille.*

Ah ! grands dieux ! je suis perdu.... j'entends un bruit de fer.....

MÉGADORE.

C'est que je fais travailler à mon jardin... (*Voyant qu'Euclion s'est échappé.*) Eh bien !... où est donc mon homme ?

EUCLION, *à Staphyla, dans la maison.*

Tu verras que je te ferai couper la langue... (*Il revient vers Mégadore*).

MÉGADORE.

... Voyons, voulez-vous me promettre la main de votre fille, Euclion ?

EUCLION.

Sur le pied convenu, — sans dot ?

MÉGADORE.

Vous engagez-vous ?

EUCLION.

Oui.

MÉGADORE.

Que les dieux vous soient propices.

EUCLION.

Puissent-il vous entendre ! — Mais vous avez bien compris ? — Sans dot.

MÉGADORE.

C'est entendu... Je vais faire tout préparer pour le mariage... (*Il sort*).

EUCLION, *à lui-même.*

Voyez le pouvoir de l'or ! Je suis sûr qu'il a entendu parler de ma marmite. (*Appelant Staphyla.*) Staphyla !

— où es-tu, bavarde, qui es allée crier partout que je donnerai une dot à ma fille... Viens, hâte-toi... je la marie à notre voisin Mégadore.

Mais la jeune fille, Phédra, aime Lyconide, le propre neveu de Mégadore, et le projet de mariage avec l'oncle la désespère.

Cependant le vieux prétendu envoie des cuisiniers et des provisions chez Euclion pour préparer le festin de noces. Notre avare s'épouvante à la vue de tant d'étrangers qui peuvent découvrir son trésor ; chaque fois qu'un d'eux prononce le mot de marmite il est pris d'un tremblement. Le valet de Lyconide surtout l'inquiète ; il le chasse du logis.

EUCLION.

Va-t'en d'ici, vil insecte...

STROBILE.

... Pourquoi m'injurier et me rudoyer de la sorte?

EUCLION.

Tu me le demandes, triple voleur?

STROBILE.

Que vous ai-je volé ?

EUCLION.

Oui, rends-le-moi sur-le-champ.

STROBILE.

Rendre quoi ?

EUCLION.

Tu fais l'ignorant... mais je t'ordonne de le laisser là...

STROBILE.

Mais je n'ai rien pris !

EUCLION.

Montre-moi ta main.

STROBILE.

La voici.

EUCLION.

La seconde.

STROBILE.

Regardez.

EUCLION.

La troisième.

STROBILE.

Plaît-il ?... Vous moquez-vous de moi ?...

EUCLION.

Tu as raison ; au lieu de tout cela je devrais te faire pendre... Mais, voyons, avoue... qu'as-tu emporté ?

STROBILE.

Que le ciel me confonde si j'ai la moindre chose à vous.

EUCLION.

Secoue ton manteau.

STROBILE.

Voilà.

EUCLION.

N'as-tu rien caché dans tes vêtements ?

STROBILE.

Vous pouvez fouiller...

EUCLION, *après l'avoir fouillé.*

Non ; je ne veux pas chercher ; voyons, rends-le moi !...

STROBILE.

Décidément, il est fou.

Molière a imité cette scène comme il imitait tout en dépassant de bien loin son modèle. Lisez le dialogue

entre Laflèche et Harpagon, celui-ci ne parle pas de *troisième main,* trait qui dépasse le but ; mais lorsque Laflèche les présente toutes deux, il se contente de dire :

— Et les autres !

Ce qui est aussi comique et plus naturel, — puis voyez tous les détails charmants ajoutés par l'auteur français. — D'abord ces réflexions sur « ces grands haut-de-chausses propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe et dont on devrait pendre quelqu'un ; » puis cette petite poche oubliée que Laflèche montre à l'avare, et enfin ce dernier mot d'Harpagon qui, n'ayant pu rien trouver, chasse le valet en criant : « Je te le mets sur la conscience ! » Ce sont là des coups de pinceau qui accusent sur-le-champ la main du maître.

Malgré ses affirmations, le Strobile de Plaute emporte en réalité quelque chose de chez Euclion : c'est son secret. Il le voit transporter son trésor et l'enfouir près du temple de la *Bonne Foi* ou il le croit plus en sûreté que chez lui. L'esclave attend qu'il soit reparti, il enlève l'or ; et Lyconide, qui vient avouer à Euclion son amour pour Phédra, au moment où l'avare a découvert le vol, donne lieu au quiproquo de la jeune

fille et de la cassette, si plaisamment arrangé dans la pièce française. Celle de Plaute s'arrête là; le dénoûment a été perdu. Un professeur polonais du quinzième siècle, Codrus Urséus, en a imaginé un qui suppose qu'Euclion retrouve son trésor, change de nature et le donne en dot à sa fille. Il est évident que Molière seul a retrouvé le véritable dénoûment, et il ne faut point en chercher d'autre. Relisez-le, ainsi que toute la pièce, pour voir ce que le talent du poëte latin a fourni au génie de l'écrivain français.

Dans *l'Aululaire*, comme dans toutes ses pièces, Plaute a hardiment dessiné les caractères; il a trouvé les principales situations et en a fait jaillir franchement le rire; mais la brièveté obligée de la pièce le fait tourner court à tous les coudes du sujet, on le sent pressé d'arriver. — Avec Molière, c'est tout autre chose. Il vous promène à travers les mille fantaisies de son inépuisable imagination; il fait passer ses personnages devant vos yeux dans toutes les attitudes, sous toutes les impressions, c'est une chambre obscure où le monde entier se décalque sans trouble. On a reproché à son Harpagon de vouloir épouser une jeune femme; on y a vu un manque de logique, comme si les contradictions n'étaient pas l'essence même de l'homme! Il n'y a de

perpétuellement conséquent à eux-mêmes que les caractères fictifs, les personnages littéraires; l'être réel n'est jamais tellement incarné dans une passion, qu'il y subordonne tout et n'y échappe point par quelque côté. Qu'Harpagon se sente pris par la beauté et par la jeunesse de Mariane, il n'y a là rien que de naturel; qu'il cherche à satisfaire sa passion le plus économiquement possible, voilà ce qui le caractérise comme avare, et c'est à quoi il ne manque point. Pour aimer l'argent, un vieillard n'en devient pas insensible aux autres allèchements, seulement il transige avec ses désirs; il les marchande, il ne se met pour eux que difficilement en dépense.

Ajoutez que l'expression d'un vice varie avec la condition. Après tout, Harpagon est un homme qui tient un certain rang dans le monde ; il a une maison, un carrosse, des chevaux ; on ne peut pas faire de lui un avare comme celui du théâtre chinois, qui meurt en recommandant à son fils d'*aller réclamer les cinq liards que lui doit le marchand de fèves.*

Ce caractère est, au reste, un des plus heureux que l'on puisse reproduire sur la scène ; aussi a-t-il tenté les poëtes dramatiques de toutes les nations ; mais malgré leurs prétentions de *redresser les vices et de corriger les*

mœurs, il est douteux qu'ils aient réussi à ramener au bon sens un seul des descendants d'Euclion. L'avarice est de toutes les passions celle qui s'ignore le plus elle-même. Vous connaissez la réflexion de cet avare qui, après avoir vu la pièce de Molière, se contenta de dire qu'il y avait trouvé d'excellentes leçons d'économie.

Une anecdote contemporaine, qui a longtemps amusé Paris dans ces dernières années, vient à l'appui de cette triste vérité.

Un des plus riches propriétaires de France descendant d'un magistrat fameux de notre histoire, était attaqué de la même infirmité qu'Harpagon. Obligé d'habiter un de ses châteaux en province, il se désolait des dépenses forcées qu'entraînait un train de maison réduit à sa plus simple expression, mais encore trop lourd pour son avarice. Aussi tâchait-il d'y obvier par une surveillance domestique de chaque instant. Tous les jours il visitait l'écurie afin qu'on ne favorisât point, par trop de paille ou de foin, la gourmandise de ses deux chevaux, il parcourait les chambres à coucher pour vérifier si on n'avait point frotté les meubles trop fort et enlevé trop rigoureusement la poussière, qu'il appelait plaisamment la monnaie de son mobilier ; car notre homme était spirituel, beau parleur et lettré au-

tant qu'homme de France. Il aimait beaucoup la lecture qu'il définissait : — *Le seul plaisir qui ne coûte rien.*

Par malheur, le hasard lui avait donné un serviteur du même goût. Jean lisait en brossant les habits de son maître, il lisait en conduisant les chevaux à l'abreuvoir; il lisait surtout le soir dans sa mansarde et là était le crime. Chaque fois que notre Harpagon voyait briller une lumière à travers la vitre du valet, il montait furieux et lui faisait sur le danger des lectures nocturnes un sermon qu'il appuyait de son propre exemple. Quoique grand lecteur, il ne lisait jamais la nuit, par raison de santé... et d'économie ! Jean écoutait tout sans répondre ; mais recommençait le lendemain. Enfin un soir, l'avare, exaspéré, monte à la mansarde encore éclairée et crie que c'est trop d'obstination ; qu'il faut en finir. Puisque Jean est incorrigible il partira. Le malheureux ! se perdre les yeux, se fatiguer le cerveau, user une chandelle neuve !

— Mais, monsieur, interrompt Jean, je l'ai achetée.

La colère du maître tombe à ce mot.

— Toi ! répète-t-il ; comment, tu l'as achetée de ton argent ?

— L'épicier le dira à monsieur.

— Ah ! ah !... c'est différent ; continue, mon garçon,

continue. J'aime qu'on s'instruise... et ma foi ! puisque tu as de la lumière, je vais chercher un livre et venir lire près de toi !

Il revint bientôt, en effet, avec un volume de Molière et se mit à lire... devinez quoi ? *l'Avare!* dont il fit admirer à Jean les plus beaux passages.

• *L'Aululaire* de Plaute avait été imitée bien avant Molière par l'auteur inconnu d'une pièce jouée au moyen âge sous le titre de *Querolus* (le Pleureur). — Elle était en prose ; mais un poëte latin du douzième siècle, Vital de Blois, la mit en vers.

Les auteurs comiques de tous les temps et de toutes les nations ont puisé dans le théâtre de Plaute ; Molière lui a pris *l'Avare* et *Amphitryon,* outre plusieurs scènes des *Fourberies de Scapin ;* Regnard, *les Ménechmes,* et une partie des *Folies amoureuses ;* Cailhava, *le Mariage interrompu,* Baron, quelques détails de *l'Homme à bonnes fortunes ;* Destouches, une scène du *Dissipateur ;* Beaumarchais, l'idée de son *Mariage de Figaro.* Il est donc en réalité le père de notre ancienne comédie, et, à ce titre, il mérite que nous prolongions l'examen de son théâtre.

CHAPITRE V

Comment les comédies de Plaute peignent les mœurs de Rome. — Ce qu'était devenue la société latine au temps des Scipions. — Différents types mis en scène par Plaute. — Le Fanfaron, le Parasite, les Étourdis, les Valets; — le Philinte et l'Orgon des Latins. — Nullité de la tragédie à Rome.

Parmi les écrivains qui nous expliquent un siècle, il n'en est point de plus curieux à consulter que les auteurs comiques; leurs tableaux de la vie courante nous font pénétrer jusqu'au fond de la société. Grâce à eux, nous la voyons, non pas dans sa forme officielle, toujours un peu arrangée, mais en déshabillé et pour ainsi dire dans son ménage. Les caractères héroïques et les fortes passions mises en mouvement dans le drame ou l'épopée ne nous révèlent que de brillantes exceptions; la comédie, au contraire, traduit la vie commune : les acteurs ne sont point des personnalités grandies par

l'imagination, c'est l'homme qui passe, c'est le voisin, c'est nous-mêmes. Faites la part à l'exagération théâtrale, amoindrissez la voix, rétrécissez le geste, éteignez un peu les couleurs, et, sous cette imitation, vous trouverez la réalité.

C'est à ce titre surtout que Plaute doit être étudié. Malgré toutes les servitudes du théâtre latin et la difficulté d'y faire monter la société de son temps, il a su la montrer sous un déguisement grec assez transparent pour ne tromper personne, et l'œil le moins exercé retrouve facilement dans ces personnages d'Éphèse, de Corinthe ou d'Athènes le patricien ou le bourgeois romain.

Une immense révolution commençait à s'opérer dans les mœurs latines. La conquête de la Grèce, de la Macédoine et de la Syrie avait enrichi les familles patriciennes, qui menaçaient dans leurs proconsulats la vie des rois qu'ils avaient vaincus. La première guerre punique avait donné à Rome la Sicile, la seconde l'Espagne, la troisième allait lui assurer bientôt la domination de l'Afrique. Ces barbares de la veille, subitement envahis par tous les raffinements et toutes les prodigalités de la civilisation grecque, s'y livraient avec une sorte d'emportement qui révélait leur récente grossièreté. Les

femmes avaient fait abroger la loi Appia qui réglait le luxe de leur parure, les jeunes gens passaient leur journée aux bains, dans les théâtres ou aux cours des rhéteurs. Les divorces se multipliaient tellement, que, selon l'expression d'un historien, certaines femmes ne pouvaient traverser Rome sans rencontrer à chaque carrefour un de leurs maris. On commençait à redouter les fatigues et les dangers de la guerre ; on fuyait la paternité ; à la famille naturelle liée par la transmission du sang, des affections et de l'honneur, se substituait cette famille artificielle créée par l'adoption et la capricieuse hérédité que réglaient les testaments.

L'autorité des patriciens, accrue par les prodigieuses richesses qu'ils rapportaient des provinces conquises, les avaient mis au-dessus de tout contrôle. Unis entre eux par les mariages et les adoptions, ils formaient cette *faction des grands* qui, après avoir ruiné la république, devait la conduire, à travers les guerres civiles et les proscriptions, aux monstruosités de l'empire. Déjà les lois étaient sans force contre leurs volontés. Un Scipion pouvait arracher les clefs du trésor à des questeurs qui refusaient de détourner les deniers publics de leur destination et il y puisait sans scrupule ; un Métellus se rendait coupable de concussions, et les patriciens char-

gés de juger le crime refusaient d'ouvrir les registres qui le prouvaient.

Ainsi, justice, probité, courage, moralité du foyer, tout allait déjà déclinant.

Un seul homme opposait à ces habitudes nouvelles sa rigidité obstinée, mais un homme encore plus dur qu'austère et qui prenait ses goûts pour des vertus. — C'était Caton le Censeur. — Malheureusement ni ses paroles ni son exemple n'étaient propres à faire aimer les vieilles mœurs qu'il défendait. Persistant jusqu'à la manie, systématiquement opposé à toute innovation, tyrannique dans l'exercice de sa magistrature, affectant de vivre pauvre, bien qu'il ne cessât d'augmenter ses richesses, il rendait importunes jusqu'à ses qualités. En voyant un tel représentant du passé, la jeunesse romaine se livrait avec moins de réserve aux séductions du présent. Pour avoir fait le devoir trop difficile, le stoïque Caton en avait dégoûté tout le monde.

De là cette corruption croissante de la jeunesse patricienne, ces intrigues galantes, ce rapprochement forcé du maître qui s'avilit et de l'esclave qui favorise ses désordres, toute cette vie de frivolités ou de vices que nous montrent les comédies de Plaute. Parmi ses personnages se trouve presque toujours un de ces marchands

d'esclaves dont la maison était, comme nous l'avons déjà dit, le rendez-vous de la jeunesse dorée du temps. C'est là qu'on rencontrait le jeune aventurier revenant de quelque campagne imaginaire, soldat fanfaron, dont la fatuité était entretenue par les flatteries d'un parasite; là que venaient les étourdis de toute condition, les vieux débauchés, les esclaves effrontés et fripons. On y trouvait même l'homme sage, le Philinte du temps, et ce n'était point, dans ce panorama social, la figure la moins curieuse.

Transportons-nous donc maintenant, par la pensée, dans un de ces salons équivoques ! Voici tous les personnages de Plaute qui entrent, se mêlent et parlent à la fois ! Laissons les groupes se former, allons de l'un à l'autre et tâchons de saisir les divers traits de ces caractères, dont l'ensemble nous fera connaître le monde latin au siècle des Scipions.

Voyez-vous d'abord le fanfaron dont je vous parlais tout à l'heure. Il est suivi du parasite qui ne le quitte jamais. Le nom de chacun des personnages nous annonce d'avance son caractère; l'un se nomme *Ronge-miettes* et l'autre *Brise-murailles.*

BRISE-MURAILLES, *à ses esclaves qu'il congédie.*

Ayez soin que mon bouclier soit plus brillant que le

soleil quand le ciel est pur. Je veux que son éclat aveugle les ennemis dans la bataille. (*Touchant le pommeau de son épée.*) Il faut que je console cette chère amie de l'oisiveté qui la ronge. La pauvrette se lamente ! elle sent le besoin de faire un hachis d'ennemis. — Mais où est donc *Ronge-miettes ?*

RONGE-MIETTES.

Me voici ! je suis près du héros, du favori de la fortune, qui a la taille d'un roi, ou plutôt d'un demi-dieu ! Mars lui-même n'oserait se comparer à vous pour ses victoires...

BRISE-MURAILLES.

Te rappelles-tu ce guerrier dont j'ai sauvé la vie dans les campagnes *Gurgustidoniennes* où Bombomachide Clunin-stari-dysarchide, petit-fils de Neptune, commandait lui-même ?

RONGE-MIETTES.

Parfaitement ! vous parlez sans doute de cet homme à l'armure d'or, dont votre souffle a dissipé les légions comme le vent chasse les feuilles ou le duvet des roseaux ?

BRISE-MURAILLES.

Ce n'est là qu'une bagatelle.

RONGE-MIETTES.

En effet, ce n'est rien en comparaison de vos autres exploits... Par exemple, je me rappelle encore cet élé-

phant des Indes auquel, d'un coup de poing, vous avez rompu un bras.

BRISE-MURAILLES.

Crois-tu que ce soit un bras?

RONGE-MIETTES.

Non... j'ai voulu dire une cuisse!...

BRISE-MURAILLES.

Encore ce jour-là je n'y mettais pas toute ma force... ne te souviens-tu pas d'autre chose?

RONGE-MIETTES.

Je me souviens que vous tuâtes en un seul jour en Cilicie cinquante guerriers, cent becfigues, trente Sardes et soixante Macédoniens!

BRISE-MURAILLES.

Combien cela fait-il en tout?

RONGE-MIETTES.

Cela fait... sept mille!

BRISE-MURAILLES.

Oui, ce doit être le compte. — Tu as retenu le nombre avec exactitude?

RONGE-MIETTES.

Je ne l'ai point écrit; je m'en souviens naturellement.

BRISE-MURAILLES.

Tu as une mémoire excellente.

RONGE-MIETTES.

Je la dois à vos excellents dîners.

BRISE-MURAILLES.

Tant que tu te montreras aussi exact dans tes souvenirs, tu partageras ma table.

RONGE-MIETTES.

Et que ne fîtes-vous pas en Cappadoce, où vous eussiez massacré cinq cents hommes d'un seul coup, si votre épée avait eu le fil. — Au reste, ce n'eussent été que les débris de l'infanterie que vous aviez taillée en pièces. — Mais que pourrais-je vous dire que ne sache le monde entier? Que *Brise-murailles* est le seul dans l'univers qui reste sans rival pour la valeur, les hauts-faits et la beauté. Aussi toutes les femmes vous adorent ! et, par Hercule ! cela se conçoit ; vous êtes si bel homme ! Hier encore, plusieurs me tiraient par mon manteau pour m'interroger...

BRISE-MURAILLES.

Ah !... Et que te demandaient-elles donc ?

RONGE-MIETTES.

L'une d'elles m'a dit : — Le héros que vous suivez là n'est-il point Achille ? — C'est son frère, ai-je répondu. Une autre, s'approchant : — Mais c'est la beauté person-

nifiée ! s'écria-t-elle ; voyez cette physionomie ! et comme sa chevelure lui va bien ! Heureuse la femme qu'il honore de son amour !

BRISE-MURAILLES.

Vraiment ! elles te disaient cela ?

RONGE-MIETTES.

Deux d'entre elles me supplièrent de vous faire passer devant leurs maisons, comme les triomphateurs.

BRISE-MURAILLES.

Sur ma parole ! c'est quelquefois fatigant d'être trop bien.

RONGE-MIETTES.

Ces femmes ne me laissent point une heure de repos ; elles m'entourent, elles me prient, elles me conjurent de vous montrer à leurs yeux ; elles veulent que je vous amène chez elles ; enfin, il ne me reste pas un moment pour m'occuper de vos affaires.

BRISE-MURAILLES.

C'est bien ; mais il me semble qu'il est temps que nous descendions sur la place publique. Je dois distribuer la paye aux voleurs que j'ai enrôlés hier pour le compte du roi Séleucus. Je veux consacrer cette journée au service du prince... (*A ses esclaves.*) Satellites, suivez-moi !

Laissons-le partir. Voici un jeune homme et une jeune fille qui approchent. Tous deux paraissent très-occupés. Le jeune homme, Argyrippe, voudrait contracter avec Philénie un de ces mariages temporaires dont l'usage est passé d'Athènes à Rome; mais la mère de Philénie exige pour cela une somme d'argent qui lui manque. Le père du jeune homme ne demanderait pas mieux que de favoriser les amours de son fils, dont il partage les désordres, s'il ne craignait sa femme, qui tient les comptes et surveille la bourse.

Il s'adresse, en conséquence, à ses deux esclaves, Léonide et Liban, pour qu'ils tâchent de soustraire à la matrone le prix d'un troupeau d'ânes récemment vendu. Les deux vauriens réussissent et arrivent au moment où Argyrippe et Philénie se font leurs adieux en pleurant.

LIBAN, *à Argyrippe.*

Salut, mon maître; est-ce que cette belle que vous embrassez est de la fumée?

ARGYRIPPE.

Pourquoi cela?

LIBAN.

Parce qu'elle vous fait pleurer.

ARGYRIPPE.

O mes amis, vous avez perdu pour toujours celui qui devait être votre maître... *puisqu'on m'enlève celle que j'aime, je n'y veux pas survivre*

LÉONIDE, *bas à Liban.*

Dis donc, veux-tu jouer un bon tour à notre jeune maître ?

LIBAN, *de même.*

Pourquoi non ? il le mérite bien.

LÉONIDE, *de même.*

Gage qu'en ta présence je me fais embrasser par Philénie.

LIBAN, *de même.*

Je voudrais voir cela, par exemple !

LÉONIDE, *de même.*

Viens, tu vas le voir.

ARGYRIPPE, *s'approchant.*

Eh bien, m'auriez-vous trouvé, par hasard, quelque expédient ?

LÉONIDE, *avec emphase.*

Écoutez tous, faites attention et dévorez mes paroles ! — D'abord, nous reconnaissons hautement que nous sommes vos esclaves ; mais si nous vous fournissons les

vingt mines d'argent *dont vous avez besoin pour que Philénie vous appartienne*, quel nom nous donnerez-vous?

ARGYRIPPE.

Je vous appellerai mes affranchis.

LÉONIDE.

Pourquoi pas vos maîtres ?

ARGYRIPPE.

Vous avez raison, mes maîtres !

LÉONIDE.

Eh bien, les vingt mines d'argent sont là, dans cette bourse, à votre disposition.

ARGYRIPPE.

Se peut-il ! Ah ! que les dieux te conservent à jamais, sauveur de ton maître, honneur de la nation, mon trésor, mon salut, empereur des amours ! Donne-moi cette bourse, attache-la à mon cou.

LÉONIDE.

Non, non... dites d'abord à cette belle de me demander cet argent, puisque c'est à elle que vous devez le remettre ; il faut qu'elle me prie un peu...

PHILÉNIE.

Oh ! donne-le-moi, mon petit œil gauche, ma rose,

mon cœur... ne souffre pas que deux amants soient séparés.

LÉONIDE.

Soit; mais appelez-moi votre petit moineau, votre poule, votre mouton, votre petit veau; prenez-moi par les oreilles et donnez-moi un baiser.

ARGYRIPPE, *le menaçant.*

Qu'elle te donne un baiser, pendard!

LÉONIDE.

Ah! cela vous choque! eh bien, vous n'aurez pas cet argent que vous ne me l'ayez demandé à genoux.

ARGYRIPPE.

A genoux!... A quoi vous oblige le besoin!... Allons m'y voilà; — donne-moi maintenant l'argent.

PHILÉNIE.

De grâce, mon bon petit Léonide, sers ton maître dans son amour; qu'il puisse m'obtenir avec cet argent.

LÉONIDE.

Vous êtes irrésistible — Si l'argent était à moi, il serait bientôt à vous;... mais la bourse appartient à mon camarade; c'est avec lui qu'il faut déployer toutes vos grâces... — A ton tour, Liban. (*Il lui remet la bourse.*)

ARGYRIPPE, *menaçant Léonide.*

Ah ! coquin ! tu m'as joué !

LÉONIDE.

C'est de votre faute, vous ne vous êtes pas bien mis à genoux. (*Bas a Liban.*) Moque-toi de lui maintenant...

LIBAN, *tout bas.*

Tu vas voir ce que je sais faire.

ARGYRIPPE, *à Philénie.*

Ma chère Philénie, il faut nous adresser à Liban. Heureusement que c'est un honnête garçon qui ne ressemble en rien à ce drôle de Léonide.

LIBAN, *à part, en prenant des airs importants.*

Je vais me promener de long en large et me donner une physionomie pendant qu'ils me supplieront.

ARGYRIPPE, *suivant Liban d'un air de supplication.*

Mon cher Liban, je t'en prie, je t'en conjure ; sauve la vie à ton maître, donne-lui cet argent...

LIBAN, *d'un ton important.*

Nous verrons ; — cela pourra se faire ; — j'y penserai. — Revenez ce soir à l'entrée de la nuit. — En attendant, dites à cette belle personne de me solliciter...

PHILÉNIE, *le cajolant.*

Je t'en conjure,... mon petit Liban,... ma perle, la

fleur de mes amours; je t'aimerai de tout mon cœur... donne-moi l'argent.

LIBAN.

... Embrassez-moi !

ARGYRIPPE.

Comment, scélérat, qu'elle t'embrasse !

LIBAN.

Pourquoi non, s'il vous plaît? Pour m'avoir injurié, vous n'emporterez l'argent que si vous m'emportez avec lui.

ARGYRIPPE.

Moi, que je t'emporte !

LIBAN.

C'est la condition.

ARGYRIPPE.

Voilà qui est fort ! voir un maître porter son esclave ! — Monte donc si tu oses.

LIBAN.

Voilà comme on vient à bout des orgueilleux...

ARGYRIPPE.

Eh bien, monte, voyons.

LIBAN, *lui montant sur les épaules.*

M'y voici. — Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ? —

Comme il marche mal ! ah ! mon ami, si tu ne te corriges, je te retrancherai de ton avoine.

ARGYRIPPE.

En voilà assez...

LIBAN.

... Allons, arrêtez-vous, que je descende à cet endroit commode ; — je suis trop bon.

ARGYRIPPE.

...Vous êtes-vous enfin assez joué de Philénie et de moi ! nous donnez-vous l'argent?

LIBAN.

A condition que vous m'élèverez une statue, que vous me dresserez un autel et que vous m'immolerez un bœuf, comme à un grand dieu.

Quelle ironie dans ce dernier trait lancé devant un peuple qui avait commencé par Romulus tant de honeuses déifications ; mais surtout quelle scène et comme sous les bouffonnes humiliations d'Argyrippe apparaît l'abaissement d'une société déjà déclinante ! Ce jeune débauché, devenu par ses vices l'esclave de ses esclaves, c'est un citoyen de la grande Rome, c'est un fils de famille; les spectateurs qui applaudissent à ses mésaven-

tures auraient pu, au besoin, lui donner son vrai nom.

Et ne croyez pas que le poëte ait voulu le livrer au mépris public; que cet Argyrippe et son père soient des personnalités exceptionnelles comme nos don Juan et nos Turcaret? — Non, c'est le père et le fils que vous trouverez partout; ce sont les gens du monde de la Rome nouvelle.

Écoutez plutôt celui qui vient là en compagnie du jeune *Pleuside* et de son ami Palestrion. — C'est *Périplectomène*, l'homme qui comprend la vie et qui l'enseigne aux autres; le Philinte de Plaute, qui, comme celui de Molière, résume la morale mondaine et le bon sens des gens bien nés.

PLEUSIDE.

Je suis tourmenté... de mettre votre générosité à de telles épreuves pour seconder mes amours et de vous obliger à des choses qui ne sont point de votre âge...

PÉRIPLECTOMÈNE.

Que dites-vous?... — Ai-je donc l'air d'un échappé de l'Achéron?... je n'ai pas encore cinquante-quatre ans; j'ai de bons yeux, la main leste, le jarret ferme... on trouve toujours en moi un homme prêt au badinage, un convive d'humeur facile... Je ne songe qu'à Vénus,

qu'à l'amour et aux grâces... Mangez, buvez et ne vous gênez jamais pour moi... J'aurais pu, avec la fortune que les dieux m'ont donnée, épouser une femme d'une grande naissance; je n'ai point voulu introduire chez moi une aboyeuse.

PLEUSIDE.

La paternité est cependant un doux fardeau.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Moins doux que la liberté.

PALESTRION.

Vous agissez aussi sagement que vous conseillez.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Supposons que j'aie une bonne femme,—si la supposition est permise; — elle ne me dira jamais : — Aie soin, mon ami, d'acheter de la laine pour qu'on te fasse un bon manteau et une tunique bien chaude; — mais elle me réveillera avant le chant du coq pour me dire : — Songez à me donner de quoi faire un cadeau à ma mère aux fêtes de Junon. Il me faut un maître d'hôtel, un bon cuisinier; de l'argent pour la devineresse et la magicienne. On ne peut refuser un présent à la femme qui m'a purifiée; l'allumeuse de cierges est également mécontente de n'avoir rien reçu, et le cadeau envoyé à la sage-femme était trop peu de chose, elle s'en est plainte...

PLEUSIDE.

Il est pourtant honorable d'élever des enfants qui soutiennent notre nom.

PÉRIPLECTOMÈNE.

A quoi bon? j'ai des parents ; je vis heureux et tranquille ; je suis mon maître absolu... Ceux qui doivent recueillir mon héritage ont soin de moi ; ils s'intéressent à tout ce que je fais ; ils préviennent tous mes désirs. Ils sont là avant le jour pour savoir si j'ai bien dormi la nuit. Je les regarde comme mes enfants ; je reçois leurs cadeaux... et celui qui m'envoie le moins est désolé : ils luttent de libéralité...

PALESTRION.

Vous êtes la raison même ; vous vivez pour votre compte ! cela vaut mieux que d'avoir deux et trois fils.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Si j'en avais eu, que de soucis !... J'aurais toujours craint que l'un d'eux ne se brisât quelque membre en montant à cheval ou quand il aurait été ivre ; j'aurais tremblé que ma femme ne mît au monde quelque monstre borgne, bossu, aveugle ou boiteux !

PALESTRION.

Quand on sait si bien se conduire, on mérite de vivre longtemps.

Nous voilà bien loin, n'est-ce pas, de la fière Cornélie,

qui se faisait une parure de ses fils; mais nous ne sommes pas au bout.

Entendez-vous ces chants dans le carrefour? C'est le serviteur d'un des fils de famille de la Rome nouvelle, le plus effronté de ces drôles dont certain personnage de Plaute dit quelque part :

Il en est de nos esclaves comme d'un œil malade; on aimerait mieux avoir l'œil bon et sain; mais tout mauvais qu'il est, on s'en sert.

Le maraud, qui vient d'un festin, a la démarche avinée, les habits en désordre, et porte une couronne de fleurs posée de travers : — l'entendez-vous se parler à lui-même :

Qu'est-ce à dire, mes jambes, est-ce ainsi qu'on se comporte? Vous tiendrez-vous, oui ou non? Voulez-vous, par hasard, qu'on soit obligé de me ramasser à terre? Si je tombe, d'abord, la honte en sera pour vous! Avancez donc en avant! Ah! il faudra que je me fâche aujourd'hui. Le vin a un grand défaut : il vous prend d'abord par les jambes; c'est un lutteur déloyal!

Mais regardez, voici que le jeune maître du vaurien

arrive. Il voudrait bien rosser son ivrogne de valet, par malheur, ses désordres l'ont mis à la merci du coquin: Dans ce moment il en a plus besoin que jamais. Son père, qui revient inopinément d'un long voyage, va trouver la maison occupée par ses compagnons d'orgie qu'il n'a pu renvoyer, et la porte assiégée par des créanciers qui réclament leur payement ! Notre étourdi, forcé d'avoir recours à l'adresse de Tranion, doit tout lui pardonner et tout lui permettre.

Heureusement que l'esclave sent le danger de la position pour lui-même. Le maître qui arrive ne manquera pas de le rendre responsable de toutes les sottises dont il a été le complice. « Tranion, s'écrie-t-il, c'en est fait de toi. »

Et, se tournant vers ceux qui le regardent :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui, pour un peu d'argent, aurait l'obligeance de se laisser supplicier à ma place? Où trouverai-je ces souffre-douleurs, ces corps de fer insensibles aux coups, ou bien ces braves gens qui montent à l'assaut moyennant trois sous de paye et reçoivent quinze coups de lance au travers du corps pour leur ordinaire? Je promets de donner un talent à celui qui montera le premier au gibet pour moi. J'exige seu-

lement qu'on lui attache à doubles clous les pieds et les poings; après quoi je lui mettrai l'argent dans la main.

Mais voici *Theuropide* lui-même qui arrive suivi d'esclaves chargés de ses bagages. Tranion fait rentrer son jeune maître, ferme la porte de la maison avec la clef laconnienne (c'est comme si nous disions à double tour) et se cache dans un coin.

Theuropide arrive et frappe sans recevoir de réponse; enfin Tranion se montre.

THEUROPIDE.

Eh! voici mon esclave Tranion.

TRANION.

Theuropide! Salut mon maître! Que je suis aise de vous voir revenu en bonne santé.

THEUROPIDE.

Êtes-vous fous... de courir les rues sans laisser âme qui vive pour garder la maison?... En frappant avec mes pieds, j'ai presque brisé les deux battants.

TRANION, *jouant l'effroi.*

Quoi! vous avez touché à ce seuil?

THEUROPIDE.

Et pourquoi ne le toucherais-je pas?...

TRANION.

Ah! ciel!

THEUROPIDE.

Qu'y a-t-il?...

TRANION.

Mais vous ne savez donc pas que depuis sept mois nous avons abandonné votre ancienne demeure et que personne n'y a mis les pieds?

THEUROPIDE.

Apprends-moi le motif.

TRANION.

Chut!... regardez bien si personne ne nous entend.

THEUROPIDE, *commençant à se troubler.*

Non, tu peux parler en sûreté.

TRANION.

Eh bien, sachez qu'un jour votre fils avait soupé en ville; à son retour, nous allâmes nous coucher et nous nous endormîmes. J'avais, par hasard, oublié d'éteindre mon falot: tout à coup il pousse un cri...

THEUROPIDE.

Mon fils?

TRANION.

Eh ! parbleu ! pensez-vous que ce soit le falot ? — Il dit qu'un mort lui était apparu en songe.

THEUROPIDE.

Ah ! c'était un songe ?

TRANION.

Oui, mais écoutez donc ; le mort lui avait parlé.

THEUROPIDE.

En songe ?

TRANION.

Voudriez-vous qu'il eût entendu tout éveillé un homme mort depuis soixante ans ?...

THEUROPIDE.

Je me tais.

TRANION.

Le mort lui avait dit (*d'une voix sépulcrale*) : Je suis Diapontius, un étranger... Mon hôte m'a assassiné ici ; il a enterré mon cadavre en ce lieu même, secrètement et sans funérailles... Sors de cette maison, le crime l'a souillée ; l'habiter est impie ! (*avec sa voix ordinaire*). — A partir de ce moment, les prodiges se sont succédé ; il y aurait de quoi vous en raconter pendant une année entière. — Mais écoutez.

THEUROPIDE, *effrayé*.

Qu'est-ce donc ?

TRANION.

La porte a craqué; c'est peut-être le mort qui frappe!

THEUROPIDE, *au comble de la terreur.*

Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

(*On entend dans l'intérieur des éclats de rire et le bruit des coupes.*)

THEUROPIDE.

Hein?... quel est ce bruit?...

TRANION.

C'est le mort !... fuyez vite... en invoquant Hercule!

THEUROPIDE, *s'enveloppant la tête de son manteau et se sauvant à droite.*

Hercule! au secours! au secours!

TRANION.

Ah! nous voilà sauvés!

UN USURIER, *arrivant par la gauche.*

(*A part.*) Je n'ai pas encore vu une plus méchante année pour le commerce d'argent. Je passe ma journée au Forum sans pouvoir trouver à qui prêter.

TRANION, *l'apercevant.*

Ah! tout est perdu! j'aperçois notre créancier.....

Pourvu qu'il ne parle pas à Theuropide. — Je te souhaite le bonjour, Mésagiride.

L'USURIER.

Bonjour. — Et mon argent ?...

TRANION, *l'emmenant à gauche.*

Viens par ici.

L'USURIER, *criant.*

Me rend-on mon argent?

TRANION.

Je sais que tu as une bonne voix ; ne crie pas tant.

L'USURIER.

Je veux crier, moi... Qu'on me paye au moins l'intérêt.

TRANION.

Mais scélérat ! es-tu venu ici pour développer tes poumons ? Fais comme tu voudras. Mon jeune maître ne paye point, donc il ne doit pas...

L'USURIER, *criant.*

Comment! il ne doit pas...

THEUROPIDE, *s'approchant.*

Quel est cet homme? que demande-t-il ?

TRANION.

De grâce! jetez quelque argent dans la gueule de

cette bête féroce... et puisse-t-il lui casser la mâchoire.

L'USURIER, *souriant.*

Cassez, cassez.... pourvu que ce soit avec de l'argent.

THEUROPIDE.

Mais qui lui doit cet argent?

TRANION.

Eh bien... c'est votre fils...

THEUROPIDE.

Mon fils!... et pourquoi l'a-t-il emprunté ?

TRANION.

Il l'a emprunté... pour acheter une maison.

THEUROPIDE.

Une maison !...

TRANION.

Oui, celle-ci étant devenue inhabitable, il en a acquis une autre d'une beauté éblouissante... Il a donné pour arrhes quarante mines, c'est cet homme qui les lui a prêtées...

THEUROPIDE.

Très-bien. (*A l'usurier.*) Alors c'est à moi que vous aurez affaire... Venez demain.

L'USURIER, *s'en allant.*

Je m'en vais ; je suis satisfait si demain je reçois...

TRANION, *à part.*

Le châtiment que tous les dieux et toutes les déesses te doivent pour avoir bouleversé mes projets.

THEUROPIDE.

Dis-moi, Tranion, dans quel endroit est la maison que mon fils a achetée?

TRANION, *à part.*

A l'autre, maintenant!

THEUROPIDE.

Veux-tu bien me répondre ?

TRANION.

Dans quel endroit... je vais vous le dire... C'est la maison de notre voisin, ici près...

THEUROPIDE.

La situation ne m'en paraît pas bien avantageuse.

TRANION.

Excellente, au contraire.

THEUROPIDE.

Parbleu ! J'ai envie de la visiter. Frappe, Tranion.

TRANION, *à part.*

Bon ! nouvel embarras !... je suis pris comme un sot...

THEUROPIDE.

Appelle quelqu'un...

TRANION.

Un moment, il y a des femmes; laissez-moi voir d'abord si l'on peut entrer...

THEUROPIDE.

Va t'en informer. Je t'attendrai devant la porte.

TRANION, *à part.*

Que les dieux et les déesses te confondent ! maudit vieillard, qui renverse ainsi toutes mes machines. — Mais, courage ! voici le maître de la maison dont il s'agit, Simon, qui s'avance en personne... *Tâchons de tout arranger.*

SIMON.

Bonjour, Tranion.

TRANION.

Ah ! je vous cherchais... Mon vieux maître vient d'arriver de voyage... et il m'a donné une commission pour vous.

SIMON.

Voyons.

TRANION.

... Il compte marier son fils au plus tôt, et pour cela il veut construire un nouvel appartement de femmes. On lui a fort vanté le vôtre et il désire le prendre pour modèle...

SIMON.

Qu'il le visite si cela lui plaît...

TRANION, *à part.*

On vante les exploits d'Alexandre et d'Agathocle; que dira-t-on des miens?.... (*Il va chercher Theuropide et l'amène à Simon.*) Voici mon maître que je vous amène...

SIMON.

Cet esclave m'a dit que vous désiriez visiter ce logis.

THEUROPIDE.

Si cela ne vous gêne point.

SIMON.

Nullement... Parcourez la maison comme si elle vous appartenait...

THEUROPIDE, *bas à Tranion.*

Comment? comme si elle m'appartenait...

TRANION, *bas.*

N'irritez pas ses regrets en lui rappelant que vous

l'avez achetée... ne voyez-vous pas la triste figure du bonhomme?

THEUROPIDE, *bas.*

En effet.

TRANION, *bas.*

Il ne faut pas avoir l'air de l'insulter par trop d'empressement; ne lui dites rien de l'acquisition.

THEUROPIDE, *bas.*

Tu as raison, et tu montres de bons sentiments...

SIMON.

Entrez et examinez à loisir...

TRANION, *à Theuropide.*

Voyez-vous ce vestibule?... cette galerie... ces jambages de porte... — Regardez surtout ces lambris avec leurs peintures...

THEUROPIDE, *regardant d'un air hébété.*

Il y a des peintures?

TRANION.

Vous ne les apercevez pas... Je conçois, à votre âge, on a la vue basse... Eh bien, on y voit une maligne corneille entre deux buses... *comme moi entre vous et Simon.* Elle se tient sur ses gardes et elle leur distribue tour à tour des coups de bec... Tournez-vous de mon côté, vous verrez la corneille...

THEUROPIDE, *regardant en l'air.*

Je n'aperçois rien.

TRANION.

Alors regardez de votre côté, vous verrez la buse.

THEUROPIDE

Pour dire vrai, je ne distingue aucun oiseau peint sur les lambris ; mais ce que je vois me plaît infiniment[1].

Malgré toutes ces ruses de Tranion, la vérité finira par se découvrir, mais l'esclave obtiendra sa grâce et recommencera demain pour être de nouveau pardonné.

Vous voyez ce qu'est devenue cette société romaine et où en sont les descendants de Cincinnatus.

Une autre preuve, indirecte, mais significative de l'abaissement des âmes dans le monde romain, c'est son manque de goût pour les drames nobles et l'impuissance persistante de ses poëtes tragiques. Un seul d'entre eux a échappé au naufrage, c'est Sénèque, dont l'identité avec le philosophe du même nom a été tant de fois com-

[1] Pour ces dernières scènes j'ai dû resserrer le texte et passer beaucoup d'intermédiaires.

battue ou démontrée. Quel qu'il soit, au reste, ses tragédies sont des amplifications de collége auxquelles nous n'avons point à nous arrêter. Ici encore, l'œuvre latine n'est qu'une imitation de quelque œuvre grecque, mais tellement surchargée de rhétorique, que l'inspiration primitive y produit l'effet d'un rayon de soleil perdu dans la pluie ou le brouillard.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE

TABLE

Pages.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.